R. P. DUCHAUSSOIS
Oblat de Marie-Immaculée

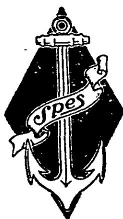
APOTRES INCONNUS

PAR L'AUTEUR

DE

" Aux Glaces Polaires "

Ouvrage couronné par l'Académie Française



PARIS

" ÉDITIONS SPES "
17, Rue Soufflot (V[e])

ŒUVRE DES MISSIONS
O. M. I.
75, rue de l'Assomption (16[e])

DU MÊME AUTEUR :

AUX GLACES POLAIRES. — ***Indiens et Esquimaux.*** — Ouvrage couronné par l'Académie Française. . . . . **7 fr. 50.** Franco. **8 fr. 75**

FEMMES HÉROIQUES. — ***Les Sœurs Grises de Montréal dans l'Extrême-Nord.*** (Beauchemin) . . . . **5 fr.** Franco **5 fr. 50**

Traduction de ces ouvrages par le R. P. Thomas DAWSON O. M. I.

MID SNOW AND ICE. — ***The Apostles of the North-West*** Burns Oates and Washbourne, Londres, 28, Orchard Street W. 1. **10 sh. 6**

THE GREY NUNS IN THE FAR NORTH (Mc Lelland & Stewart, Toronto, Canada) . . . . Dollar **2,50**

Apôtres inconnus

NIL OBSTAT

Romæ, 17ª die Februarii 1924

+ Aug. Dontenville, Arch. Ptolemaid. Suffr.

IMPRIMATUR :

19ª die Martii 1924

+ Louis, Card. Dubois, Arch. de Paris.

R. P. DUCHAUSSOIS
Oblat de Marie-Immaculée

APOTRES INCONNUS

Nos coadjuteurs dans l'établissement de l'Evangile.
PHILIP. IV, 3.



Cet ouvrage est en vente au prix de Frs **6.50**. — **7.25** *franco.*

PARIS

ÉDITIONS SPES "
17, Rue Soufflot (Ve)

ŒUVRE DES MISSIONS
O. M. I.
75, rue de l'Assomption (16e)

Nos coadjuteurs dans l'établissement de l'Evangile...
(Philip. IV - 3)

O saint Joseph,

Ombre du Père Céleste, nourricier de la Sainte Famille, premier oblat — oblatus: *dévoué — de Marie Immaculée, premier missionnaire de Jésus-Christ, que vous avez porté en Egypte;*

Patron de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée et du Canada;

Pourvoyeur assidu des fils de Mgr de Mazenod, dans leurs missions des cinq parties du monde;

Agréez l'humble hommage de ces chapitres racontant l'histoire de nos coadjuteurs-missionnaires, qui à l'ombre du sacerdoce, prient, travaillent, et succombent, au pays des neiges et des glaces.

En la fête de votre patronage, le 7 mai 1924.

Préface

En nos temps de scepticisme, de matérialisme et d'irréligion, nous vivons dans le surnaturel; et nous ne le savons pas. Il nous baigne de chaleur et de clarté comme le soleil, il nous sature de vie comme l'oxygène; et nous marchons dans sa lumière sans en apercevoir le foyer, nous respirons ses effluvés sans en distinguer la source.

Notre génération voit la terre enfanter des Montmartre et le ciel y semer des Lourdes; elle a rassemblé les foules autour des Congrès eucharistiques et offert l'enfance aux baisers du Christ; elle assiste à l'universel épanouissement des conférences de Saint-Vincent de Paul et de la Propagation de la Foi; Dieu lui envoie des curés d'Ars et des Pères de Foucauld, des Bernadette et des Thérèse de l'Enfant Jésus. Et d'aucuns la jugent inféconde et maudite.

La Légende dorée *refleurit dans toutes les parties du monde; elle éclot en parterres, que ne peuvent ni brûler les fournaises de l'Equateur, ni geler les glacières du Pôle. Et nous croyons révolu le temps des martyres et des miracles.*

La Légende dorée ! *Mais il suffit de regarder autour de soi, pour lui découvrir et lui récolter de nouvelles moissons d'épisodes et de portraits. Des dévouements héroïques et des œuvres incomparables surgissent au sein de nos faubourgs; et les pays lointains nous renvoient les échos de l'épopée missionnaire.*

Et, cependant, l'immensité de la foule indifférente et frivole: et la majorité des catholiques, hélas! restent aveugles à ces beautés, demeurent sourds à ces chants.

La Providence, heureusement, nous prenant en pitié, suscite quelquefois de modernes trouvères dont les chansons de geste éveillent notre attention. Les obscurs et surnaturels exploits dont ils furent éblouis nous arrivent sur les ailes de leurs récits émus

et pittoresques. Ils trouvent le chemin de nos cœurs en passant par nos curiosités. Nous sommes des enfants qui nous enchantons d'une image et d'une histoire. Dieu nous saisit par là et, par là, nous attire aux saints qui nous élèvent à Lui.

Le Père Duchaussois, de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, est l'un de ces témoins et de ces poètes. Après avoir évangélisé l'Extrême-Nord du Canada, le missionnaire, s'improvisant conteur, a fait connaître aux Canadiens eux-mêmes la charitable intrépidité de leurs Sœurs Grises. *Et puis, à la France, il a révélé les merveilles, les labeurs et les vertus de ces religieux qui portent le feu du Christ au fond des* glaces polaires.

Et voici qu'il dévoile à nos yeux le sacrifice et la générosité des Apôtres inconnus !

Quel est-il donc, ce héros qui se cache et que nous ignorons : cet « apôtre de silence, du travail obscur, de la prière..., qui n'est pas le prêtre, et qui cependant partage le même martyre du devoir et du sang ? »

C'est le frère coadjuteur.

Le « frère » si bien nommé ! Car c'est une vraie fraternité, tout à la fois authentique et profonde, qui l'unit au prêtre dont il est l'auxiliaire indispensable, le compagnon de route, j'allais dire le camarade de combat. Les Missionnaires, écrit l'un d'eux, « nous considèrent comme leurs frères ».

Comme le prêtre, il est religieux. Il appartient à la grande et sainte famille des Oblats.

Les Oblats de Marie Immaculée, l'un des témoignages et l'un des rayonnements de la France catholique au dix-neuvième siècle, issus de notre sol ou plutôt de notre âme, épanouis d'abord au sein de nos séminaires, de nos pèlerinages et de nos missions, puis lancés à la conquête du monde et recrutant bientôt, dans les pays qu'ils évangélisaient, de nouvelles légions d'évangélisateurs !

C'est une des grâces que Dieu m'a faites, au cours de ma vie, que de m'introduire au foyer de ces religieux, qui, de la même sève, ont pu former, pour l'Eglise de France, un cardinal Guibert et, pour les Indiens de l'Athabaska-Mackenzie, ces grands « petits frères » aujourd'hui justement chantés par le Père Duchaussois.

Voici trente ans déjà que je découvris leur apostolat généreux, pénétrant, cordial et tout surnaturel, cette basilique de Montmartre, où leur admirable activité insuffla une âme de prières au corps de granit. Puis, au cœur même de l'Eglise, à Rome, il m'a été donné de reconnaître, avec leur infatigable dévouement, la haute science et la claire sagesse de leurs théologiens. Enfin, dans

ce lointain Canada, je les ai retrouvés partout, à la tête de paroisses et d'universités des provinces de Québec et d'Ontario, ainsi qu'au pied des Montagnes Rocheuses. Et, si j'avais pu explorer les territoires à demi déserts de l'Extrême-Nord, c'est encore sur leurs pas que j'aurais marché jusqu'aux dernières limites des terres habitables.

C'est pour leur rendre hommage et leur témoigner ma gratitude que j'écris cette Préface. *L'ouvrage du Père Duchaussois n'avait pas besoin de cette recommandation superflue; mais, mon amitié et ma reconnaissance ont saisi avec empressement cette occasion favorable.*

Ayant donc exprimé l'affectueuse vénération que je porte aux Oblats de Marie, — en termes, hélas ! trop inférieurs à la vivacité de mes sentiments, — je n'aurais plus désormais qu'à laisser la parole à l'historien des Frères.

Mais mon admiration même éprouve le désir d'ajouter quelques mots.

« L'évangélisation du Nord-Ouest, a déclaré Mgr Roy, coadjuteur de Québec, est le plus beau fleuron de la couronne que portent les fils de Mgr de Mazenod et l'un des plus merveilleux ouvrages de l'apostolat catholique dans le monde. »

De ce merveilleux ouvrage, à la suite du P. Duchaussois, vous allez vivre ici quelques épisodes, approfondir quelques ressorts, découvrir quelques artisans.

Ces artisans très humbles, et cependant très efficaces, et même tout à fait nécessaires, les Frères coadjuteurs, il ne suffit pas de les admirer dans le pittoresque tableau de leurs efforts, de leurs souffrances, de leurs héroïsmes et de leur apostolat. Il faut pénétrer le secret de leurs mérites, imiter de loin leurs vertus, soutenir indirectement leur ministère.

Et c'est à dessein que j'emploie ce mot de ministère. Car, en vérité, ce sont de vrais apôtres et parfois de puissants convertisseurs, que ces humbles servants. Non seulement le missionnaire les emploie comme catéchistes et même, en certain cas, leur confie le soin de diriger les prières et d'expliquer l'Evangile aux Indiens; mais encore leur silencieux exemple est souvent une prédication décisive. Un vieux loup de mer, échoué au Mackenzie, qui venait d'abjurer le protestantisme, avouait à Mgr Breynat : « Si je suis catholique aujourd'hui, c'est grâce à vos frères dont la vie religieuse et dévouée m'a profondément convaincu ».

Cette vie ne tient donc pas tout entière dans les travaux manuels et dans les expéditions aventureuses, dont le P. Duchaussois nous déroule une série d'images impressionnantes. Elle a

des profondeurs et des substructions de sainteté. Au surplus, ces longs voyages en canot, sur des rapides hérissés d'écueils où l'on risque à chaque instant de s'engloutir ou de se briser; ces randonnées épuisantes en traîneaux inconfortables et plus souvent, à pied, sur de lourdes et encombrantes raquettes; ces nuits glaciales autour d'un feu chétif après un souper de viande sèche ou de poisson pourri; ces pêches hivernales où les mains s'immobilisent parfois dans une carapace glacée; ces constructions et ces défrichements pénibles et laborieux, tout cet ensemble d'efforts et de travaux que la verve d'un conteur et l'imagination lointaine illuminent de pittoresque, mais dont les réalités constitueraient, pour la plupart des hommes, une accumulation de souffrances intolérables, les Frères coadjuteurs, qui les endurent avec sérénité pendant toute une vie, ne les supporteraient pas un an sans une haute perfection. « Mon Père, interrogeait l'un d'eux avec une humble candeur, ne croyez-vous pas qu'il faut aimer le bon Dieu, un petit peu, pour rester dans un pays comme celui-ci? ».

Ce n'est pas « un petit peu », c'est passionnément que ces apôtres aiment le bon Dieu.

Des héros et des saints comme le Frère Alexis, massacré par un sauvage et très probablement martyr de la chasteté, comme le Frère Kearney, lentement consumé par l'indéfectible accomplissement du devoir quotidien, comme le Frère Leriche, que Mgr Grandin, — dont la cause de béatification est à l'étude — appelait « le modèle des pénitents », comme tant d'autres encore, dont la physionomie, les exploits et les paroles ensoleillent tout l'ouvrage, nous représentent de magnifiques exemplaires et de vigoureux stimulants de vertu. Après s'être enchantés de leurs aventures, on se recueille pour invoquer leur protection.

Et quel florilège surnaturel on pourrait composer, des mots tout simples envolés de leur cœur ! Ecoutez le Frère Rio répondre au missionnaire, qui le veut remplacer dans un labeur exténuant : « Laissez, mon Père. C'est trop d'honneur et trop de bonheur pour moi d'assister un prêtre. Ne m'enlevez pas le privilège de ma belle vocation ! » Le Frère Alexis, qu'on se propose d'élever au sacerdoce, supplie ses supérieurs de le laisser dans une situation, où il peut les servir avec une « humilité plus facile ». Et le Frère Kearney, sur le soir de sa vie, se révèle inconsciemment lui-même, en donnant ces conseils de pur mysticisme : « Le religieux et le missionnaire ne peuvent faire du bien aux âmes, à commencer par la leur, que dans la mesure où leur union avec Jésus s'est réalisée... Le Bon Dieu ne veut nous utiliser que comme des

réservoirs comblés de ses grâces et de ses dons mis à profit par notre bonne volonté, et débordant alors, de leur trop plein, sur les pauvres indigents qui nous sont confiés. Nos travaux ne sont rien, nos succès rien, je le vois maintenant, si nous ne sommes avant tout des hommes de Dieu. »

Tout chrétien peut méditer avec fruit ces maximes et les appliquer dans sa propre existence. Il n'en est aucun qui, de quelque façon, ne puisse et ne doive exercer une action missionnaire. Et s'essayer de la sorte à l'imitation des apôtres, c'est encore le premier et le plus sûr moyen de leur venir en aide. Non seulement cette générosité implique et inspire tous les autres, mais elle possède elle-même une surnaturelle efficace. Au surplus n'est-ce pas ainsi que la Bienheureuse Thérèse de l'enfant Jésus, « la petite sœur des missionnaires », les assistait du fond de son Carmel, en attendant qu'elle pût les protéger des hauteurs du Paradis ? Un jour que, malade, elle prolongeait par obéissance, au-delà de ses forces, une promenade qu'on lui avait prescrite, elle répondit à l'infirmière qui l'engageait au repos : « Laissez, ma sœur. Je marche en ce moment pour un missionnaire qui n'en peut plus ».

Quand Dieu nous envoie quelque effort à entreprendre ou quelque peine à supporter, souvenons-nous que, par l'admirable vertu de la Communion des saints, nous pouvons soutenir un de ces héroïques petits Frères de l'Extrême-Nord, qui, dans ce même instant, soulève un écrasant fardeau ou subit l'étreinte d'un froid mortel !

François VEUILLOT.

CHAPITRE PREMIER

Religieux

Un mystère ». — L'apôtre inconnu. — Sa consécration à Dieu. — Dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. — Dont les couvents s'élèvent jusqu'aux confins de la terre. — En Amérique en particulier. — Au Nord-Ouest. — Dans l'Athabaska-Mackenzie. — Coup d'œil sur les vicariats arctiques. — Facilités et difficultés de l'évangélisation au pays des Dénés et des Esquimaux. — « Amour de prédilection ». — La cellule du religieux, fontaine jaillissante de l'apostolat.

Un protestant, acheteur de fourrures dans les régions de l'Océan Glacial arctique, disait à un évêque, qu'il voyait arriver de France, il y a près de soixante ans, avec un groupe de jeunes Bretons, aspirants Frères coadjuteurs :

— A la rigueur, je comprends le dévouement du prêtre. Mais celui du frère, c'est pour moi un mystère !

Ce livre s'attachera à expliquer le « mystère » de l'*apôtre inconnu*, mystère impénétrable à l'esprit mercantile du siècle, mystère ruisselant de lumière et d'amour aux yeux du chrétien qui sait méditer l'histoire de l'apostolat catholique à travers les âges.

L'*apôtre inconnu*, ce n'est pas le prêtre.

Le prêtre missionnaire, appelé à conduire les tribus sauvages des profondeurs du paganisme aux sublimités de la Foi, commande l'admiration des hommes. A la fleur de ses vingt-cinq ans, orné de sa science et de son sacerdoce, il s'incline sous la bénédiction suprême de son père et de sa mère, bénit, à son tour, ceux qu'il ne compte plus revoir ici-bas, et s'en va, par delà les flots, à travers les continents, jusqu'aux bornes du monde, annoncer la Bonne Nouvelle et

planter la Croix. Ses épreuves, ses combats, ses victoires, les Annales de la Propagation de la Foi en raconteront l'éclat. Et, unanimement, les compagnons d'enfance, les condisciples du séminaire ou du collège, qui l'ont vu partir, le regarderont, à l'égal du soldat qui va mourir sur le champ de bataille, comme l'incarnation du sacrifice, dans sa forme la plus pure, la plus sublime.

Mais de l'*autre* missionnaire, a-t-on jamais parlé?

Mais l'autre ouvrier de l'Evangile, apôtre pareillement, qui eut à briser les mêmes fibres de cœur, en quittant son foyer, sa patrie, qui a traversé les mêmes océans que le prêtre, parcouru les mêmes déserts, choisi pour demeure les mêmes sables ou les mêmes glaces, adopté pour famille les mêmes peuplades grossières, ingrates, féroces, cannibales parfois; qui a sacrifié, pour les gagner à Dieu, ses talents, ses forces, sa vie entière : l'apôtre du silence, du travail obscur, de la prière, l'apôtre, qui n'est pas le prêtre, et qui cependant partage le même martyre du devoir et du sang, en a-t-on fait connaître la beauté ?

Cet apôtre inconnu, c'est notre Frère coadjuteur.

Et il n'y a que le sacerdoce à nous distinguer de lui.

Sa première prérogative est d'être un *religieux*.

L'état religieux consiste dans la prise de possession par l'Eglise d'un chrétien qui se consacre à Dieu par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

L'onction qui fait le prêtre vient de Dieu seul. Mais la consécration qui fait le religieux vient de la volonté libre de l'homme, s'immolant à Dieu sous le regard de l'Eglise, qui accepte cette immolation et la rend souverainement méritoire.

Le prêtre peut devenir religieux. Mais le simple frère qui, au terme de son noviciat, prononce ses vœux perpétuels, est religieux au même titre que le prêtre lui-même.

Religieux, placé par sa consécration volontaire à la source de la vie divine, il aura la force de pratiquer une pureté plus exquise que le simple fidèle; ses chutes seront plus rares, moins profondes; il se relèvera plus vite; il accueillera la mort avec plus de confiance; son purgatoire sera moins long; sa récompense au ciel sera plus magnifique.

Religieux coadjuteur, il n'aura rien à redouter des honneurs et des responsabilités du ministère sacerdotal. Pour fuir les regards du monde, échapper à la vaine gloire, et rester dans l'humilité, qui est la terre divine de toutes les vertus, il lui suffira d'observer sa Règle et de se laisser conduire par la vigilance de ses supérieurs.

Le cardinal d'Amboise, ministre de Louis XII, disait en mourant à son humble infirmier :

— Frère Jean, Frère Jean ! Que n'ai-je été, toute ma vie, Frère Jean !

L'épanouissement de sa vie religieuse, ses mérites, ses consolations, l'*apôtre inconnu* les trouvera dans une Congrégation approuvée par tous les papes qui se sont succédé depuis Léon XII, congrégation qui compte aujourd'hui près de cinq mille membres, si l'on ajoute aux profès ceux qui peuplent ses noviciats et ses juniorats: la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.



Cette congrégation, née en France, en 1816, du cœur apostolique de l'abbé de Mazenod, futur évêque de Marseille, s'étend, depuis soixante-quinze ans, sur les deux hémisphères, réalisant sa double devise : *Evangelizare pauperibus misit me... Pauperes evangelizantur : Il m'a envoyé évangéliser les pauvres... Les pauvres sont évangélisés.*

L'Amérique, depuis le Golfe du Mexique jusqu'à l'océan Glacial, l'Afrique dans ses Etats du Sud, l'Asie dans son île merveilleuse de Ceylan et l'Australie se partagent, avec l'Europe, les missionnaires de vingt-cinq provinces ou vicariats apostoliques.

Chacune de ces provinces, chacun de ces vicariats possède de nombreux frères coadjuteurs.

En France, en Belgique, en Angleterre, en Irlande, en Allemagne, en Hollande, en Pologne, en Espagne, en Italie, les Frères remplissent surtout les charges temporelles. Grâce à eux, prédicateurs et professeurs peuvent se livrer entièrement à l'accomplissement de leur ministère sacré.

En Asie, en Afrique, l'apôtre des Hindous, des Cafres, des

Zoulous et des Basutos laisse le soin de sa maison et de son église à son Frère missionnaire, et va prêchant partout.

* * *

Le champ d'action le plus vaste de nos coadjuteurs est, sans contredit, l'Amérique du Nord.

C'est sur l'Amérique qu'en 1841 la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée essaima d'abord de la Provence, sa ruche-mère. Cette date marqua l'abondance des bénédictions divines et la multiplication merveilleuse des vocations sous la bannière de Marie Immaculée.

Les premiers Oblats, partis à la demande de Mgr Bourget, le saint évêque de Montréal, évangélisèrent les populations blanches de l'Est du Canada, fondèrent parmi elles un collège qui devint l'Université catholique d'Ottawa, et s'occupèrent jusqu'au bout des derniers survivants des tribus indiennes, que remplaçaient déjà de grandes villes et de beaux villages.

En 1844, Mgr Provencher, l'évêque du Nord-Ouest, vint plaider, à son tour, la cause de son incommensurable diocèse. Il y avait là quelques Blancs, disséminés, mais surtout de nombreux Peaux-Rouges et Métis.

Il s'était dit : « Je connais Mgr de Mazenod. Son cœur est enflammé pour le salut des âmes. De plus, il est le fondateur et le père d'une société de missionnaires voués à Marie Immaculée et dont le programme est d'évangéliser les pauvres ».

Mgr de Mazenod, lorsque cette demande lui arriva, en fut effrayé :

— C'est, disait-il, envoyer mes enfants à la mort !

Mieux inspiré par son zèle et sa prière :

— Fiat ! je m'imposerai ce sacrifice !

Le Nord-Ouest sauvage, où abordèrent le Père Aubert et le Frère Taché en 1845, est maintenant transformé. Là où ne se trouvaient alors que l'évêque de Saint-Boniface et une dizaine de prêtres, fleurissent les œuvres de cinq provinces ecclésiastiques, de onze évêchés et d'un millier de prêtres.

Ainsi fructifia l'apostolat des Oblats de Marie Immaculée

qui eurent l'honneur d'être, et de rester jusqu'à ce jour, la phalange la plus considérable des missionnaires du Nord-Ouest canadien.

« L'évangélisation du Nord-Ouest », a dit S. G. Mgr Roy, coadjuteur de Québec, « est le plus beau fleuron de la couronne que portent les fils de Mgr de Mazenod, et l'un des plus merveilleux ouvrages de l'apostolat catholique dans le monde ».

A ce « fleuron », brillent les vives couleurs des vertus religieuses pratiquées par les Frères missionnaires.

De cet « ouvrage », nos chers coadjuteurs furent, en grande partie, les nobles artisans.

Ce n'est pas de ces vaillants du Nord-Ouest, toutefois, que nous devons encore parler. L'heure viendra peut-être où une autre plume fera revivre ces légendaires marcheurs, architectes, peintres, charpentiers — tels les Frères Bowes et Némoz, — hommes de peine et d'abnégation, dont les noms restent attachés, comme des âmes harmonieuses, à tant d'édifices construits avec la scie de long et la cognée du bûcheron : églises, écoles, couvents à la structure solide et chaude, aux allures élancées, aux « toits français », aux clochetons hardis, à la fine croix dominante. Ces pieux ouvriers des temps apostoliques attendent, aux *cimetières des Oblats*, à Saint-Boniface, à Prince-Albert, à Qu'Appelle, à Saint-Albert, à Sainte-Marie de la Colombie, la résurrection glorieuse ; et ceux qui les remplacent n'ont d'autre idéal que de travailler aux ouvrages de la civilisation nouvelle avec la même foi et le même courage que les grands religieux coadjuteurs, leurs devanciers.

* * *

Les pays où nous découvrirons les Apôtres inconnus, objet de ce livre, commencent aux limites septentrionales des grandes prairies du Nord-Ouest canadien, là où finissent les chemins de fer, l'automobile, les villes et les villages de notre civilisation.

Ces régions presque entièrement vêtues de forêts vierges, envahies par des fleuves indomptés, sont encore, dans leur

grande partie, le libre domaine des Peaux-Rouges et des Esquimaux et s'appellent les vicariats de l'Athabaska et du Mackenzie.

Le vicariat de l'Athabaska, au Sud, commence au 54° degré de latitude. Le vicariat du Mackenzie, riverain de l'océan Glacial, s'étend du 60° degré au pôle Nord.

Si l'on ajoute à ces vicariats superposés, celui du Keewatin, riverain de la Baie d'Hudson et celui du Youkon, riverain de l'Océan Pacifique, l'on a devant soi un territoire aussi grand que les deux tiers de l'Europe.

Dans ces territoires n'ont encore résidé que les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, la plupart venus de France et du Canada français.

Le premier vicariat détaché, en 1862, du diocèse de Saint-Boniface, et appelé l'Athabaska-Mackenzie, fut confié à Mgr Faraud. Il englobait, outre l'Athabaska et le Mackenzie actuels, le Youkon et le nord du Keewatin, s'étendant ainsi de la Baie d'Hudson à l'océan Pacifique.

En 1891, Mgr Grouard succéda à Mgr Faraud.

En 1901, un partage s'opéra. Mgr Grouard garda l'Athabaska et Mgr Breynat devint le vicaire apostolique du Mackenzie.

Mgr Clut fut l'auxiliaire de Mgr Faraud et de Mgr Grouard, de 1867 à 1903.

Mgr Grouard a Mgr Joussard pour coadjuteur depuis 1909.

Mgr Grandin, saintement célèbre dans nos missions du Nord, passa deux années, comme prêtre, dans l'Athabaska-Mackenzie. Devenu coadjuteur de Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface, il retourna au Mackenzie, poussant sa marche jusqu'au Cercle polaire, dans une visite pastorale, qui dura trois ans. Nommé, en 1867, évêque de Saint-Albert, diocèse taillé dans Saint-Boniface et l'Athabaska-Mackenzie à la fois, il y resta jusqu'en 1902, date de sa mort.

L'Athabaska et le Mackenzie, tout amoindris des vicariats du Keewatin et du Youkon, renfermeraient encore six fois la France.

*
* *

Un cours d'eau d'environ 4.000 kilomètres, nommé *rivière Athabaska* jusqu'au lac Athabaska, *rivière des Esclaves* jusqu'au Grand Lac des Esclaves, et *fleuve Mackenzie* jusqu'à l'océan Glacial, traverse les deux vicariats de l'Athabaska et du Mackenzie.

Ce cours d'eau, par les grands lacs qu'il recueille ou qu'il forme, par les affluents qu'il reçoit de toutes parts, livre un fougueux mais libre passage vers des régions, qui, sans lui, fussent restées pour longtemps inconnues.

Les Indigènes suivirent les premiers ces « chemins qui marchent », s'arrêtant aux parages les mieux pourvus des ressources de la chasse et de la pêche.

Plus tard, des commerçants rejoignirent les Indiens, dans le but de troquer leurs pelleteries contre divers objets utiles. Ils établirent leurs comptoirs d'échange, *forts-de-traites*, de loin en loin, au bord des rivières et des lacs. Ces *forts* étaient de simples cabanes entourées d'une chétive palissade et n'offraient aucun aspect guerrier. Leur nom seul, que vient d'abroger un décret du gouvernement canadien, excepté pour le Fort-Smith, indiquait qu'ils appartenaient à des compagnies qui avaient bâti d'abord de vraies forteresses en des endroits moins pacifiques, comme sur les rivages de la Baie d'Hudson.

Après les commerçants, vinrent les missionnaires, qui établirent leur demeure, à côté des forts-de-traites, devenus bientôt le rendez-vous des Indiens nomades, qu'ils cherchaient.

*
* *

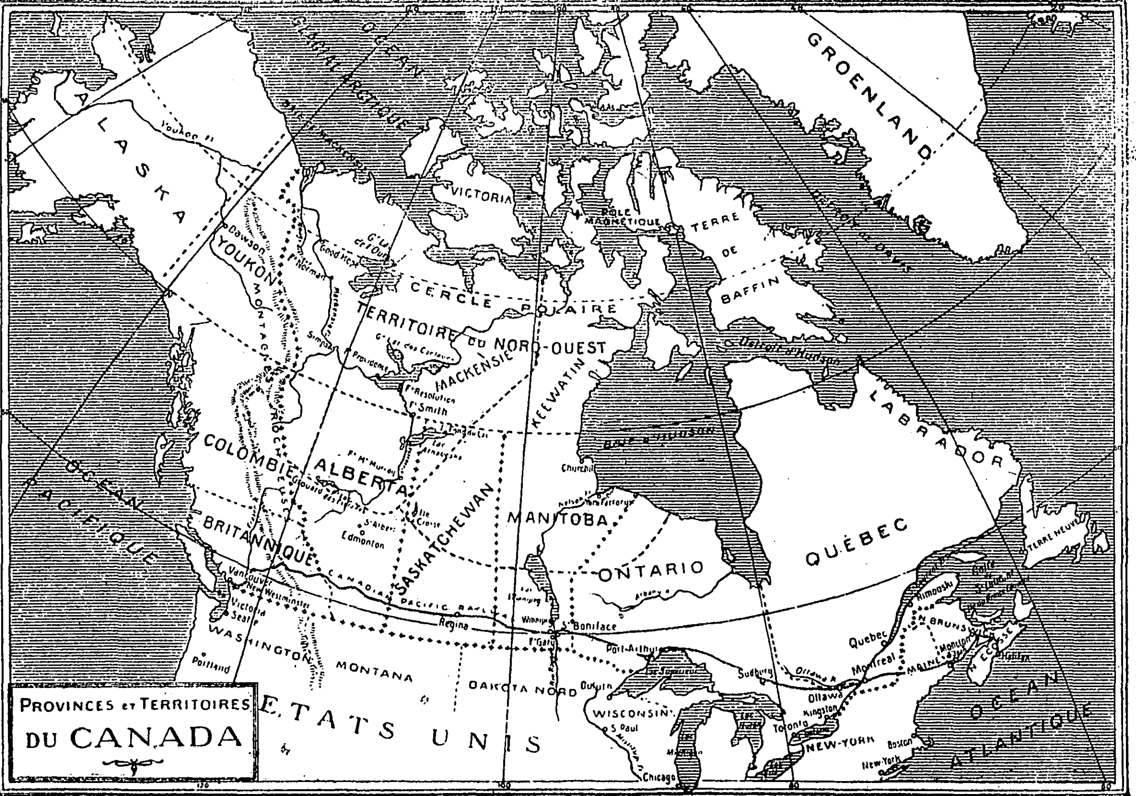
Dans l'Athabaska-Mackenzie, en descendant les rivières et en côtoyant les lacs que nous venons de nommer, nous trouvons les Missions *Saint-Jean-Baptiste* (Mac Murray), *la Nativité* (Chipeweyan), *Sainte-Marie* (Fitzgerald), *Saint-Isidore* (Fort-Smith), *Saint-Joseph*, (Résolution), *Sainte-Anne* (Rivière-au-Foin), *Notre-Dame de la Providence* (Providence), *Sacré-Cœur* (Simpson), *Notre-Dame du Sacré-Cœur* (Wrigley), *Sainte-Thérèse* (Norman), *Notre-Dame*

de Bonne Espérance (Good-Hope), *Saint-Nom-de-Marie* (Rivière rouge Arctique).

Sur notre droite, nous avons laissé : à l'est du lac Athabaska *Notre-Dame des Sept-Douleurs* (Fond-du-Lac), au nord du Grand Lac des Esclaves *Saint-Michel* (Rae) et à l'extrémité nord-est du Grand Lac de l'Ours, *Notre-Dame du Rosaire* (Baie Dease).

Sur notre gauche, nous avons vu descendre les deux principaux affluents du Mackenzie : *la rivière la Paix* et la *rivière des Liards*. Dans les contrées qu'arrosent ces rivières s'échelonnent les missions *Saint-Bernard*, *Saint-Bruno* et *Saint-Célestin* (Petit Lac des Esclaves), *Saint-François-Xavier* (lac Esturgeon), *Saint-Martin* (lac Wabaska), *Saint-Vincent-Ferrier*, *Saint-Emile*, *Saint-Boniface* et *Saint-Joseph* (Grande Prairie), *Notre-Dame des Neiges* (Hudson's Hope), *Saint-Jean* (Saint John), *Saint-Charles* (Dunvegan), *Saint-Augustin* et l'*Immaculée Conception* (Peace River), *Saint-Henri* (Vermillon), *Saint-Paul* (Nelson), *Saint-Raphaël* (Liards).

Les zones ouvertes de la rivière la Paix, profondément fertiles, périodiquement caressées par les lointains effluves des deux courants d'air chaud, partant l'un du Golfe du Mexique, l'autre du Golfe de Californie, se voient rapidement peuplées d'une immigration blanche, et abandonnées par les Indiens. Ceux-ci, satisfaits de la protection que leur accorde le gouvernement canadien, ont consenti à ne retenir de leur ancien pays de liberté que certaines *réserves*, où ils attendent l'extinction de leurs tribus. Ces contrées, après avoir été si longtemps âpres aux missionnaires, ne connaîtront bientôt plus que l'organisation facile des diocèses de race blanche. Les Oblats de Marie Immaculée, prêtres et frères, y restent encore les seuls. Pionniers patients, ils livreront, l'heure venue, au clergé séculier, le sillon qu'ils ont ouvert et les moissons qu'ils ont semées. Ainsi en fut-il fait dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, de la Colombie Anglaise. Leur dernière consolation sera de veiller, jusqu'à la fin, sur les débris des vieilles nations indiennes.



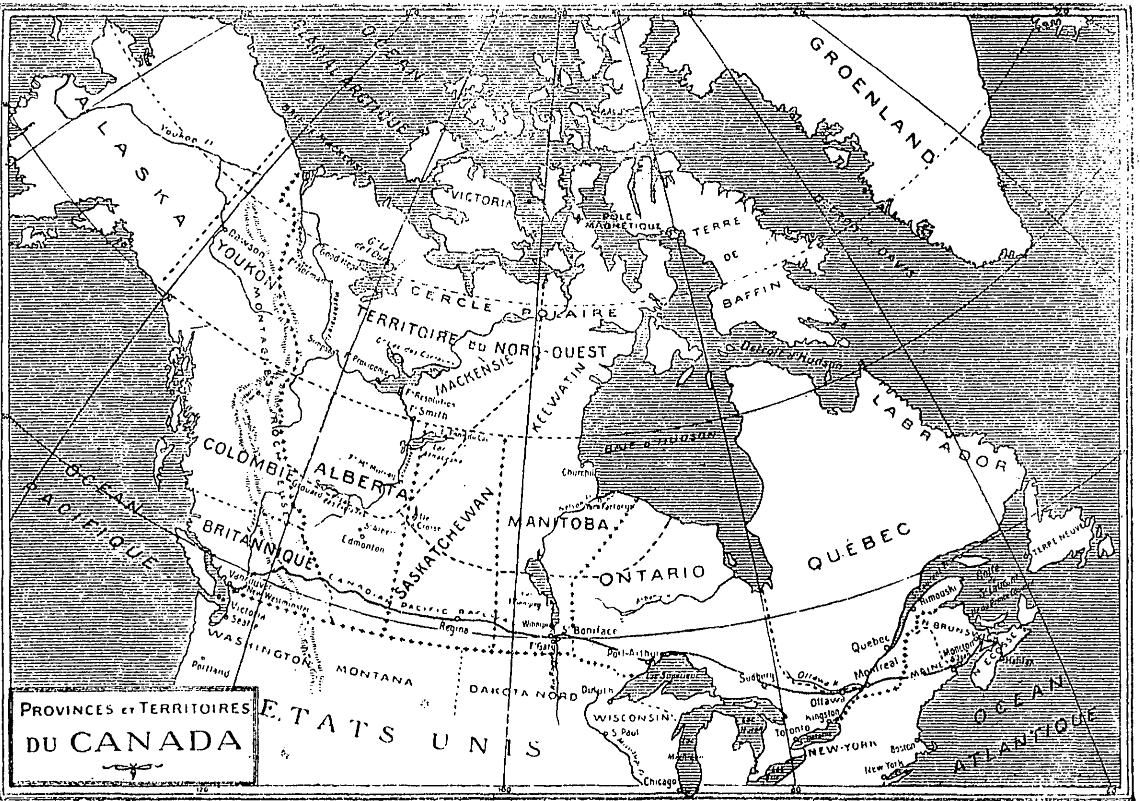
PROVINCES ET TERRITOIRES
DU CANADA
GROENLAND
ALASKA
YOUKON
Dawson
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
VICTORIA
PÔLE MAGNÉTIQUE
TERRE DE BAFFIN
CERCLE POLAIRE
TERRITOIRE DU NORD-OUEST
MACKENSIE
KEEWATIN
LABRADOR
QUÉBEC
ONTARIO
MANITOBA
SASKATCHEWAN
ALBERTA
COLOMBIE BRITANNIQUE
MONTAGNES ROCHEUSES
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
TERRE NEUVE
N. ÉCOSSE
N. BRUNSWICK
Good Hope
Simpson
Providence
Fᵗ Resolution
Fᵗ Smith
Churchill
Edmonton
Regina
Sᵗ Boniface
Port-Arthur
Sudbury
Ottawa
Kingston
Toronto
Montreal
Quebec
Rimouski
Moncton
Halifax
Vancouver
New Westminster
Victoria
Seattle
Portland
WASHINGTON
MONTANA
DAKOTA NORD
WISCONSIN
Duluth
S. Paul
Chicago
NEW-YORK
Boston
New-York
MAINE
ÉTATS UNIS

de Bonne Espérance (Good-Hope), *Saint-Nom-de-Marie* (Rivière rouge Arctique).

Sur notre droite, nous avons laissé : à l'est du lac Athabaska *Notre-Dame des Sept-Douleurs* (Fond-du-Lac), au nord du Grand Lac des Esclaves *Saint-Michel* (Rae) et à l'extrémité nord-est du Grand Lac de l'Ours, *Notre-Dame du Rosaire* (Baie Dease).

Sur notre gauche, nous avons vu descendre les deux principaux affluents du Mackenzie : *la rivière la Paix* et *la rivière des Liards*. Dans les contrées qu'arrosent ces rivières s'échelonnent les missions *Saint-Bernard*, *Saint-Bruno* et *Saint-Célestin* (Petit Lac des Esclaves), *Saint-François-Xavier* (lac Esturgeon), *Saint-Martin* (lac Wabaska), *Saint-Vincent-Ferrier*, *Saint-Emile*, *Saint-Boniface* et *Saint-Joseph* (Grande Prairie), *Notre-Dame des Neiges* (Hudson's Hope), *Saint-Jean* (Saint John), *Saint-Charles* (Dunvegan), *Saint-Augustin* et l'*Immaculée Conception* (Peace River), *Saint-Henri* (Vermillon), *Saint-Paul* (Nelson), *Saint-Raphaël* (Liards).

Les zones ouvertes de la rivière la Paix, profondément fertiles, périodiquement caressées par les lointains effluves des deux courants d'air chaud, partant, l'un du Golfe du Mexique, l'autre du Golfe de Californie, se voient rapidement peuplées d'une immigration blanche, et abandonnées par les Indiens. Ceux-ci, satisfaits de la protection que leur accorde le gouvernement canadien, ont consenti à ne retenir de leur ancien pays de liberté que certaines *réserves*, où ils attendent l'extinction de leurs tribus. Ces contrées, après avoir été si longtemps âpres aux missionnaires, ne connaîtront bientôt plus que l'organisation facile des diocèses de race blanche. Les Oblats de Marie Immaculée, prêtres et frères, y restent encore les seuls. Pionniers patients, ils livreront, l'heure venue, au clergé séculier, le sillon qu'ils ont ouvert et les moissons qu'ils ont semées. Ainsi en fut-il fait dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, de la Colombie Anglaise. Leur dernière consolation sera de veiller, jusqu'à la fin, sur les débris des vieilles nations indiennes.


PROVINCES ET TERRITOIRES
DU CANADA
GROENLAND
ALASKA
YOUKON
Dawson
VICTORIA
POLE MAGNÉTIQUE
TERRE DE BAFFIN
CERCLE POLAIRE
TERRITOIRE DU NORD-OUEST
MACKENSIE
KEEWATIN
LABRADOR
QUÉBEC
ONTARIO
MANITOBA
SASKATCHEWAN
ALBERTA
COLOMBIE BRITANNIQUE
Edmonton
Regina
Winnipeg
S. Boniface
Churchill
Port-Arthur
Sudbury
Ottawa
Kingston
Toronto
Montreal
Quebec
Rimouski
N. BRUNS
N. ECOSSE
Halifax
TERRE NEUVE
Vancouver
New Westminster
Victoria
Seatle
Portland
WASHINGTON
MONTANA
DAKOTA NORD
WISCONSIN
S. Paul
Chicago
Duluth
NEW-YORK
New York
Boston
MAINE
ETATS UNIS
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
CANADIAN PACIFIC RAILW.
MONTAGNES ROCHEUSES
Youkon R.

Mais aucune colonisation n'a encore entamé les régions du fleuve Athabaska-Mackenzie; et, dans les bois ou les déserts baignés par le grand cours d'eau, par le lac Athabaska, par le Grand Lac des Esclaves et par le Grand Lac de l'Ours, on n'a encore vu, dans l'état de leur vie primitive, libres et errants toujours, que les deux grandes nations des *Dénés* et des *Esquimaux* et quelques *Cris* algonquins.

Les tribus de la nation Dénée se rencontrent, du sud au nord, dans l'ordre suivant : les *Montagnais*, les *Mangeurs de Caribous*, les *Castors*, les *Couteaux-Jaunes*, les *Plats-Côtés-de-Chiens*, les *Esclaves*, les *Peaux-de-Lièvres* et les *Loucheux*.

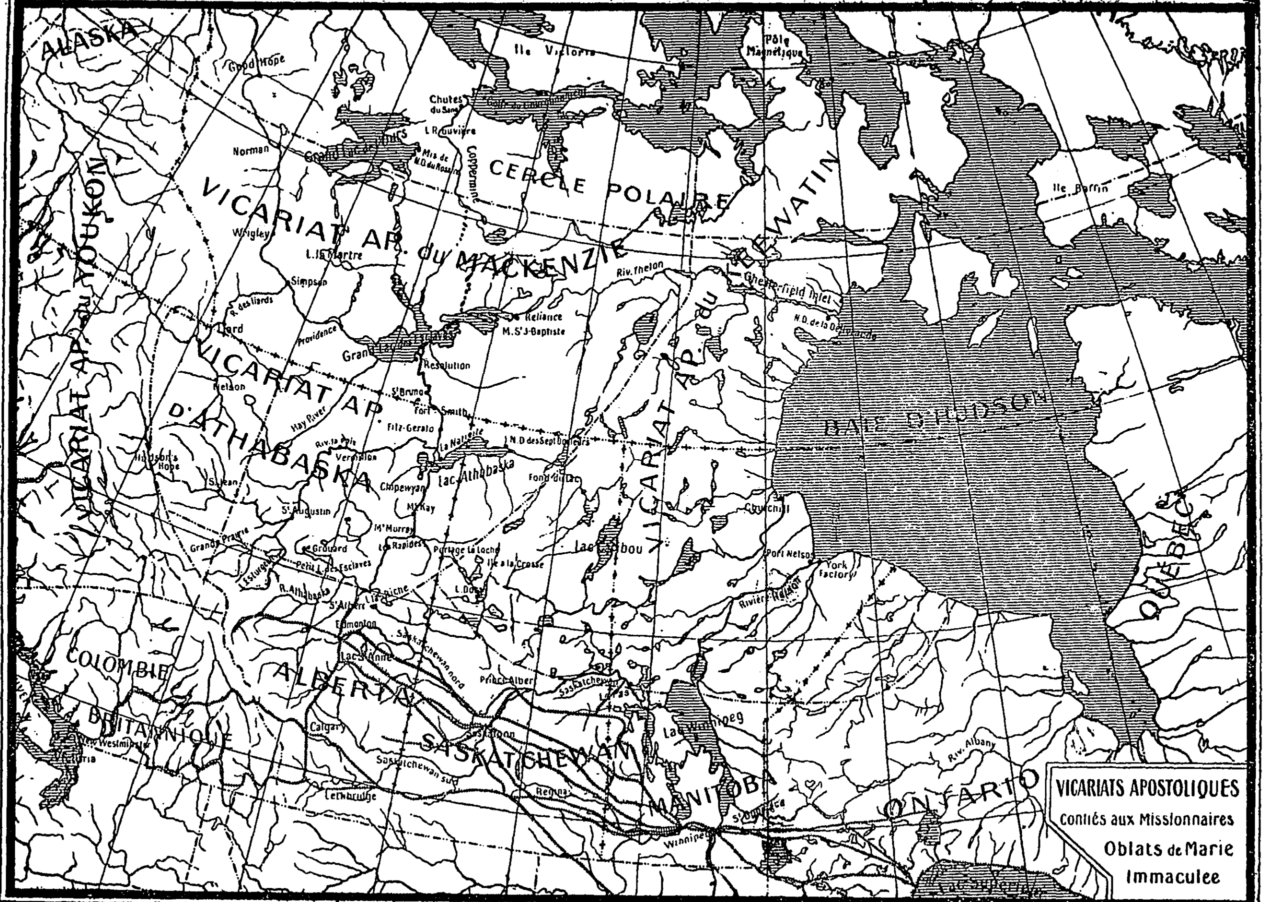
Trois autres grandes tribus Dénées ont occupé la vie de plusieurs Missionnaires Oblats de Marie Immaculée; mais elles appartiennent au territoire de la Colombie Britannique, par-delà les Montagnes Rocheuses. Le R. P. Morice O. M. I., en a admirablement traité dans plusieurs livres : *Au pays de l'Ours Noir*, *Essai sur l'origine des Dénés*, et dans son célèbre ouvrage en quatre volumes, récemment réédité : *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest Canadien*. Le Père Morice y établit que la nation dénée dut être scindée par les autres nations Peaux-Rouges, au temps des guerres intestines, attendu que l'on retrouve leur langue et leurs traits — non leurs sympathiques qualités toutefois —, chez les *Navajos* et les *Apaches* du sud des Etats-Unis et du nord du Mexique.

Par-delà les Loucheux, il n'y a plus que les abords de l'Océan Glacial arctique, patrie des *Esquimaux*.

* * *

Les *Dénés* de l'Athabaska-Mackenzie furent trouvés par les missionnaires, en 1848, dans l'esclavage de la superstition, de la sorcellerie, de la polygamie et de certaines cruautés qu'inspire toujours le démon du paganisme.

L'enfant n'était, dans l'estime des parents, que l'objet vulgaire, que l'on peut laisser, reprendre et détruire à plaisir. Les petites filles étaient particulièrement exposées à être tuées et mangées en temps de famine. Nul n'avait d'égard pour l'orphelin. Son sort le meilleur était souvent d'être abandonné à la dent des chiens ou des loups.


VICARIATS APOSTOLIQUES
Confiés aux Missionnaires
Oblats de Marie
Immaculée
ALASKA
VICARIAT AP. du YOUKON
VICARIAT AP. du MACKENZIE
VICARIAT AP. D'ATHABASKA
VICARIAT AP. du KEEWATIN
CERCLE POLAIRE
BAIE D'HUDSON
COLOMBIE BRITANNIQUE
ALBERTA
SASKATCHEWAN
MANITOBA
ONTARIO
QUÉBEC
Ile Victoria
Pôle Magnétique
Ile Baffin
Good Hope
Chutes du Sang
L. Rouvière
Norman
Mis de N.D. du Rosaire
Coppermine
Wrigley
L. la Martre
Simpson
Riv. Thelon
Chesterfield Inlet
N.D. de la Délivrande
R. des liards
Liard
Providence
Reliance
M. St J.-Baptiste
Resolution
Nelson
St Bruno
Fort Smith
Hay River
Fitz-Gerald
Riv. la Paix
Vermilion
La Nativité
N.D. des Sept Douleurs
Hudson's Hope
St Jean
Chipewyan
Lac Athabaska
Fond du Lac
Churchill
Mc Kay
St Augustin
Mc Murray
Grande Prairie
Grouard
Les Rapides
Portage La Loche
Ile à la Crosse
Port Nelson
York Factory
Petit L. des Esclaves
R. Athabaska
St Albert
Lac la Biche
L. Doré
Rivière Nelson
Edmonton
Saskatchewan nord
Lac Ste Anne
Prince Albert
Saskatchewan
Le Pas
Calgary
Saskatoon
Lac Winnipeg
New Westminster
Victoria
Saskatchewan sud
Riv. Albany
Lethbridge
Regina
St Boniface
Winnipeg

Mais aucune colonisation n'a encore entamé les régions du fleuve Athabaska-Mackenzie; et, dans les bois ou les déserts baignés par le grand cours d'eau, par le lac Athabaska, par le Grand Lac des Esclaves et par le Grand Lac de l'Ours, on n'a encore vu, dans l'état de leur vie primitive, libres et errants toujours, que les deux grandes nations des *Dénés* et des *Esquimaux* et quelques *Cris* algonquins.

Les tribus de la nation Dénée se rencontrent, du sud au nord, dans l'ordre suivant : les *Montagnais*, les *Mangeurs de Caribous*, les *Castors*, les *Couteaux-Jaunes*, les *Plats-Côtés-de-Chiens*, les *Esclaves*, les *Peaux-de-Lièvres* et les *Loucheux.*

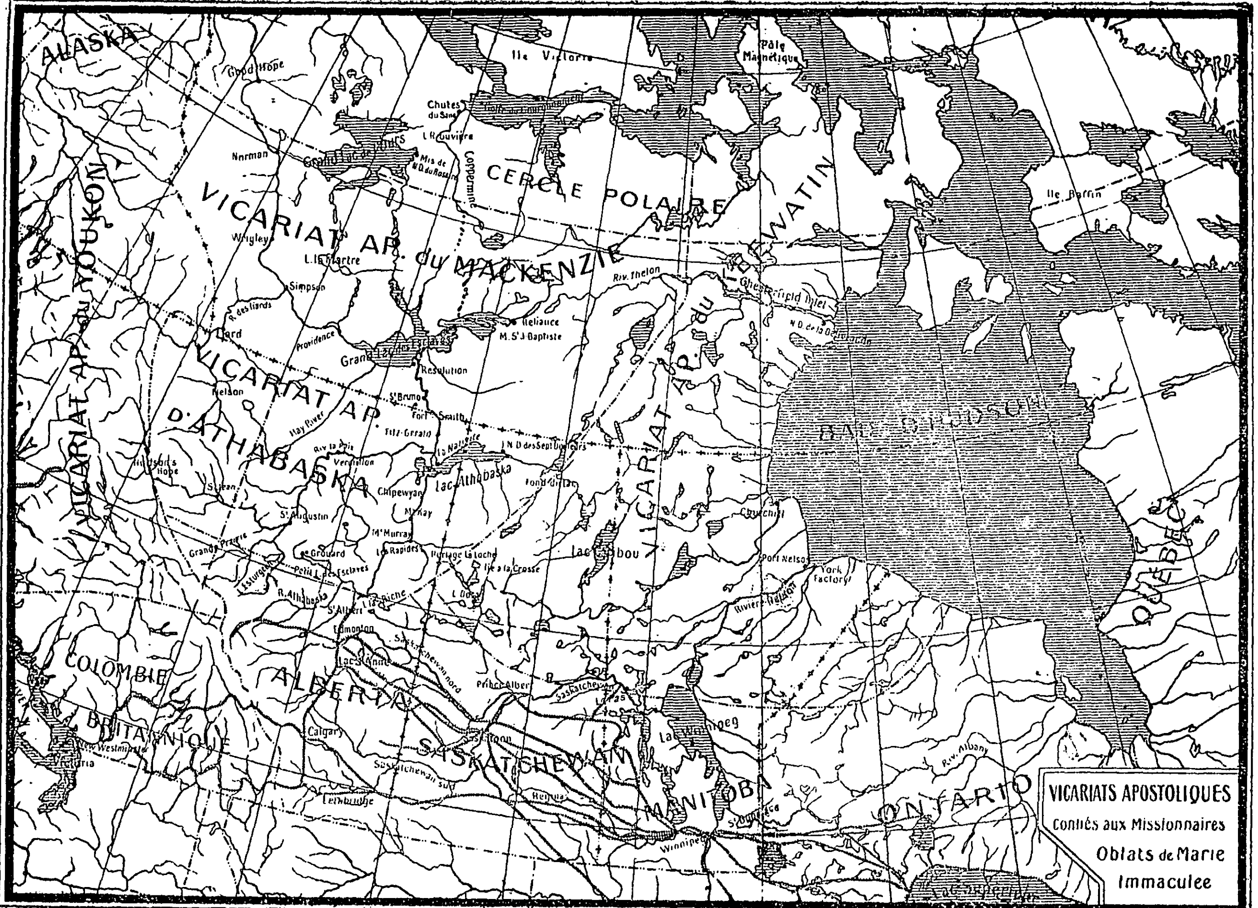
Trois autres grandes tribus Dénées ont occupé la vie de plusieurs Missionnaires Oblats de Marie Immaculée; mais elles appartiennent au territoire de la Colombie Britannique, par-delà les Montagnes Rocheuses. Le R. P. Morice O. M. I., en a admirablement traité dans plusieurs livres : *Au pays de l'Ours Noir*, *Essai sur l'origine des Dénés*, et dans son célèbre ouvrage en quatre volumes, récemment réédité : *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest Canadien.* Le Père Morice y établit que la nation dénée dut être scindée par les autres nations Peaux-Rouges, au temps des guerres intestines, attendu que l'on retrouve leur langue et leurs traits — non leurs sympathiques qualités toutefois —, chez les *Navajos* et les *Apaches* du sud des Etats-Unis et du nord du Mexique.

Par-delà les Loucheux, il n'y a plus que les abords de l'Océan Glacial arctique, patrie des *Esquimaux.*

* * *

Les *Dénés* de l'Athabaska-Mackenzie furent trouvés par les missionnaires, en 1848, dans l'esclavage de la superstition, de la sorcellerie, de la polygamie et de certaines cruautés qu'inspire toujours le démon du paganisme.

L'enfant n'était, dans l'estime des parents, que l'objet vulgaire, que l'on peut laisser, reprendre et détruire à plaisir. Les petites filles étaient particulièrement exposées à être tuées et mangées en temps de famine. Nul n'avait d'égard pour l'orphelin. Son sort le meilleur était souvent d'être abandonné à la dent des chiens ou des loups.


VICARIATS APOSTOLIQUES
Confiés aux Missionnaires
Oblats de Marie
Immaculée
ALASKA
VICARIAT AP. du YOUKON
VICARIAT AP. du MACKENZIE
VICARIAT AP. D'ATHABASKA
VICARIAT AP. du KEWATIN
CERCLE POLAIRE
COLOMBIE BRITANNIQUE
ALBERTA
SASKATCHEWAN
MANITOBA
ONTARIO
QUÉBEC
Ile Victoria
Ile Baffin
Pôle Magnétique
Good Hope
Norman
Wrigley
Simpson
Providence
Resolution
Chutes du Sang
Coppermine
Riv. Thelon
Chesterfield Inlet
Reliance
M. St J. Baptiste
Nelson
Hay River
Fort Smith
Fitz-Gerald
Vermilion
Chipewyan
Lac Athabaska
M'Kay
M'Murray
Les Rapides
Portage la Loche
Ile à la Crosse
Grouard
Petit L. des Esclaves
Grande Prairie
R. Athabaska
St Albert
Edmonton
Lac Ste Anne
Prince Albert
Saskatoon
Calgary
Regina
New Westminster
Victoria
Lethbridge
Winnipeg
Lac Winnipeg
Port Nelson
York Factory
Churchill
Rivière Nelson
Riv. Albany
Lac Supérieur

Lorsque le vieillard ne pouvait plus suivre les caravanes, on le délaissait dans les bois.

La femme était la créature de toutes les douleurs, au foyer sauvage. Victime de la brutalité de tous, vil article de commerce quelquefois, elle attendait le coup de couteau ou de flèche destiné à achever ses jours... Même aujourd'hui, après les longs efforts accomplis par l'Eglise pour la réhabiliter dans sa dignité d'épouse et de mère, elle est encore regardée dans certains quartiers comme l'être inférieur, dont il n'importe pas de s'occuper.

Il y a peu d'années, un missionnaire passant par un campement indien, dans les bois, entendit chanter et danser sous une tente. Il entra. On y festoyait d'un ours, tué le matin. Les éclats de rire et les vocalisations gutturales s'interrompirent pour la cérémonie traditionnelle de la *poignée de mains*. Le missionnaire, assis avec tout le monde, autour du joyeux foyer, prenait déjà la part qu'on lui offrait du rôti de l'ours, lorsqu'il perçut, venant d'un coin de la tente, un gémissement. Une forme amoncelée là, sur le passage de la bise, remuait à peine. C'était la mère de la famille. Elle se mourait, sans que personne semblât se soucier d'elle. Le prêtre parla sévèrement. L'aîné répondit :

— Bah ! Ce n'est qu'une femme.

*
* *

La conversion des Dénés, malgré la survivance de certains abus, que la grâce et le temps extirperont avec les dernières racines du paganisme, fut aussi sincère que facile.

Cette facilité, les missionnaires l'attribuent à la manière dont les Dénés, dans la misère de leur vie, à l'encontre même des menaces du sorcier, prêtre du Démon, respectèrent, telle qu'elle s'imposait à leur conscience, la loi naturelle. Beaucoup de chrétiens que nous connaissons auraient à rougir devant ces païens du Nouveau-Monde.

Rendons aussi hommage — on ne le fera jamais trop — aux précurseurs des missionnaires, les *Coureurs des bois*, français ou canadiens français. Guides, puis serviteurs, des compagnies commerçantes du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson, ces sympathiques aventuriers pénétrèrent de

bonne heure dans les familles indiennes, gagnèrent leur confiance, firent naître dans les cœurs sauvages le désir de recevoir la *Robe-Noire*, l'*Homme de la Prière*, celui qui leur apprendrait à *prier avec les Français*. La *prière des Anglais* signifie le protestantisme.

Le missionnaire venu enfin, pour montrer avec sa croix le chemin du Ciel, les Coureurs-des-bois ou leurs descendants, les Métis français, se constituèrent ses interprètes, ses maîtres en langues Peaux-Rouges, ses défenseurs, ses amis, ses vicaires du dehors.

La raison principale des miséricordes divines envers les âmes de ces pauvres pays ne saurait sans doute s'exprimer en termes plus apostoliques que ceux de Mgr Breynat, parlant des chrétiens du Mackenzie, son diocèse. Rappelons-les. Nous y trouverons, en même temps, les vraies difficultés de l'évangélisation de l'Extrême-Nord :

Comment se fait-il que Dieu ait envoyé de préférence ses missionnaires à une poignée de sauvages, dispersés dans un pays si malaisé à atteindre, où les communications sont si difficiles, le climat si dur, en un mot dans un pays où il semblait avoir accumulé toutes les difficultés physiques et morales, alors qu'en sont privées tant de millions d'âmes, d'un accès aisé, sous des climats enchanteurs, et qui n'attendent que la lumière de l'Evangile pour se convertir ?... Il faut vraiment que Dieu ait aimé nos sauvages d'un amour de prédilection, précisément à cause de leur pauvreté, de leur dénuement. Et parce que Dieu les a aimés ainsi, il a choisi, pour les amener à Lui, une Congrégation remplie, elle aussi, de prédilection pour les pauvres, les abandonnés... »

* * *

Le vénéré Prélat a prononcé trois mots, qu'il nous faut retenir au cours de cet ouvrage, pour comprendre les sacrifices accomplis par les missionnaires prêtres et frères : *Climat*, *distances*, *pauvreté*.

Le *climat* des régions polaires rassemble les contrastes extrêmes. L'été passe brusquement à l'hiver, et l'hiver brusquement à l'été.

Durant l'été très court, le soleil suspendu, sans déclin, sur le pôle, ne disparaît qu'à peine sur le reste du Macken-

zie; et sa chaleur demeure torride le long du jour et souvent le long de la *nuit*.

L'hiver entretient, de sept à neuf mois, ses rigueurs sibériennes. Le thermomètre centigrade y marque une moyenne de trente degrés au-dessous de zéro. Il y descendra parfois à plus de soixante degrés.

Les *distances* placent les vicariats arctiques dans des solitudes, qui resteront longtemps inacessibles au confort des pays de chemin de fer, et qui rejettent de deux à trois cents kilomètres les unes des autres la plupart des résidences du Mackenzie. Que de fois le voyageur de ces déserts n'échappe-t-il aux périls des éléments que pour tomber dans les embûches de l'ennemi de tout bien !...

La *pauvreté* des missions de l'Extrême-Nord n'a pu pendant longtemps se comparer qu'à celle de Bethléem et de Nazareth.

Mais, comme à Bethléem, comme à Nazareth, la Providence a suscité à presque toutes les missions de l'Athabaska et du Mackenzie d'humbles Joseph, des travailleurs sanctifiés : des Frères coadjuteurs.

Ces Frères du Prêtre trouvèrent toujours, sous le patronage des saints et des saintes auxquels avaient été dédiées les Missions nommées plus haut, une cellule religieuse.

Cette cellule, dressée au milieu de l'immensité sauvage, fut d'abord une cabane, sinon une simple tente en peau de bête. Mais, dans cette cabane, sous cette tente, il y avait un Tabernacle et une image de Marie.

Près de Jésus-Hostie, aux pieds de la Reine des Vierges, le Frère religieux peut aviver, chaque matin, chaque soir, la flamme de sa vocation. C'est l'école de sa vie de missionnaire.

Il sait qu'en s'appliquant à reproduire les vertus de Notre-Seigneur, de la Très Sainte Vierge, de saint Joseph, il accumule les trésors des bénédictions et des grâces, dont il a besoin, non seulement pour lui-même, mais pour les autres, pour les âmes qu'il est venu sauver.

Dans ses heures de méditations et de prières, il travaille à l'exemple de la religieuse d'Avila, sainte Thérèse, qui, du fond de son monastère, convertit autant de païens que saint François Xavier, l'apôtre des Indes.

Lorsque la maladie le retient au foyer, il travaille encore, par l'accomplissement plus parfait de ses devoirs religieux, pour la cause de l'apostolat, comme la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus, la *petite Sœur des missionnaires.* Ayant reçu l'ordre de faire chaque jour une courte promenade dans le jardin du Carmel, elle faisait des efforts surhumains pour obéir.

— Mais ne voyez-vous pas, lui dit son infirmière, que vous vous fatiguez inutilement? Reposez-vous plutôt.

— Oh ! Laissez, ma Sœur répondit-elle. Je marche en ce moment pour un missionnaire qui n'en peut plus.

Par quels moyens, et à quelle perfection s'est développé l'*esprit religieux*, c'est-à-dire l'union à Dieu par le sacrifice de notre Frère coadjuteur, le récit de la vie apostolique qui va suivre et les anecdotes qui formeront les chapitres tâcheront de le montrer de plus en plus.

Destiné, en effet, à se dépenser surtout dans la vie extérieure, après s'être nourri dans la vie intérieure, contemplative, le cœur rempli de mérites, capable de donner de son abondance, il ne reste au Frère religieux qu'à s'élancer, de sa cellule, sur le champ de l'action, pour devenir, dans la plénitude de sa vocation, le Missionnaire.

CHAPITRE II

Missionnaire

La mort des Pères Rouvière, Le Roux et Frapsauce, chez les Esquimaux. — Ce fut un Frère qui leur manqua. — Echec de la mission esquimaude du Père Petitot. — Succès de celle du Père Turquetil. — Les Frères dans les Missions des Dénés. — Réflexions de Mgr Pascal et de l'évêque auxiliaire de l'Athabaska-Mackenzie. — Comment le Frère Boisramé sauva la vie de Mgr Clut. — Et le Frère Lecreff celle du Père Dupé. — Au Klondyke, par la Cité de la Mort, *et les Montagnes Rocheuses. — Le* Vicaire général voyageur *de Mgr Grouard. — Missionnaire comme gardien du prêtre, le Frère l'est encore comme compagnon, homme d'exemple et de conseil, catéchiste, instituteur, publiciste, travailleur des mains. — Le* fervet opus *de N.-D. de la Providence, en 1876. — Paix et gaieté du Frère missionnaire. — Quelques croquis.*

Vers la fin d'octobre 1913, deux jeunes missionnaires brillamment doués des dons du corps et de l'esprit, tombaient, massacrés par les Esquimaux, au bord de l'océan Glacial.

Ce fut pendant qu'ils regagnaient, pour y passer le reste de l'hiver, leur cabane du Grand Lac de l'Ours.

Le Grand Lac de l'Ours, plus vaste que la Belgique, est situé à droite du grand fleuve Mackenzie, dans lequel il s'épanche par la rivière de l'Ours. Ses baies septentrionales affleurent le Cercle polaire, et une centaine de kilomètres seulement le séparent de l'océan Glacial. Mais cette distance se multiplie par les difficultés inouïes d'un steppe, qui n'a pour chemin que des glaçons et des rocs, et sur lequel s'est établie la désolation.

C'est le *Barren land*, la *Terre stérile*. Assez vaste pour couvrir trois ou quatre fois la France, la Terre stérile borde l'océan polaire et s'étend jusqu'à la ligne que l'on tirerait du delta du Mackenzie à l'estuaire du Churchill, fleuve de

la baie d'Hudson. Aucun abri ne s'y rencontre, aucun bois n'y prend racine, l'été n'y fait que tapisser les rochers d'une mousse spongieuse, nourriture des troupeaux de rennes et des bœufs musqués.

Les Esquimaux peuplent cette Terre stérile. Durant la saison chaude, ils la traversent jusqu'aux forêts, afin de s'y munir d'arcs, de flèches et de pièces de bois pour leurs traîneaux. Puis, ils retournent à leurs maisons de neige de la mer Glaciale et des îles polaires.

Nos deux missionnaires avaient rencontré, au bord du Grand Lac de l'Ours, les Esquimaux, venus l'été, et s'étaient décidés à aller passer parmi eux, à l'embouchure du fleuve Coppermine, les mois de l'hiver 1913-1914.

Le Père Rouvière, qui était arrivé au Lac de l'Ours en 1911, et le Père Le Roux, qui l'y avait rejoint en 1912, s'étaient vus réduits à employer presque tout leur temps à des travaux manuels, si durs que leurs forces en étaient à bout.

Lors de leur départ, en octobre 1913, pour le camp d'hiver des Esquimaux, le Père Rouvière souffrait d'une douleur de reins, dont il s'était affligé, en construisant, tout seul, la maisonnette du Grand Lac de l'Ours. Un rhume obstiné déchirait la poitrine du Père Le Roux. Leurs quatre chiens, d'autre part, étaient si affaiblis, que deux d'entre eux devaient bientôt succomber sur la route. Aussi les missionnaires avaient-ils été contraints de demander l'aide d'un groupe d'Esquimaux retournant à la mer. Parmi ceux-ci se trouvait le cruel sorcier Sinnisiak.

Arrivés à une île du Golfe du Couronnement, où les indigènes avaient disposé leurs quartiers de pêche, les Pères trouvèrent le camp en désarroi, parce que le poisson faisait presque défaut. Il y a beaucoup d'Esquimaux voleurs, qui, même sans être menacés de la faim, ne tardent pas à s'emparer du bien d'autrui. On vola les dernières provisions des missionnaires. On mit aussi la main sur leur carabine, qu'ils eurent à reprendre de force. Comprenant qu'ils ne gagneraient rien à séjourner davantage, ils repartirent avec leurs pauvres chiens.

Koha, Esquimau robuste et dévoué, les accompagna à quelque distance. Mais lorsqu'il fut rentré au village,



CHAPITRE GÉNÉRAL
DE LA CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE

la baie d'Hudson. Aucun abri ne s'y rencontre, aucun bois n'y prend racine, l'été n'y fait que tapisser les rochers d'une mousse spongieuse, nourriture des troupeaux de rennes et des bœufs musqués.

Les Esquimaux peuplent cette Terre stérile. Durant la saison chaude, ils la traversent jusqu'aux forêts, afin de s'y munir d'arcs, de flèches et de pièces de bois pour leurs traîneaux. Puis, ils retournent à leurs maisons de neige de la mer Glaciale et des îles polaires.

Nos deux missionnaires avaient rencontré, au bord du Grand Lac de l'Ours, les Esquimaux, venus l'été, et s'étaient décidés à aller passer parmi eux, à l'embouchure du fleuve Coppermine, les mois de l'hiver 1913-1914.

Le Père Rouvière, qui était arrivé au Lac de l'Ours en 1911, et le Père Le Roux, qui l'y avait rejoint en 1912, s'étaient vus réduits à employer presque tout leur temps à des travaux manuels, si durs que leurs forces en étaient à bout.

Lors de leur départ, en octobre 1913, pour le camp d'hiver des Esquimaux, le Père Rouvière souffrait d'une douleur de reins, dont il s'était affligé, en construisant, tout seul, la maisonnette du Grand Lac de l'Ours. Un rhume obstiné déchirait la poitrine du Père Le Roux. Leurs quatre chiens, d'autre part, étaient si affaiblis, que deux d'entre eux devaient bientôt succomber sur la route. Aussi les missionnaires avaient-ils été contraints de demander l'aide d'un groupe d'Esquimaux retournant à la mer. Parmi ceux-ci se trouvait le cruel sorcier Sinnisiak.

Arrivés à une île du Golfe du Couronnement, où les indigènes avaient disposé leurs quartiers de pêche, les Pères trouvèrent le camp en désarroi, parce que le poisson faisait presque défaut. Il y a beaucoup d'Esquimaux voleurs, qui, même sans être menacés de la faim, ne tardent pas à s'emparer du bien d'autrui. On vola les dernières provisions des missionnaires. On mit aussi la main sur leur carabine, qu'ils eurent à reprendre de force. Comprenant qu'ils ne gagneraient rien à séjourner davantage, ils repartirent avec leurs pauvres chiens.

Koha, Esquimau robuste et dévoué, les accompagna à quelque distance. Mais lorsqu'il fut rentré au village,



CHAPITRE GÉNÉRAL
DE LA CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE

Famille indienne Denée,
modernisée, du Mackenzie.



Jeune Cri (Alhouquiri) de
l'Alberta.



Esquimaux de la région de Coppermine, venus à Résolution. Gabriel, le premier néophyte de la tribu, sa sœur et ses parents.





Le Fr. Jean-Marie Lecreff et Mgr Grouard.



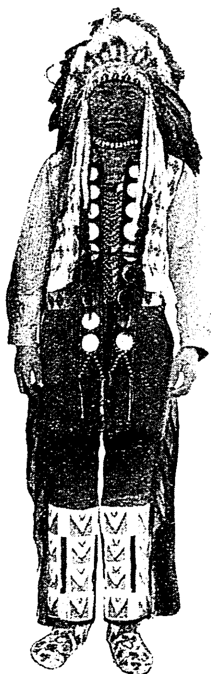
Le Fr. Marc Leborgne et Mgr Breynat en tournée pastorale.





FFr. Turquetil et Girard.

Famille indienne Denée, modernisée, du Mackenzie.



Jeune Cri (Alhouquiri) de l'Alberta.

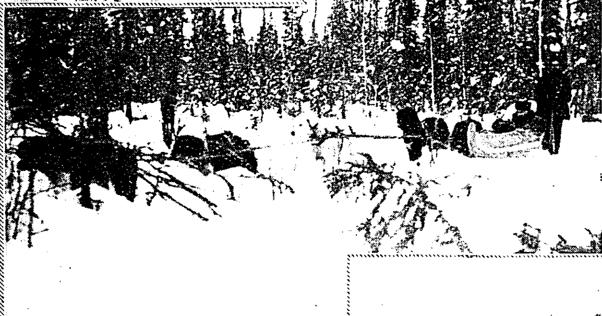


Esquimaux de la région de Coppermine, venus à Résolution. Gabriel, le premier néophyte de la tribu, sa sœur et ses parents.





Le Fr. Jean-Marie Lecreff et Mgr Grouard.



Le Fr. Marc Leborgne et Mgr Breynat en tournée pastorale.





FFr. Turquetil et Girard.

Une récréation des Frères à la Communauté de Résolution (Grand Lac des Esclaves). On y lit le journal de l'année précédente, récemment arrivé par les barges.
FFr.ˢ Kérautret, J.-M. Beaudet, F.-X. Girard, William, Pelletier et R. P. Duport

A la Mission de l'" Activité " (Lac Athabaska). FFr. Crenn, Courteille, Henion, Charbonneau, Mousset.

deux autres, Sinnisiak et Oulouksak, se mirent sur les traces du convoi.

L'Esquimau ne frappe bien que dans le dos. Afin de tromper la défiance des victimes et d'attendre l'heure propice, les intrus racontèrent qu'ils allaient au devant de leurs parents attardés dans la *Terre stérile*, et que, voyant les missionnaires suivre justement la même direction, ils voulaient leur offrir le secours de leurs personnes et de leurs chiens.

Le troisième jour de cette marche, une tempête de neige se leva. Les Esquimaux en profitèrent. Sinnisiak bondit, les pas assourdis par le bruit de la tourmente, jusqu'au Père Le Roux, qui retenait le traîneau, à l'arrière, et le transperça d'un coup de dague.

Pendant qu'Oulouksak achevait le missionnaire avec son couteau, Sinnisiak saisissait la carabine et tirait sur le Père Rouvière, occupé à frayer, péniblement, un chemin aux chiens de l'équipage. Une balle l'abattit, et Oulouksak l'acheva, comme le premier.

Comme le Père Rouvière, étendu dans la neige rougie, priait encore, les Esquimaux, effrayés de voir « ces lèvres d'un mort remuer », allèrent chercher la hache au traîneau et lui tranchèrent les pieds, les mains et la tête.

Ouvrant les deux corps, ils arrachèrent le foie, et le mangèrent.

Dieu est admirable dans ses saints, qui, en peu de temps, accomplissent de longues carrières. Loin de nous le regret de voir la couronne des martyrs ceindre le front de nos jeunes missionnaires. L'intensité du sacrifice, l'acte d'amour parfait pour Dieu et pour les âmes, qui a vidé le sang de leurs cœurs sur les steppes de leur apostolat, hâteront la conversion de leurs bourreaux.

Mais cette espérance peut-elle nous faire oublier que Dieu laisse agir les hommes, les pervers comme les bons, et que, si sa providence se plaît à retirer le bien du mal, elle se sert ordinairement, pour préserver ses ouvriers fidèles, des appuis, des secours, des remparts qu'ils se trouvent eux-mêmes? Si enviable que soit le martyre du sang, le prêtre, ministre des sacrements, prédicateur de

Une récréation des Frères à la Communauté de Résolution (Grand Lac des Esclaves). On y lit le journal de l'année précédente, récemment arrivé par les barges.
FFrs Kérautret, J.-M. Beaudet, F.-X. Girard, William, Pelletier et R. P. Duport

A la Mission de l'“ Activité ” (Lac Athabaska). FFr. Crenn, Courteille, Henion, Charbonneau, Mousset.

deux autres, Sinnisiak et Oulouksak, se mirent sur les traces du convoi.

L'Esquimau ne frappe bien que dans le dos. Afin de tromper la défiance des victimes et d'attendre l'heure propice, les intrus racontèrent qu'ils allaient au devant de leurs parents attardés dans la *Terre stérile*, et que, voyant les missionnaires suivre justement la même direction, ils voulaient leur offrir le secours de leurs personnes et de leurs chiens.

Le troisième jour de cette marche, une tempête de neige se leva. Les Esquimaux en profitèrent. Sinnisiak bondit, les pas assourdis par le bruit de la tourmente, jusqu'au Père Le Roux, qui retenait le traîneau, à l'arrière, et le transperça d'un coup de dague.

Pendant qu'Oulouksak achevait le missionnaire avec son couteau, Sinnisiak saisissait la carabine et tirait sur le Père Rouvière, occupé à frayer, péniblement, un chemin aux chiens de l'équipage. Une balle l'abattit, et Oulouksak l'acheva, comme le premier.

Comme le Père Rouvière, étendu dans la neige rougie, priait encore, les Esquimaux, effrayés de voir « ces lèvres d'un mort remuer », allèrent chercher la hache au traîneau et lui tranchèrent les pieds, les mains et la tête.

Ouvrant les deux corps, ils arrachèrent le foie, et le mangèrent.

Dieu est admirable dans ses saints, qui, en peu de temps, accomplissent de longues carrières. Loin de nous le regret de voir la couronne des martyrs ceindre le front de nos jeunes missionnaires. L'intensité du sacrifice, l'acte d'amour parfait pour Dieu et pour les âmes, qui a vidé le sang de leurs cœurs sur les steppes de leur apostolat, hâteront la conversion de leurs bourreaux.

Mais cette espérance peut-elle nous faire oublier que Dieu laisse agir les hommes, les pervers comme les bons, et que, si sa providence se plaît à retirer le bien du mal, elle se sert ordinairement, pour préserver ses ouvriers fidèles, des appuis, des secours, des remparts qu'ils se trouvent eux-mêmes? Si enviable que soit le martyre du sang, le prêtre, ministre des sacrements, prédicateur de

la vérité, sait qu'il n'y peut prétendre, parce que sa vocation le destine à vivre longtemps, et que le lot commun des missionnaires doit être le «martyre à petit feu», comme disait Mgr Grandin; le « martyre sans gloire », dont parlait Pie IX, le martyre du devoir longuement et patiemment accompli.

Sans doute les Pères Rouvière et Le Roux seraient-ils encore sur la brèche, si un Frère coadjuteur avait pu leur être donné.

A quel titre, dès lors, ce bon Frère n'eût-il pas mérité d'être appelé un *missionnaire* !

Il est peu de lettres, écrites par le Père Rouvière, du fond du Grand Lac de l'Ours, ou de l'un de ses relais dans la *Terre stérile;* qui ne gémisse sur la privation d'un Frère :

Si un Frère venait à mon aide, il pourrait s'occuper de bâtir notre maison-chapelle, de faire la pêche pour nous et nos chiens... et durant ce temps, je m'emploierais à étudier la langue esquimaude et à catéchiser un peu... Mais toutes mes journées, et quelquefois mes nuits, se passent à pourvoir à ma subsistance...

Une autre fois :

Si j'avais un Frère, je pourrais le laisser en charge de ma maison, de la chapelle, des chiens... Mais, devant partir, et ne pouvant laisser mes pauvres bêtes périr de faim, je suis forcé de m'en défaire. D'ailleurs, je ne pourrais même pas arriver à les nourrir, étant tout seul...

Après l'arrivée du Père Le Roux, le Père Rouvière écrit encore :

Afin de laisser à mon compagnon tout le temps possible d'apprendre la langue — étude pour laquelle il est si bien doué, — je m'occupe de tout le matériel... Ah ! si un bon Frère venait ! Quel soulagement ! Comme nous ferions du bien autour de nous ! Comme ce Frère serait, dans toute la force du terme, un missionnaire !...

Dans les feuilles d'un carnet de notes de voyage, dispersées, jaunies, presque illisibles, et retrouvées, au bout de trois ans, sur la Terre stérile, avec les quelques ossements du Père Le Roux, que n'avait pas broyés la dent des bêtes sauvages, on put distinguer ce lambeau de phrase :

... Ah ! si nous avions eu un Frère, nous ne...

Ce Frère, ce « bon Frère », qu'imploraient les Pères Rouvière et Le Roux ne leur vint jamais ! Tous les coadjuteurs du Mackenzie étaient retenus à la tâche « d'empêcher de mourir de faim et de froid » les orphelinats et hospices, élevés au bord du fleuve Mackenzie et du Grand Lac des Esclaves. Aux appels répétés, le Vicaire apostolique ne pouvait que répondre :

Impossible ! Tenez encore un peu, mes enfants! Je cherche ! Je parcours le Canada, la Belgique, la France, en tâchant d'apitoyer sur votre détresse les jeunes gens de cœur. Aussitôt que j'aurai trouvé, je vous enverrai celui que vous demandez !...

Mais aucun Frère coadjuteur ne se trouva, pour le Grand Lac de l'Ours. C'est pourquoi, ayant employé les deux mois de l'été à travailler de leurs mains, les missionnaires résolurent d'aller instruire les Esquimaux, chez eux, durant l'hiver. C'est pourquoi ils eurent à se confier, avec leur attelage misérable, aux Indigènes suspects. C'est pourquoi ils partirent, épuisés de fatigue. C'est pourquoi, sur leur retour, ils n'eurent personne qui veillât sur eux, qui les aidât à haler leur traîneau, personne pour les défendre et les empêcher de mourir.

Lorsque furent tombés ces deux apôtres, de trente-deux et vingt-sept ans, tous les missionnaires du Mackenzie, Pères et Frères, s'offrirent à leur Evêque pour les remplacer sur la plage de leur martyre. Les Pères Frapsauce et Falaize furent choisis.

Le Père Frapsauce partit le premier, en 1919, accompagné enfin du coadjuteur tant désiré, le Frère Meyer.

La Mission alla au mieux jusqu'à l'été 1920.

Mais, avant l'hiver, le Frère Meyer dut aller à la rencontre du Père Falaize, jusqu'à Norman, au confluent de la rivière de l'Ours et du Mackenzie. Tous les contretemps semblèrent s'acharner sur les deux voyageurs, qui n'arrivèrent à la résidence du Grand Lac d'Ours que le 21 octobre.

La cabane, hélas ! était vide. Le Père Frapsauce, à bout de provisions, était parti pour tendre des hameçons sous la glace déjà formée. Ne le voyant pas revenir, le Père

Falaize se mit à sa recherche. Il trouva bientôt une crevasse où s'arrêtaient les traces d'un traîneau. Sous une tente dressée non loin de là, le bréviaire de Père Frapsauce marquait les secondes vêpres du 24 octobre. L'année suivante, on retrouva les chiens et le traîneau mêlés à des glaçons rejetés par les vents sur la côte, et, quelques mois après, sous un banc de neige durcie, ce que les loups ou les ours avaient laissé du pauvre corps du missionnaire. Un Indien, examinant l'endroit, où il avait sombré, avait dit :

—Si quelqu'un avait été avec le Père, il n'aurait pas péri.

L'évangélisation de la tribu esquimaude — les Tchiglit — qui habite les bouches du Mackenzie était prête en 1870. Le Père Petitot, homme d'un remarquable talent et d'une endurance éprouvée, jugea que l'entreprise serait possible, avec le concours d'un Frère coadjuteur. Il partit de la Mission N.-D. de Bonne Espérance (Cercle polaire), sa résidence, pour le Grand Lac des Esclaves — plus de mille kilomètres — où il comptait trouver Mgr Faraud, afin de plaider la cause, et de lui représenter combien il importait d'établir une mission à l'Ile Richard, à côté du fort-de-traite qu'on y installait alors :

— Donnez-moi un Frère, Monseigneur, et les Esquimaux sont à nous.

Mgr Faraud eut la douleur de ne pouvoir se rendre, faute de sujets, à la prière de son missionnaire. La Mission ne put être fondée.

L'année suivante, arriva d'Angleterre un prédicant. La place fut ainsi conquise au protestantisme. Presque tous les Tchiglit en sont restés les adeptes.

A la Mission de Notre-Dame de la Délivrande, d'autre part, sur la rive nord-ouest de la Baie d'Hudson, où se rallient les Esquimaux du vicariat du Keewatin, le Père Turquetil eut le bonheur de trouver, pour remplacer le Père Le Blanc, son premier compagnon, mort prématurément, le Frère Prime Girard. Grâce à cet auxiliaire, il put continuer son œuvre. Aujourd'hui, il y a, à Notre-Dame de la Délivrande, une chrétienté comparable à celles de la primitive Eglise.

*
* *

Comme chez les Esquimaux, c'est dans la mesure où elles reçurent le secours des Frères coadjuteurs que prospérèrent les Missions des Dénés et des Cris, leurs voisins du Sud. Ailleurs, le missionnaire ne faisait que déplorer sa solitude.

Le Père Pascal — mort en 1920 évêque de Prince-Albert (Saskatchewan) — écrivait, de la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs (Fond-du-Lac Athabaska) où il débuta, en 1875, comme missionnaire de la tribu des Mangeurs de Caribous :

Depuis deux ans que je suis ici, la pêche, les travaux de toutes sortes et les sauvages ont pris tout mon temps. Le soir seulement, je puis réciter mon bréviaire, dire mon chapelet, faire ma lecture spirituelle et étudier un peu la langue montagnaise. Voilà mon règlement forcé jusqu'à ce que la Providence fasse tomber du Ciel un petit Frère, le seul objet de mes vœux !

Au chapitre général des Oblats de Marie Immaculée, tenu à Paris, en 1878, Mgr Clut suppliait en ces termes :

Avant mon départ du Mackenzie, tous les missionnaires m'ont demandé de leur ramener un Frère; et leurs lettres m'ont renouvelé, depuis, cette demande. J'espère que le Chapitre aura pitié de nous. Nos besoins sont des plus pressants. Il est impossible, chez nous, de se procurer de l'aide. Mais, vos serviteurs ? direz-vous. Des serviteurs ? D'abord, il est impossible souvent de s'en procurer. Si l'on en trouve, ils ont d'ordinaire femmes et enfants, qu'il faut nourrir, vêtir et loger... Devinez-vous les dépenses et les inconvénients que tout cela entraîne, dans nos pauvres missions et nos misérables demeures ? Si le mercenaire n'est pas marié, il exige des prix énormes, et ne travaille qu'avec paresse, indépendance et toutes les exigences. En ce cas, nos pauvres Pères s'en passent : ils préparent eux-mêmes leurs aliments, coupent leur bois, défrichent, bâtissent, etc... Et, durant ce temps, ils ne s'instruisent pas dans les langues si difficiles, ils ne prêchent pas, ils ne convertissent pas...

Oserai-je faire la demande d'un Frère pour moi-même ? Oui, s'il le fallait, je me mettrais à genoux pour en obtenir un qui pût m'accompagner, dans mes incessants voyages. Depuis ma consécration épiscopale (1867), je n'ai jamais eu de Frère pour m'assister, *si ce n'est une fois, pendant trois semaines.*

Mais, direz-vous encore, vous avez des Frères dans votre vicariat. Pourquoi ne prenez-vous pas l'un d'eux à votre service ?...

Ah ! j'ai bien souvent eu cette tentation; mais, me sentant plus robuste que la plupart de nos Pères, et sachant, du reste, que je ferais un grand tort à la résidence dans laquelle je choisirais, j'ai préféré m'en passer jusqu'ici; et, par suite, je me suis vu plusieurs fois exposé à mourir de misère, ayant été abandonné par des serviteurs, pendant mes longs voyages d'hiver et d'été. Sans une providence toute spéciale, j'aurais dû périr, et cela uniquement parce que je n'avais pas avec moi un homme dévoué.

Nous avons souligné ces mots de Mgr Clut : *si ce n'est une fois pendant trois semaines*, parce que nous avons appris que, sans la présence du Frère Boisramé, Mgr Clut aurait perdu la vie.

Le Frère Boisramé, cousin du célèbre Père Boisramé, auteur d'un ouvrage de méditations en trois volumes, et qui forma tant d'Oblats, au noviciat de Notre-Dame des Anges de Lachine (aujourd'hui Ville La Salle), le Frère Boisramé fut le premier coadjuteur des missions de l'Athabaska-Mackenzie.

Il arriva de la Mayenne, où il était bourrelier de son état, à l'Ile à la Crosse (Nord de la Saskatchewan), avec Mgr Grandin, en 1860. De cette date à celle de sa mort, 1904, il fut le *fac-totum* des missions de l'Extrême-Nord. Si grande était la confiance de Mgr Faraud en son habileté, son jugement et son esprit religieux qu'il lui laissait habituellement la liberté complète de ses emplois et de ses voyages. Il avait le don de se multiplier et de mener à bien ce qu'il entreprenait. Il défricha, il planta, il pêcha surtout. Par ses pêches, qui duraient parfois de trois heures du matin à dix heures du soir, il « sauva la nation ». C'était son expression. Quoique d'une santé frêle, il fournissait le labeur « d'un homme de fer ». Il fut l'un des grands bâtisseurs dans nos missions. En bon Français, il avait toujours un petit drapeau, confectionné avec des guenilles, s'il le fallait, mais bien tricolore, qu'il ne manquait pas d'arborer, comme bouquet de couronnement, sur chacune des maisons et églises qu'il dressait, de par le vicariat, « afin de faire savoir aux Anglais de tout ordre que c'étaient des mains françaises qui avaient travaillé là ».

Intelligent, spirituel, épris d'amour pour la Congréga-

tion, sa Mère, mais « n'ayant jamais eu le temps d'apprendre à écrire », il recourait à des secrétaires, parmi lesquels s'inscrivirent Mgr Faraud, Mgr Grandin, Mgr Clut et Mgr Grouard. Il dictait de vraies « circulaires » aux communautés du vicariat, circulaires d'enthousiasme naïf, où le zèle pieux et les réflexions primesautières se donnaient libre cours.

Relevé dans l'une de ces lettres au Supérieur général, et conservé dans nos Annales, ce post-scriptum, authentiqué par le secrétaire du jour, Mgr Grouard :

— Je vous dirai, mon Très Révérend Père, que vous pouvez être tout à fait rassuré sur le sort de vos enfants de la Mission Providence. On y est très bien depuis que nous avons les Sœurs Grises et des vaches.

Le souvenir de l'une de ses saillies se conserve, à la même mission.

L'arrivée d'un traîneau, au milieu de ces solitudes, est un événement aux grandes proportions. Un soir de décembre, apparut Mgr Clut, avec ses chiens. Le Frère Boisramé, courant au couvent, rencontra les religieuses qui s'acheminaient vers leur chapelle pour la prière :

— Vite, ma Sœur supérieure, préparez un bon souper, Mgr Clut est là !

— Mgr Clut ?.. Impossible, impossible ! font, en chœur, toutes les Sœurs. Il est parti pour deux ou trois ans !

— Je vous dis qu'il est là !

— Eh bien ! on ne vous croit pas. C'est encore une farce. Et on n'est pas au premier avril...

— Vous ne le croyez pas !.. Eh bien ! vous êtes... vous êtes des Thomates !

Et il disparut.

Et le souper tardif s'apprêta quand même, comme pour une fête.

Le Frère Boisramé excellait à la réplique.

En 1869, dans l'intention de se renseigner sur certains procédés d'aménagement que l'on vantait, il alla demander au fameux ministre protestant du Fort Simpson, Bompas, la permission de visiter son temple. Le ministre l'accueillit avec politesse, et ne tarda pas à lui offrir une bible... en grec :

— Lisez-moi ça, et vous vous convertirez bientôt. C'est du grec, mon Frère ! Si vous saviez quelle douceur !

— Je n'ai pas eu le temps d'étudier le grec, monsieur le Ministre.

— Oh ! comme cela doit vous manquer ! Tenez, prenez du moins ce Nouveau Testament en anglais.

— Je suis trop Français, Monsieur...

Alors le bon ministre de plaindre son interlocuteur, et de s'apitoyer sur le sort des « pauvres Frères, domestiques, esclaves des prêtres catholiques »...

— Assez, monsieur, sachez que nous ne sommes point des esclaves, ni même des domestiques, et que nous ne sommes point traités comme tels, et que, d'ailleurs, si nous l'étions, ce serait de notre plein gré et que nous nous regarderions encore comme grandement honorés qu'on ait daigné se servir de nous pour annoncer l'Evangile de la vérité. Les Pères ne sont point venus nous chercher. Au contraire, c'est nous qui les supplions de bien vouloir nous recevoir pour les aider en ce qui regarde le matériel tandis qu'ils s'occupent du spirituel. Ils nous considèrent et nous traitent comme leurs frères; et, ce qui est mieux encore, ils nous font participer à tous leurs mérites. Voilà, monsieur, en deux mots, ce que nous sommes et comment on nous estime. Cessez donc de nous plaindre, je vous prie, car nous sommes parfaitement heureux dans la vie de missionnaire.

La foi du Frère Boisramé animait toute sa vie. Dans les dangers des voyages, elle se manifestait particulièrement.

— Je ne veux prendre aucun risque de perdre mon âme, avouait-il. Aussi je fais des actes de contrition à tout casser !

— Combien à peu près dans une demi-heure, lui demandait un jour Mgr Grandin ?

— Au moins cinquante, répondit-il.

Revenons au « sauvetage » de Mgr Clut.

C'était en 1873. Mgr Clut partait de la Mission de la Providence (fleuve Mackenzie), pour la Mission de la Nativité (lac Athabaska). Il y avait à parcourir, avec les chiens et deux traîneaux, lourdement chargés, près de 800 kilomètres.

Le péril se rencontrait à quelque 60 kilomètres de la Providence, à l'endroit où le fleuve, à peine sorti des portes du Grand Lac des Esclaves, mesure une largeur de 20 à 30 kilomètres. Un barrage de glaçons avait refoulé le Mackenzie et tellement haussé son niveau que les bois d'alentour en étaient inondés et que la formation de la glace en avait été beaucoup retardée. La première difficulté consistait à passer de la forêt au fleuve. Le Frère Boisramé y parvint, en disposant des pontages, et, plongé lui-même dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture, en transportant les attelages et Mgr Clut.

Les traîneaux marchèrent, le reste de la journée, sur une glace craquante, dans la direction du Grand Lac des Esclaves. Mais où passer la nuit? Retourner au rivage était impossible. Aller plus loin, jusqu'à une île, que l'on connaissait, Mgr Clut ne pouvait s'y résoudre, parce que cette île, très basse, submergée aussi par conséquent, ne devait offrir qu'une glace trop mince pour porter le campement. L'évêque proposa de s'installer en plein large, à l'abri des traîneaux renversés et des chiens :

— Rester ici est un suicide, Monseigneur, dit le Frère Boisramé, averti des traîtrises du courant dans ces lieux. La glace peut céder à tout instant et nous laisser sombrer.

On gagna l'île. Elle était submergée, en effet, et la couche de glace s'effondrait partout, sous les pas.

— Retournons au fleuve, dit Mgr Clut. Là, nous serons au sec, tandis que dans les mares de cette île, nous allons mourir de froid.

— Monseigneur, permettez que je cherche jusqu'au bout, insista le Frère.

Il partit, fouilla partout, et découvrit enfin une butte épargnée.

C'était le salut assuré, et même la nuit confortable auprès d'un feu, dans les chaudes couvertures de peau de bêtes.

Les missionnaires venaient de commencer, à genoux contre le bivouac, leur prière du soir, lorsqu'un fracas retentit en aval de l'île : le Mackenzie était brisé, et toute la glace partait en pièces.

Mgr Clut, pleurant de reconnaissance, étreignit sur son

cœur son cher compagnon... Il décida que le port du refuge serait appelé désormais l'Ile *Boisramé*.

Quel missionnaire-prêtre, ou évêque, n'apporterait ici son récit, à lui, plus émouvant peut-être encore, et où il serait montré qu'il a dû plusieurs fois la vie au savoir-faire et à l'abnégation de son humble frère coadjuteur ? Que ne dirait-on pas, pour ne citer encore que l'un de ceux qui ne sont plus, du dévouement du frère Jean-Marie Lecreff?

En février 1896, il accompagnait Mgr Grouard et le Père Dupé, entre le Petit Lac des Esclaves et le lac Wabaska. Le Père Dupé, qui depuis assez longtemps battait, en courant, la neige devant les chiens, ralentit soudain, et bientôt ne remua qu'à peine :

— Vous êtes bien fatigué ? demanda Mgr Grouard.

—Ce n'est pas tant la fatigue, répondit-il, qu'un certain engourdissement qui me lie les membres. Je ne puis même plus me servir de mes mains.

Il n'y avait nul doute, continue Mgr Grouard; il était en train de geler, et, s'il eût fallu chercher au loin et longtemps du bois pour faire du feu, comme cela arrive quelquefois, il se serait changé en statue de glace. Mais heureusement nous en avions là, sous la main, en quantité considérable. Dès qu'il vit la flamme briller, le pauvre Père y plongea avidement les mains, trop avidement même, car il se fit quelques légères brûlures.

— Que voulez-vous disait-il, j'ai envie de vivre !

Petit à petit cependant la flamme grandissant envahit tout le bûcher, et nous avons enfin un véritable feu de joie qui dissipe toutes traces d'engourdissement. Mais aussi le Frère Jean-Marie a-t-il fait une hécatombe d'arbres entiers ! Les peupliers secs tombent en masse sous les coups de sa hache. Plus il en abat, plus il en veut abattre. Il semble dire au Père Dupé :

— Ne craignez pas, mon Père : tant que je serai là, vous ne gèlerez pas !

Il ne fait trêve à sa fureur de bûcheron que pour préparer le souper; mais c'est pour recommencer de plus belle à la lueur de la flamme...

Le Frère Jean-Marie Lecreff repose, depuis 1919, au cimetière de Saint-Albert, avec tant d'Oblats qui firent l'Eglise d'Alberta-Saskatchewan. Bien qu'appartenant au vicariat d'Athabaska, il avait demandé d'être déposé parmi les défunts, les plus aimés, de sa Congrégation.

Il tomba longtemps avant la vieillesse. Et tous ceux qui l'ont connu le regardent comme une victime du don de soi sans calcul ni réserve.

Arrivé de Bretagne au Mackenzie, en 1884, à l'âge de seize ans, il se rompit aussitôt à la vie religieuse et apostolique du Nord, par l'un des plus rudes noviciats qui se puissent faire. On le vit tout de suite, avec les anciens, à toutes les tâches. Esprit délié, pensant tout haut, trop haut parfois, il était doué d'une impeccable mémoire des lieux.

En 1895, Mgr Grouard, qui l'avait souvent observé à l'œuvre des voyages, se l'attacha définitivement comme compagnon de course, à travers l'Athabaska et le Mackenzie.

Ils dépassèrent même cette immensité, car ensemble ils firent une audacieuse traversée des Montagnes Rocheuses en 1900, époque de la folle ruée des mineurs sur le Klondike.

Après avoir navigué et marché longtemps dans des marais, ils arrivèrent au pied des montagnes, devant une gorge où tombait à pic la rivière au Rat. Le remous baignait un monticule de cabanes désertées et un cimetière avec des croix sans noms, sans dates, le tout dominé par un poteau chargé de cette inscription : *Desolation City*. Une caravane entière de chercheurs d'or avait péri là, de froid, de faim et de scorbut, l'année précédente. Ce spectacle ne découragea pas nos voyageurs.

Mgr Grouard s'attela à un câble de remorque, et le Frère Lecreff se mit à l'eau. Pendant douze jours on fit louvoyer ainsi l'embarcation, sous les cascades. Au faîte des montagnes, Mgr Grouard aperçut l'immense Youkon, où l'appelait sa charge pastorale. Les deux missionnaires arrivèrent à Dawson, en haillons, couverts de poux, mais heureux d'avoir échappé maintes fois à la mort.

A la suite de cet exploit, le Frère Lecreff se décerna le titre de « Vicaire général voyageur » de Mgr Grouard. Aucune protestation ne s'éleva. Il l'avait bien gagné.

*
* *

Le zèle des Frères à veiller sur la vie des Evêques et des Pères n'a d'égal que celui des Evêques et des Pères à veiller sur les Frères.

Le Père Grouard, passant, vers Noël 1868, à la Mission Sainte-Anne de la Rivière au Foin, sur le bord du Grand Lac des Esclaves, trouve le Frère Boisramé, seul, le pied foulé, blessure qu'il s'est faite en construisant une chapelle. Pendant trois jours le Père *carriole* le Frère, jusqu'à la Providence, où on le guérira.

Mgr Clut fait un très pénible voyage d'une semaine, dans le seul but de trouver le remède qui soulagerait, et peut-être sauverait, le Frère Rousset, qu'un chien vicieux a mordu à la lèvre.

Pendant dix heures, sans répit, le Père Dupire bat les bois et les lacs, à la recherche du Frère Renault, égaré dans une tempête de neige. Il le retrouve à demi gelé.

Nous avons montré un peu le rôle, transitoire pourrait-on dire, du Frère, gardien de la vie du Père et son sauveur.

Le Frère est missionnaire, en *permanence*, comme *compagnon* du prêtre d'abord. Avec quelle onction ce mot ne se prononce-t-il pas, dans les missions solitaires de l'Athabaska-Mackenzie : « Mon compagnon ! » Grâce à la présence du bon Frère, qui est un religieux associé, un commensal, un confident, un conseiller, un ami, a pris fin pour le missionnaire l'isolement, qui était le froid du cœur.

Le Frère est missionnaire aussi, parce que tous ses ouvrages, comme toute sa vie, concourent à la diffusion de l'Evangile.

Le simple spectacle de ses exemples est une prédication continue, irrésistible. Un loup de mer, échoué au Mackenzie, venait de passer du protestantisme à la vérité. Il disait à S. G. Mgr Breynat :

— Si je suis catholique aujourd'hui, c'est grâce à vos Frères dont la vie religieuse et dévouée m'a profondément touché et convaincu.

Et que de paroles édifiantes, il est facile à nos bons Frères de placer, chemin faisant ! Le Frère Leroux écrivait, de la Mission de la Nativité, au R. P. Rey O. M. I., alors supérieur des chapelains de Montmartre — on sait que

les Oblats de Marie Immaculée furent chargés de ce sanctuaire national au Sacré-Cœur depuis les origines jusqu'aux expulsions des religieux :

Je désirerais un *mois du Sacré-Cœur* et quelques petits livres pour la dévotion au Sacré-Cœur.

Par ici, cette dévotion fait de grands progrès. Il y a beaucoup de gens qui font la sainte communion du premier vendredi du mois. Dans ce lointain pays, si vous saviez comme il y en a qui écoutent bien quand on leur parle du Sacré-Cœur et des promesses qu'il a faites à ses dévoués serviteurs !

C'est vrai que je ne suis qu'un pauvre frère. Je n'ai pas grâce d'état pour prêcher quelque dévotion que ce soit, à l'église. Mais n'importe ! Quand je suis hors de la mission, et que j'ai l'occasion de me trouver avec les sauvages, je leur dis de ce divin Cœur quelque chose de bon...

Les travaux de nos Frères varient selon les conditions et les besoins des diverses missions.

Quelques-uns ont l'honneur d'être catéchistes attitrés. D'autres, en l'absence du prêtre, président les offices du dimanche. Ils font chanter les fidèles, récitent avec eux le chapelet et même leur adressent un petit sermon en langue sauvage, lorsqu'ils l'ont apprise.

Plusieurs remplissent la charge d'instituteurs. Le Frère Patrik Ryan aidant, au moyen de cet apostolat, le Père Desmarais, au Petit Lac des Esclaves, contribua à défendre du protestantisme, qui était sur le point de la gagner, la tribu des Cris. Leur persévérance à « faire l'école », en dépit des obstacles dressés par toutes les malveillances leur valut la victoire; et le Père Desmarais put remettre à Mgr Grouard un troupeau confirmé dans la foi.

Certains Frères se dévouent à donner aux jeunes gens sauvages, sortant des écoles primaires, tenues par des religieuses, une éducation professionnelle, de nature à leur ouvrir une carrière honorable, sous le regard de Dieu

La *bonne presse* elle-même a trouvé ses apôtres. Et quel apostolat en effet ! Cette lettre du Frère Guibert, assistant actuel du Père Pierre Moulin, le vaillant et tout aimable missionnaire des Cris de la réserve d'Hobbéma, en Alberta, nous le révèle :

« Le petit journal Cris, que rédigent les Pères Balter et Moulin

et que je compose et imprime, fait beaucoup de bien. Il est d'un grand secours aux Pères, disent les missionnaires de l'Alberta, de la Saskatchewan, du Keewatin, du Manitoba et de l'Athabaska. Il y a beaucoup d'endroits où le prêtre ne peut aller qu'une ou deux fois l'an, et où les Indiens, entourés, assiégés par les ministres protestants, sans parler de leurs sorciers, seraient bien exposés à oublier leur religion, à l'abandonner même, si notre petit journal n'arrivait, de temps en temps, pour leur parler de la doctrine catholique, la leur expliquer, et pour combattre leurs superstitions. Une vérité écrite semble faire beaucoup plus d'impression sur eux que la simple parole. Il n'est pas rare de voir des sauvages païens se laisser gagner et aller trouver le Père pour demander le baptême, après avoir lu dans le journal l'explication de la religion véritable. Nous envoyons ce journal à 500 sauvages; mais nous savons que 5.000 au moins le lisent, car, à l'arrivée de la feuille aux seize pages, avec ses images, dont je grave au couteau les clichés de bois, tout le monde veut connaître ce qu'elle renferme; et celui qui la reçoit est fier de la faire passer à tout le monde... »

Le terrain, sur lequel se tiennent d'ordinaire les Frères, pour appuyer les combattants de la Parole évangélique, dans la lutte contre le paganisme et dans l'effort d'entretenir la Foi, est celui du travail manuel.

Mgr Clut faisait, en 1876, ce tableau de l'activité intime de la Mission de la Providence :

Nos deux établissements (couvent-orphelinat des Sœurs Grises et couvent des Oblats) rivalisent d'ardeur pour le bien de la Mission. Aidé du Père Lecorre, je donne mes soins les plus assidus au spirituel et au temporel. Nos bons Frères font de même, chacun dans sa spécialité.

Le Frère Salasse, presque sexagénaire et très petit de taille, rend les plus grands services par tous les métiers auxquels il se livre. Car il est à la fois forgeron, ferblantier, horloger, mécanicien, etc. A son atelier, il travaille pour toutes les missions du vicariat.

Le Frère Boisramé dépense à son ouvrage de menuiserie et de charpenterie une ardeur infatigable. Il construit en ce moment une chapelle qui prétend déjà au nom pompeux de cathédrale.

Le Frère Renault est notre fermier. Il s'entend fort bien à la besogne; et les trois mois de notre été lui suffisent pour nous procurer une grande quantité de pommes de terre et d'orge : aliments si précieux pour notre école et notre orphelinat.

Le Frère Scheers, sabotier émérite, chausse confortablement tout le personnel [1].

1. Du même Frère Scheers, que nous avait donné la Belgique, et qui se trouvait alors à la Mission de la *Nativité* (lac Athabaska), Mgr Grouard écrivait, quinze ans plus tard : « J'ai l'honneur de vous présenter maintenant le

Enfin le Frère Olivier Carrour nous est très précieux comme pêcheur quotidien. Il remplace les Indiens, que nous avions à payer très cher, et qui ne faisaient que laisser dormir à l'eau nos filets. Sa pêche finie il trouve encore le temps de soigner nos quelques bêtes à corne.

Quand donc toutes nos missions possèderont-elles des Frères semblables? Malheureusement, quelques-unes n'ont toujours que des mercenaires ! Et des mercenaires si onéreux que nos Pères aiment mieux se livrer eux-mêmes à tous ces travaux nécessaires... »

Avant de suivre nos chers coadjuteurs dans les détails de leur vie extérieure, voyons-les encore, un moment, au sein de leurs communautés, à l'heure où s'exhale particulièrement de ces âmes saines la « joie des enfants de Dieu », l'heure de la récréation.

C'est plaisir d'assister au concert des barbes, de toute teinte et de tout âge, qui se racontent leurs équipées, échangent ces taquineries qui sont la méchanceté des bons, et s'épanouissent au moindre bon mot trouvé. Celui-là, en retard d'une année sur la marche du monde, sourit aux nouvelles parties de France, il y a douze mois, avec le journal qu'un rapide courrier vient d'apporter. Ces deux autres se guettent, en silence, penchés sur un jeu de patience, de calcul ou d'adresse. Sur tous les fronts repose la paix, qui surpasse tout sentiment.

Aux récréations des grandes fêtes chacun s'ingénie à mettre la réjouissance en harmonie avec la solennité... Il nous revient un souvenir qui indiquera avec quelle conviction.

Un brave Frère, venu de France à l'âge de dix-sept ans et qui dépasse maintenant la soixantaine, avait reçu sa part d'une boîte de *havanes*, envoyée aux missionnaires du Mackenzie, pour leurs étrennes, par un bienfaiteur.

Frère Scheers, de Meulebeke. Il a passé jadis par nos maisons de Sion, de Moulins et d'Angers, dont il a conservé d'excellents souvenirs. Nombreux sont les offices qu'il a à remplir ici. Il est le gardien du troupeau, le fournisseur d'eau et de bois de chauffage, le charrieur de foin, etc..., et, enfin, le seul et unique sabotier du Nord. Que de souliers ménagés, que de rhumes avortés, que de rhumatismes évités, grâce à ces chaussures commodes, sinon élégantes, qu'il expédie de son atelier dans toutes nos missions, et jusque sous le Cercle polaire ! De la Mission de la Providence seule, il lui est arrivé, cet hiver, une commande de cinquante paires de sabots ! C'est une vraie joie pour lui de pouvoir, de temps à autre, exercer son métier, et vous l'entendez alors chanter, de sa voix tant soit peu aigre et fausse, ses vieux airs flamands, qu'il garde exprès pour cette circonstance...

Une boîte, divisée entre tous, cela représentait deux havanes par fumeur ! Un trésor !

Le Frère, avec qui nous nous trouvions alors, exécuta le premier, pendant l'été, en l'honneur de Monseigneur qui l'avait apporté. L'autre, il le réserva pour tout l'hiver.

Solennellement, il l'entama le jour de la Toussaint. Mais, afin de n'en consumer que le tiers, il avait placé un fil d'arrêt. Lorsque le fil brûla, le havane fut éteint de force, pour jusqu'à Noël.

Noël ! Grande liesse au pays indien ! Après les splendeurs du minuit de la crèche, sous l'aurore boréale, après les cantiques montagnais au divin Enfant, sur l'air des vieux Noëls de France, après les chants de la messe du jour que, de sa voix magnifique, il présida encore, après les agapes de midi, où l'on servit — plat royal du Nord — d'opimes langues fumées de caribous, il reprit le havane, remit le fil du « tu n'iras pas plus loin », et attaqua le deuxième tiers. Si lentement montaient les précieuses bouffées que le fil, cent fois observé, ne flamba qu'au bout d'une heure.

Suivit la plus rude étape de l'hiver arctique, avec ses voyages dan. les grands froids, dans les tempêtes de neige, avec ses nuits à la belle étoile... de bon cœur on y alla encore.

Et Pâques ramena le grand congé. L'*alleluia* chanté, le havane fut pour la suprême fois allumé. Des fils de la vieille moustache y roussirent à la fin... Mais, que voulez-vous? c'était si bon !

Et voilà les petits riens qui suffisent, et font plus que suffire, au contentement, dans les régions de l'éternel dénuement, où abonde la paix du cœur, et où tout se parfume de cette paix, s'anime de cette gaieté, au temps du travail comme au temps du repos, dans la vie du bon ouvrier de Dieu et des âmes.

S.G. Mgr Breynat nous dépeignait récemment l'une de ces scènes joyeuses des récréations de l'Extrême-Nord. C'était à la Mission Saint-Isidore du Fort Smith, seuil du vicariat polaire. Monseigneur arrivait du chapitre général, tenu à Rome, et racontait à la communauté ses impressions, les nouvelles du Pape, du Supérieur général, de notre

En canot d'écorce de bouleau sur le Mackenzie.
Un Indien, Fr. Marc, Mgr Breynat.



Les Indiens de Norman attendent l'arrivée de l'évêque.

Une boîte, divisée entre tous, cela représentait deux havanes par fumeur ! Un trésor !

Le Frère, avec qui nous nous trouvions alors, exécuta le premier, pendant l'été, en l'honneur de Monseigneur qui l'avait apporté. L'autre, il le réserva pour tout l'hiver.

Solennellement, il l'entama le jour de la Toussaint. Mais, afin de n'en consumer que le tiers, il avait placé un fil d'arrêt. Lorsque le fil brûla, le havane fut éteint de force, pour jusqu'à Noël.

Noël ! Grande liesse au pays indien ! Après les splendeurs du minuit de la crèche, sous l'aurore boréale, après les cantiques montagnais au divin Enfant, sur l'air des vieux Noëls de France, après les chants de la messe du jour que, de sa voix magnifique, il présida encore, après les agapes de midi, où l'on servit — plat royal du Nord — d'opimes langues fumées de caribous, il reprit le havane, remit le fil du « tu n'iras pas plus loin », et attaqua le deuxième tiers. Si lentement montaient les précieuses bouffées que le fil, cent fois observé, ne flamba qu'au bout d'une heure.

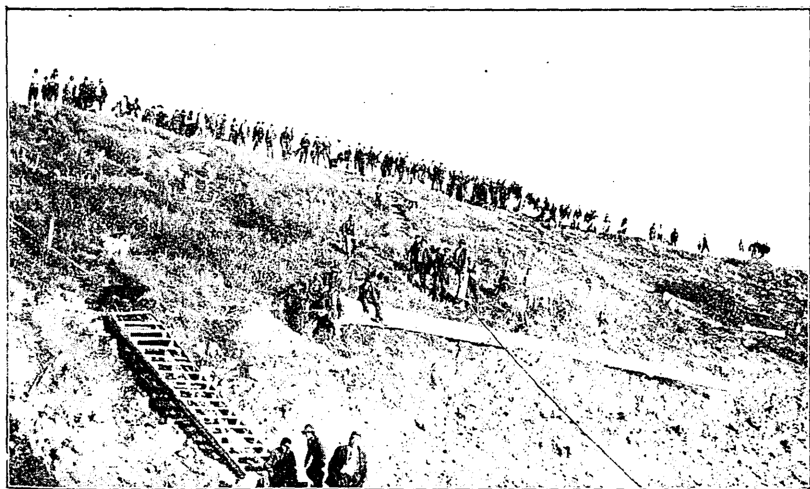
Suivit la plus rude étape de l'hiver arctique, avec ses voyages dan.. les grands froids, dans les tempêtes de neige, avec ses nuits à la belle étoile... de bon cœur on y alla encore.

Et Pâques ramena le grand congé. L'*alleluia* chanté, le havane fut pour la suprême fois allumé. Des fils de la vieille moustache y roussirent à la fin... Mais, que voulez-vous? c'était si bon !

Et voilà les petits riens qui suffisent, et font plus que suffire, au contentement, dans les régions de l'éternel dénuement, où abonde la paix du cœur, et où tout se parfume de cette paix, s'anime de cette gaieté, au temps du travail comme au temps du repos, dans la vie du bon ouvrier de Dieu et des âmes.

S. G. Mgr Breynat nous dépeignait récemment l'une de ces scènes joyeuses des récréations de l'Extrême-Nord. C'était à la Mission Saint-Isidore du Fort Smith, seuil du vicariat polaire. Monseigneur arrivait du chapitre général, tenu à Rome, et racontait à la communauté ses impressions, les nouvelles du Pape, du Supérieur général, de notre

En canot d'écorce de bouleau sur le Mackenzie.
Un Indien, Fr. Marc, Mgr Breynat.



Les Indiens de Norman attendent l'arrivée de l'évêque.

Une barge dans les rapides de l'Athabaska

Le Mackenzie à l'entrée des Remparts de Good-Hope (Cercle Polaire).



Missionnaires et Indiens tirant une barge dans un " portage ".

Une barge dans les rapides de l'Athabaska

Le Mackenzie à l'entrée des Remparts de Good-Hope (Cercle Polaire).



Missionnaires et Indiens tirant une barge dans un " portage ".

La bénédiction du *Saint-Ernest* par le T. R. Belle au bord du Grand Lac des Esclaves.

Le *Sainte-Marie* sur le point de lever l'ancre.

Famille religieuse des *Vieux Pays*, comme on dit là-bas. On devine l'intérêt trouvé, malgré l'heure avancée, dans ces récits. Puis, comme il devait poursuivre sa route le lendemain, le Vicaire apostolique glissa sur les travaux en perspective. L'énumération s'allongeait :

— Il faudrait bien encore faire ceci... Que pensez-vous de cette idée, Frère X? Il y a encore cela, et cela, etc...

Comme les fronts se plissaient en se demandant comment pourrait bien s'accomplir un si vaste programme, nécessaire pourtant, un colosse de Frère — le Frère Josso — calme et doux comme tous ceux qui sont forts, secouant sa pipe sur le talon de son mocassin, coupa court au silence de la réflexion qui semblait vouloir compromettre, en la prolongeant, l'agréable veillée :

— Allons, je crois que nous pouvons aller nous coucher tranquilles maintenant. Nous avons de la besogne pour notre hiver !

Un bon rire général approuva la boutade. Le Frère réglementaire en profita pour agiter la clochette. Tous, Evêque, Pères et Frères, passèrent, comme un seul homme, à la pièce toute voisine, où résidait le Dieu qui aime ceux qui donnent, et se donnent de bon cœur, *hilarem datorem*. Et la prière du soir commença.

La bénédiction du *Saint-Ernest* par le T. R. Belle au bord du Grand Lac des Esclaves.

Le *Sainte-Marie* sur le point de lever l'ancre.

Famille religieuse des *Vieux Pays*, comme on dit là-bas. On devine l'intérêt trouvé, malgré l'heure avancée, dans ces récits. Puis, comme il devait poursuivre sa route le lendemain, le Vicaire apostolique glissa sur les travaux en perspective. L'énumération s'allongeait :

— Il faudrait bien encore faire ceci... Que pensez-vous de cette idée, Frère X? Il y a encore cela, et cela, etc...

Comme les fronts se plissaient en se demandant comment pourrait bien s'accomplir un si vaste programme, nécessaire pourtant, un colosse de Frère — le Frère Josso — calme et doux comme tous ceux qui sont forts, secouant sa pipe sur le talon de son mocassin, coupa court au silence de la réflexion qui semblait vouloir compromettre, en la prolongeant, l'agréable veillée :

— Allons, je crois que nous pouvons aller nous coucher tranquilles maintenant. Nous avons de la besogne pour notre hiver !

Un bon rire général approuva la boutade. Le Frère réglementaire en profita pour agiter la clochette. Tous, Evêque, Pères et Frères, passèrent, comme un seul homme, à la pièce toute voisine, où résidait le Dieu qui aime ceux qui donnent, et se donnent de bon cœur, *hilarem datorem*. Et la prière du soir commença.

CHAPITRE III

Navigateur

« *Commis-voyageur du Bon Dieu* ». — *Treize mille kilomètres dans la* sauvagerie. — *Canot d'écorce.* — Krayak *esquimau.* — *Le « haleur de grève ».* — *Le 17 février chez les Oblats de Marie.* — *Mort du Frère Rio.* — *En barge.* — *Le Frère Meyer à la rivière de l'Ours.* — *Le Frère Louis Beaudet en* Omiak. — *Le* Saint-Joseph. — Portage. — *Le* Saint-Alphonse. — *Frères O'Connell, O'Brien et William.* — *La* Sainte-Marie. — *Pourquoi fut-il vendu?* — *Les « fiévreux de l'or ».* — *L'appel de Mgr Breynat, en 1921.* — *Petits vapeurs et yatchs.* — *Episode nocturne du Grand Lac des Esclaves.* — *Les radeaux.* — *Le Frère Charbonneau et le drame de 1895 dans les rapides du fort Smith.*

On a dit familièrement que le missionnaire était le « commis-voyageur du Bon Dieu ». Même, S. G. Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackenzie, a-t-il choisi la devise de saint Paul : *Peregrinari pro Christo, voyager pour le Christ.*

Voyageur, pour montrer combien l'apôtre de l'Athabaska-Mackenzie l'a été, et le restera, ne suffirait-il pas de considérer qu'à répartir également ses ouailles sur l'étendue de sa paroisse, il ne rencontrerait qu'une seule âme, par soixante-dix lieues carrées ?

Nous ne parlons pas des premiers missionnaires partis de Montréal, métropole du Canada, en canot d'écorce, pour n'arriver à Saint-Boniface-Winnipeg, porte de l'Ouest, que deux mois plus tard; d'où ils traversaient le Nord-Ouest, soit par un autre mois de navigation jusqu'au Portage la Loche, soit par deux mois de marche, à côté des *charrettes à bœufs*, jusqu'au lac la Biche. A ces voyageurs l'arrêt d'un hiver s'imposait, avant qu'ils pussent entreprendre l'étape du versant de l'Océan Glacial.

Aujourd'hui les chemins de fer, de Montréal à Winnipeg, de Winnipeg à Edmonton, et d'Edmonton à Mac Murray, nous déposent, en l'espace d'une semaine, au bord de la rivière Athabaska, où commence le monde inorganisé, la nature vierge, la *sauvagerie*.

A travers ce monde, cette nature, cette sauvagerie, il reste pour atteindre la dernière mission polaire, près de trois mille kilomètres sur la rivière Athabaska elle-même, le lac Athabaska, la rivière des Esclaves, le Grand Lac des Esclaves et le fleuve Mackenzie. A l'est et à l'ouest de cette immense artère, dix mille kilomètres appellent encore le missionnaire, sur les rivières la Paix, au Sel, des Liards, Nelson, de l'Ours, et sur les petits Lac des Esclaves, les lacs Esturgeon, Wabaska, le Grand Lac de l'Ours : rivières et lacs tributaires de l'Athabaska et du Mackenzie.

Ces voies fluviales, ces lacs incommensurables, auxquels l'été arctique n'accorde guère que trois mois de mouvement, il faut les franchir hâtivement, afin de distribuer aux missions échelonnées sur leurs rivages les matériaux de leurs constructions, les objets de leurs échanges, leurs vêtements, leurs vivres : tout ce que la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, l'Œuvre Apostolique, le Gouvernement canadien et la charité privée envoient, chaque année, aux pays les plus déshérités du monde.

Trouver ces cargaisons, qui, bien que se grossissant toujours, deviennent de plus en plus insuffisantes à des œuvres que le zèle apostolique fait grandir trop vite; les transporter, en si peu de semaines, au bout des immensités : ce problème abrégea les jours de Mgr Faraud, le premier vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, et il dévore la vie de ses successeurs : Mgr Grouard dans l'Athabaska, Mgr Breynat dans la Mackenzie.

Eh bien ! sans les bras des frères coadjuteurs, qui poussèrent sur les fleuves et les lacs ces convois annuels, jusqu'aux prêtres, jusqu'aux religieuses, jusqu'à leurs orphelins, leurs vieillards, leurs malades, on peut dire que le problème n'eût été que misérablement résolu, à la douleur de l'Eglise.

Sans le frère coadjuteur, les missions de Mackenzie n'eussent fait que végéter. Elles resplendissent aujourd'hui.

*
* *

L'embarcation primitive du sauvage, du coureur-des-bois, et partant du missionnaire, fut le canot d'écorce. Remplacé, tour à tour, par des barques, des bateaux à vapeur, pour effectuer les transports les plus lourds, le canot d'écorce aura longtemps encore les faveurs des courses rapides et des passages difficiles que sa légèreté permet d'affronter.

Sa carène, consistant en trois pièces d'écorce de bouleau, cousues ensemble avec des racines de sapin, s'applique à une charpente de lattes disposées en demi-cerceaux, et dont les tenons s'engagent dans les mortaises de deux barres longitudinales élégamment arquées et finement relevées en proue et en poupe. Pas un clou n'a servi. Aussi le canot conservera-t-il toute sa solidité et toute sa souplesse. Une couche de résine (*gomme*), plaquée sur les points de couture et sur les porosités de l'écorce, achève d'apprêter la nacelle. Celle-ci n'attend plus, pour fendre les eaux, que le moindre coup de pagaie, et ne demande au rameur que de se souvenir qu'elle est ronde, versante, vulnérable à tout écueil, et facile à briser dans les soubresauts des rapides.

Le *krayak*, fait en peau de marsouin, beaucoup plus étroit que le canot d'écorce, est le triomphe de l'ingéniosité esquimaude. L'indigène s'y engage, par une ouverture qui ne laisse passer que son corps, et il le lance jusque dans les tempêtes de l'océan, sans jamais chavirer. Ce prodige d'équilibre semble difficile aux autres Indiens. Il est impossible aux Blancs.

Mais au canot d'écorce du Peau-Rouge, tout rameur s'habitue en peu de temps; et l'on voit d'audacieuses flotilles braver le Grand Lac des Esclaves lui-même, qui mesure 603 kilomètres de long.

Sur la rivière des Liards, grand affluent du Mackenzie, et sur la rivière Nelson, affluent de la rivière des Liards, comme le bouleau est plus rare, son écorce est remplacée par celle du sapin-*épinette*: écorce toute friable et qui ne résiste qu'à peu de voyages. Le canot d'épinette, construit avec moins de soin, s'abandonnera facilement sur le rivage.

Le 8 septembre 1907, l'un de ces canots sombra, hélas ! avec le Frère Rio, l'un des meilleurs navigateurs du Mackenzie.

Le Frère Rio revenait d'un voyage de 240 kilomètres, qu'il avait fait pour conduire le Père Le Guen, de Liard à Nelson. Comme le Père Le Guen devait passer tout l'hiver à Nelson, au milieu des tribus qui l'attendaient, une grande barque avait été équipée pour transporter les provisions de cette longue saison, avec les ustensiles nécessaires. Une telle charge ne peut remonter à la rame les courants accélérés des rivières Liard et Nelson. Il faut recourir alors au « métier le plus dur auquel une créature humaine puisse être réduite », métier bien connu de tous les missionnaires : le *halage de grève.*

Nous ne croyons pas que l'on puisse montrer, de l'embouchure du Mackenzie dans l'océan Arctique, jusqu'à Athabaska Landing sur la rivière Athabaska, non loin d'Edmonton, l'espace d'une lieue, sur les 3500 kilomètres de cette ascension, que les sueurs, et parfois le sang de quelque missionnaire n'aient douloureusement arrosé.

La rivière des Liards est plus cruelle encore que l'Athabaska et le Mackenzie.

Le *haleur de grève* passe les épaules dans un harnais, qui le rattache au bateau, au moyen d'un câble, apte à s'allonger lui-même, ou à se raccourcir, suivant la condition des eaux. Ainsi attelé, il s'enfonce dans les bourbiers, franchit les torrents, s'accroche aux rochers, se cramponne aux branches des arbres jetés par le vent par-dessus les berges, escalade les falaises, glisse jusqu'à l'eau, repart à travers mille embarras, les mocassins bientôt déchirés, les genoux souvent meurtris, en tirant toujours

De ses douze années au Mackenzie, le Frère Rio en avait passé six, entre Liard et Nelson, et s'était habitué à cette corvée. Carré, trapu, très fort, il halait, comme sans fatigue, et toujours en chantant ses airs bretons. Son intarissable jovialité trouvait même dans les mauvais pas, dans ce qu'il appelait les « guignons » du jeu, l'occasion de frais éclats de rire, dont il s'amusait à recevoir l'écho de la forêt sauvage.

A ce voyage de 1907, son plaisir était au comble, parce

qu'il savait que, sans son humble concours, le Père Le Guen aurait été retenu à Liard, loin de ses chers néophytes, attendu qu'aucun Indien ne se fût trouvé pour le conduire.

Le Père Le Guen, qui veillait au gouvernail, put rarement décider son compagnon à l'échange des rôles. Un jour qu'il insistait il reçut cette réponse :

— Laissez, mon Père. C'est trop d'honneur et trop de bonheur pour moi d'assister un prêtre. Ne m'enlevez pas le privilège de ma belle vocation !

Au fort Nelson, le Frère Rio passa trois jours à installer le Père Le Guen, à lui bûcher quelque bois de chauffage, à lui réparer sa montre. Il était aussi habile aux ouvrages délicats qu'à la ferblanterie et à la menuiserie. Puis, il se confessa, communia, et, son vieux canot remis en ordre, il repartit, n'emportant que son fusil et sa cassette d'outils, pour la mission de Liard, où le réclamait le Père Gouy.

— Au revoir, mon Père ! cria-t-il, en poussant au large de la rivière Nelson. Au 17 février ! Je reviendrai vous chercher avec les chiens !...

Le 17 février, c'est la grande fête annuelle de la Congrégation, en mémoire du jour de 1826, où Léon XII approuva les Règles et Constitutions, et consacra à jamais le nom des *Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, « nom qui plaît tant au cœur et à l'oreille », s'écriait Mgr de Mazenod, le vénéré Fondateur. A cet anniversaire, les missionnaires tâchent de se réunir, ne reculant devant aucune distance, devant aucun obstacle. Pères et Frères du Mackenzie profitent de ce rendez-vous familial pour faire leur retraite annuelle. A la messe du 17 enfin, au pied de l'autel, devant le Saint-Sacrement exposé, en union avec tous les Oblats de l'univers, ils renouvellent leurs vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, de persévérance dans le saint Institut.

Le Père Le Guen entendit longtemps la voix de ténor chanter en cadence, dans les gorges de la Nelson, l'*Ave Maris Stella* de Sainte-Anne d'Auray.

La dévotion à Marie et à sainte Anne s'étaient avivées d'harmonie, dans le cœur du Frère Rio, au voisinage de la chapelle de Notre-Dame de Belleham, où il était né.

Le bon serviteur de la sainte Vierge avait même préci-

pité son départ afin d'arriver plus sûrement à Liard pour la Nativité, et de n'être pas privé, en une si belle fête, de la sainte messe et de la communion.

Mais le vent du Nord se mit à souffler, et le voyageur ne put atteindre que le 7, au soir, la rivière des Liards elle-même.

Là, s'élevait la tente du chef François, son ami. Il y trouva la rustique hospitalité indienne. Toute la veillée, le bon Frère égaya et édifia les sauvages, dont il savait très bien la langue.

Le lendemain, le vent debout soufflait toujours.

— Prends garde, dit le vieux chef. C'est le *balai du ciel* qui va contre la rivière. Il est traître aux canots comme le tien. Reste avec nous jusqu'à demain.

Le Frère Rio, canotier hors de pair, n'avait jamais peur. Son amour pour la sainte Vierge l'emporta.

— Non, dit-il, je pars. Je veux du moins être là, pour le salut du Saint-Sacrement. Il ne me reste que 80 kilomètres. Mais, avant tout, mes amis, récitons un chapelet.

Il présida la prière, et chanta un dernier cantique. Ensuite, ayant *touché la main* de chacun, il reprit la rivière.

On le vit s'engager dans le faible rapide qui contourne le cap voisin. Quelques instants plus tard, deux coups de fusil précipités retentirent : signal de détresse. Les sauvages coururent à la berge du rapide. Mai rien ne paraissait plus sur la Liard.

Seule, la pauvre cassette fut retrouvée, le 15 septembre, échouée loin de là. Le canot avait dû s'ouvrir, en heurtant l'un de ces troncs d'arbres flottables, qui s'ancrent par le fond, et dont l'extrémité libre affleure la surface. Les vagues rebroussées par le vent avaient sans doute caché l'écueil.

*
* *

L'embarcation la plus utilisée pour les transports, dans l'Extrême-Nord, n'a pas été toutefois le canot d'écorce, ni le canot de bois qui consiste en un trônc de peuplier ou de tremble creusé à la hache, ni même la simple barque, mais la grande *barge* en forme de *york-boat* d'abord, puis rectangulaire, à fond plat, à peine relevée en avant et en arrière, et manœuvrée par des rames énormes.

Pendant plus de cinquante ans, s'organisa, au lac la Biche d'abord, à Athabaska-Landing ensuite, une flotte printanière de ces barges, dont le nombre s'éleva de deux à quinze, à mesure que se développèrent les missions, sur les treize ou quinze mille kilomètres de rivières et de lacs composant la partie évangélisée de l'Athabaska-Mackenzie.

Les épisodes de ces voyages, dans les rapides, parmi les écueils, à travers les bancs de sable et les hauts-fonds perfides, émailleraient d'intéressants volumes.

Le dernier récit qui nous soit parvenu raconte le touage d'une petite barge, sur la rivière de l'Ours, qui décharge, dans le Mackenzie, le Grand Lac de l'Ours. Elle ne doit mesurer que 130 kilomètres, cette rivière. Mais elle dévale avec une telle impétuosité, au fond de ses précipices, qu'elle impose d'incroyables efforts à l'équipage obligé d'y faire monter ses bateaux.

Ces lignes du Père Falaize, qui la gravit en 1920, avec le Frère Meyer, pour se rendre, par delà le Grand Lac de l'Ours, à la mission esquimaude de Notre-Dame du Rosaire, nous laissent entrevoir, dans leur poignante brièveté, ce que la rivière de l'Ours a coûté de labeurs et de déboires à nos missionnaires, depuis 1864.

Pendant cinquante-quatre jours, nous avons halé à la corde, déchargeant et rechargeant, avançant, revenant en arrière, gagnant parfois à force de poulies une centaine de mètres dans un jour. Avec cela, quelle nourriture avions-nous, Dieu le sait ! Et il nous fallait travailler sur un terrain tantôt taillé à pic, tantôt formé de roches roulantes ou pointues, souvent dans une vase sans fond. Pour tout achever, durant les dix derniers jours, une couche de neige de dix-huit pouces est venue couvrir tous les obstacles... De là, nous traversâmes le Grand Lac de l'Ours, en quatre jours, avec armes et bagages...

Le Père Falaize rend hommage au dévouement du Frère Meyer, sans le secours duquel « il ne voit pas comment il aurait jamais pu regagner sa mission ».

Le Frère Meyer, attelé à cette barge, sur cette affreuse rivière, était loin cependant de l'élégante automobile qu'il conduisait, de Lyon à Marseille, comme chauffeur diplômé, et dans laquelle Mgr Breynat, son compatriote,

vint le cueillir un jour... Après douze années de tous les travaux, au Grand Lac des Esclaves et au Grand Lac de l'Ours, il « s'estime bien récompensé » aujourd'hui, parce qu'il lui fut donné d'être le parrain des premiers Esquimaux, de la farouche tribu du Coppermine, baptisés par le Père Falaize, à Noël 1920.

Une autre tribu esquimaude, les *Natavels*, que le vicariat du Mackenzie eut la désolation d'abandonner, faute de missionnaires, après en avoir commencé l'évangélisation, reçut, quatre fois, à ses grands quartiers de pêche, l'Ile Herschel, située dans l'océan Glacial même, la visite du Frère Louis Beaudet. Nul, par conséquent, ne poussa plus loin que lui vers le Pôle Nord.

Il s'y rendit par le delta du Mackenzie et 200 kilomètres de pleine mer, au moyen de l'*omiak* esquimau, sorte de doris solide et légère, inventée par les Natavels pour leurs voyages sur le fleuve et sur la mer. Le Frère Louis n'était pas né marin. Il n'avait jamais vu l'eau, avant de s'embarquer pour l'Amérique, avec le Père Lecorre, qui était venu le « pêcher pour le Mackenzie », à Trélécan dans le Morbihan, en 1884. Mais, « quand le Breton se fait marin », quand à la mélancolique ténacité de son pays d'Arvor il ajoute l'endurance du climat arctique, qui l'arrêtera ?

Marin, comme les autres Bretons de l'Extrême-Nord, le Frère Louis le devint à peu de frais. Il navigua d'abord, pendant dix ans sur le Grand Lac des Esclaves, et avec tant d'adresse, que Mgr Grouard l'envoya, à 340 kilomètres passé le Cercle polaire, comme coadjuteur des Pères Giroux et Lefebvre. Il les aida à faire la pêche, à scier de long, à bâtir la mission du Saint-Nom de Marie. Il les conduisit à l'Ile Herschell, le Père Lefebvre deux fois, le Père Giroux une fois. A son troisième voyage, qu'il fit seul, il traita, au nom des Pères, une très délicate affaire. Lors de son dernier retour, à peine eut-il quitté, avec le Père Giroux, l'Ile des Esquimaux qu'une tempête se leva, si violente qu'elle brisa les ancrages de plusieurs vaisseaux baleiniers au port d'Herschel. Les missionnaires pensaient se voir engloutis, à chaque abîme creusé devant eux par les vagues. Mais le Frère Louis tenait la mer en Breton et le Père Giroux

godillait en Canadien du Saint-Laurent. Ils abordèrent au continent.

Depuis 1902, Frère Louis réside à la mission Notre-Dame de la Providence, sur le Mackenzie, où il se dévoue à toutes les occupations compatibles — et incompatibles le plus souvent — avec les rhumatismes chroniques, contractés au Grand Lac des Esclaves et à la mer Glaciale.

Enfin l'heure du grand progrès sonna pour les solitudes hyperboréennes. Un jour de 1893, un bateau à vapeur, le *Saint-Joseph*, siffla, au bord du lac Athabaska, et se mit à remorquer les barges de transport, jusqu'aux missions comprises entre le pied des rapides de la rivière Athabaska (Mac Murray) et la tête des rapides de la rivière des Esclaves (Forth-Smith).

Dès lors, l'activité des Frères coadjuteurs se porta sur la construction et l'appareillage des *steamers* et des yachts, qui, tour à tour, n'ont pas encore cessé d'occuper les étés polaires.

L'insuccès attrista la première saison du *Saint-Joseph*. Ses chaînes trop faibles se brisaient à la remonte du courant, et ses machines n'avaient pas la force de le dégager des bancs de sable où il échouait presque chaque jour : « Le Frère Lavoie, notre mécanicien, dit Mgr Grouard, ne se décourageait pas, et je dois reconnaître que son sang-froid et son savoir-faire ont été dignes de tout éloge. Je n'oublierai pas non plus saint Joseph, dont la protection visible nous a tirés de maints dangers... »

Un nouvel appel à la charité de la France permit à Mgr Grouard de donner au *Saint-Joseph* des machines assez puissantes, pour le faire marcher sans encombre.

Cependant la course du petit vapeur ne pouvait dépasser le 60e degré de latitude, où mugissent, dans leurs vallées à jamais sauvages, les *rapides du Fort-Smith*.

A deux kilomètres du commencement de ces rapides (Fitzgerald), toute cargaison doit être débarquée, afin d'être transportée, par un *portage* de 25 kilomètres, jusqu'à Fort-Smith, où recommence la tranquillité de la rivière des Esclaves.

Un *portage* — expression consacrée par les coureurs-des-bois —, c'est le chemin qui tourne l'impasse, marquée par des rapides infranchissables, par des hauts-fonds pierreux, par des détours trop longs du cours d'eau, ou bien par l'extrémité fermée d'un lac. Les chemins de portage, taillés à la hâte, à travers les forêts et les fondrières, voient peiner, suer, saigner, le pauvre voyageur portant ou traînant son bagage, et même sa propre embarcation, à moins qu'une autre l'attende à l'eau navigable, vers laquelle il se dirige. Le *portage du Grand Rapide*, sur la rivière Athabaska, est célèbre par les semaines qu'il demandait quelquefois pour se laisser franchir. Le *portage du Fort-Smith* retient longuement encore, à ses travaux forcés, toutes les caravanes du Nord.

Mais, à Fort-Smith, au pied de la chaîne de 35 kilomètres de rapides, que double le portage, s'ouvre enfin large, libre et profonde, l'avenue de l'océan Glacial : 2.500 kilomètres, dont 400 sur la rivière des Esclaves encore, 100 sur le Grand Lac des Esclaves ,et 2.000 sur le fleuve Mackenzie.

Le Mackenzie, que les sauvages appellent le *Cours d'Eau Géant*, le *Naotcha*, issu du Grand Lac des Esclaves, draine, à lui seul, un bassin de plus d'un million de kilomètres carrés. Par ses bouches de 50 kilomètres, il jette à l'océan 500.000 pieds cubes d'eau à la seconde.

Ce fut le *Saint-Alphonse* qui eut, en 1895, les premiers honneurs du fleuve *Géant*.

Le *Saint-Alphonse*, baptisé par la reconnaissance de Mgr Grouard envers les Rédemptoristes qui donnèrent la moitié de la somme qu'il devait coûter, sortit, comme le *Saint-Joseph*, des mains de nos coadjuteurs.

Mais le Frère Lavoie, « à qui il ne manquait que les leçons d'un maître, tant il était doué lui-même d'observation et de sens pratique », constata, une fois de plus, que les lois de l'élégance ne sont pas toujours celles de l'équilibre. Aussi la coque du *Saint-Alphonse* dut-elle être refaite, avant même d'avoir servi.

La coque solide et proportionnée fut exécutée par les Frères O'Connell et Ancel, sous la direction d'un technicien,

M. Boyed, que Mgr Grouard avait fait venir. En deux mois de l'automne 1894, le nouveau vapeur se trouva fièrement campé sur ses vingt mètres de long et ses quatre de large.

Au printemps 1895, il démarra du fort Smith, pour son « voyage de noces » — *maiden trip* — au Cercle polaire; et défila ses 2500 kilomètres, sans avarie ni retard, avec son drapeau français, aux applaudissements des missionnaires pleurant de joie, et à l'ébahissement des Indigènes qui n'en croyaient leurs yeux.

Onze ans, il refit ce voyage. Et même trouvait-il le temps de retourner à mi-chemin, à Simpson, et de revenir, avant les glaces, à sa cale-sèche de Fort-Smith. Dévorant les pans de forêt qu'on lui abattait à même les grèves, crachant ses flammes par sa cheminée trop large et trop courte, trouant de brûlures force soutanes de missionnaires et force guimpes de Sœurs Grises, — personnages acculés sur l'unique pont à ciel ouvert aux recoins que leur laissaient l'ampleur des machines et les réserves de bois, — sifflant à déchirer l'oreille, il allait, venait, touait, doublait les rochers, défonçait les bancs de sable, « bourlinguait ferme » sur le Grand Lac, renflouait à l'occasion des vapeurs échoués, soutenait, en un mot, devant tous et partout, l'honneur des missions qu'il avait à servir. Sa renommée franchit même les mers, et jeta l'alarme au Grand Synode d'Angleterre.

Voyez, y disait-on, voyez là-bas, au Mackenzie ! Tandis que le *Bishop* (l'Evêque) catholique se promène en *steamboat*, nos *Bishops* anglicans n'ont que leurs bateaux plats, ou bien ils sont réduits à ne voyager que sur les vapeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Honte à l'Angleterre et à sa religion !

Malgré son argent, en dépit du zèle de ses ministres, l'anglicanisme ne parvint jamais à lancer sur le Mackenzie son bateau à vapeur, parce qu'il n'eut pas de Frères coadjuteurs.

Le *Saint-Alphonse*, construit et entretenu par nos coadjuteurs, trouva aussitôt en eux son capitaine, ses mécaniciens, son équipage.

*
* *

Le premier capitaine fut le Frère O'Connell.

Sculpté en Moïse de Michel-Ange, la barbe marine élargie en rayons d'argent, le large front abrité d'une casquette à visière, l'œil bleu-*shamrock* sondant l'horizon et les flots, il se tenait droit à la barre. Bon fils d'Irlande, il avait apporté de son pays la verdeur de l'esprit et la ténacité du vouloir.

Ingénieux à travailler le bois, à confectionner des autels, des armoires, des chaises girouettantes, il passe maintenant ses hivers à meubler les missions.

Il eut aussi, en ses plus jeunes années, sa part des grandes pêches de l'automne et des longues courses sur la neige. Mgr Grouard aimait à voyager sous ses auspices.

L'un des mérites du Frère O'Connell fut d'avoir encouragé la vocation d'un compatriote, ferronnier de son état, et qui devait rendre de grands services aux œuvres de l'Extrême-Nord : le Frère O'Brien.

Du Frère O'Brien, nous avons relevé ce trait dans les notes de Mgr Clut, qui était son supérieur au lac Athabaska.

« Notre cher Frère O'Brien s'était blessé le pied, et cela paraissait très grave. N'étant que dévouement et oubli de soi, le bon religieux travaillait quand même. A la fin, le mal empira tellement qu'il dut s'arrêter et que je le mis au repos complet. Mais le repos même n'y fit rien, et le mal s'accentuait de plus en plus. Désolé à la pensée qu'il allait être à charge — ainsi le croyait-il — il se leva, un jour qu'on l'avait laissé seul, se traîna jusqu'à ma cellule, prit respectueusement la relique de la Vraie Croix, et se l'appliqua sur la jambe. La guérison s'opéra immédiatement. Le frère a repris, comme si rien n'était, ses marches sur la glace. »

La vocation du Frère O'Connell — né en 1857, à Ballangary, comté de Tipperary, « pays de la verdure, des fleurs et des oiseaux » — se décida au cours d'une mission, prêchée à Mullahone par les Oblats de Marie Immaculée du couvent de Dublin.

O'Connell allait atteindre ses vingt ans. Désespérant de traverser la foule qui déferlait chaque soir aux pieds du

Père Bready, il se tapit dans le confessionnal, comme le sacristain faisait sa ronde avant de fermer l'église, et il y resta jusqu'au petit jour, « *to be sure to catch Father Bready* » *afin d'attraper, à coup sûr, le Père Bready.* Le missionnaire, probablement édifié de cette veillée des armes, encouragea son matinal pénitent et lui promit de le faire admettre bientôt au noviciat de Belmont. De Belmont, le Frère O'Connell fit voile, le 17 mars 1880, en compagnie de Mgr Clut et du Frère O'Brien, pour l'Athabaska-Mackenzie, d'où il ne revint jamais.

Capitaine inamovible du *Saint-Alphonse*, il eut, à son aide, plusieurs mécaniciens. Son préféré fut, personne n'en peut douter, le Frère William.

Le Frère William, grand intendant des scieries du Mackenzie, avait fait son apprentissage, dans la toute admirable *Congrégation des ouvriers catholiques*, fondée par le célèbre Père Kolping. De la même association, sortit, après lui, le Frère Kraut, qui, depuis 1906, l'assista souvent dans ses installations et réparations de machines, à nos établissements du Nord.

Avec le Frère O'Connell pour capitaine et le Frère William pour mécanicien en chef, le *Saint-Alphonse* vécut jusqu'à 1905.

Sa coque vermoulue servit alors de bois de chauffage, et sa chaudière devint le moteur de la scierie de Résolution.

Aussitôt, les frères entreprirent le *Sainte-Marie*, à Fort-Smith, sous la direction de Mgr Breynat et du Père Mansoz. Capitaine et mécanicien en chef avaient trop bien mené le *Saint-Alphonse* pour n'être pas maintenus aux mêmes grades, sur le *Sainte-Marie.*

Splendide dans sa parure toute blanche et bleue, avec sa Vierge aux mains jointes veillant à la proue, fendant les ondes sous la forte et douce poussée de son hélice, le *Sainte-Marie* a laissé le souvenir du plus gracieux, du plus solide, du mieux assorti dans ses cales, ses cabines et ses ponts, sinon du plus spacieux, des steamers qui aient encore sillonné les flots arctiques.

En 1912, il fut vendu.

Pourquoi ?

Parce que les Frères lui manquèrent. Déjà le *Saint-Alphonse* occupait durant quatre mois, toute la vie de ceux auxquels il incombait de le remettre à l'eau, de le conduire, de le haler pour l'hiver, de le radouber. Pour le *Sainte-Marie*, deux fois plus grand, il fallut doubler l'équipage. Et les Frères vieillissaient sans qu'arrivât le renfort. Toutes les missions, que les transports plus abondants avaient développées, réclamaient à elles seules l'assistance de tous les bras. A la fin, malgré les dévouements surhumains des jours et des nuits de l'été, les Frères marins ne purent suffire à la tâche, et le vicaire apostolique eut la douleur de chercher un acheteur.

Il le trouva dans une Compagnie commerçante qui, en guise de paiement, s'engagea à transporter, pendant cinq ans, les effets des missions.

Ces cinq ans sont passés.

Cela signifie que, jusqu'au jour où la Providence lui enverra assez de coadjuteurs pour reprendre la grande navigation, sans négliger les travaux à demeure, il restera à l'évêque du pôle Nord le souci de trouver les lourdes sommes qu'il faut désormais verser, pour payer leurs services, aux fréteurs, venus sur les brisées du *Saint-Alphonse* et du *Sainte-Marie*, et instruits par eux de la carte nautique de nos lacs et de nos fleuves.

*
* *

Et voici que, depuis 1920, cette « lutte pour la vie » s'impose, plus menaçante chaque jour. Des nappes de pétrole, découvertes en aval du fort Norman, non loin du Cercle polaire, attirent les « fiévreux de l'or ». De toutes parts, ils se précipitent sur les rivages du Grand Lac des Esclaves et du Mackenzie, comme à l'intérieur du continent, cherchant les essences, les métaux, les richesses de toutes sortes, dont surabondent, à la vérité, les entrailles de « ces terres d'épouvante ».

Parviendront-ils à vaincre les distances et les hivers ? Exploiteront-ils ces mines lointaines et difficiles ?

Le missionnaire, sans rien attendre de la pauvreté — et de l'âpre égoïsme le plus souvent — de ces immigrants,

devra s'occuper de leurs âmes, Il devra, sans nouvelles ressources, lui qui n'a ni la vocation ni le temps de se livrer au commerce, à l'industrie, soutenir des œuvres de bienfaisance aux incalculables proportions.

Il lui faudrait, du moins, des coadjuteurs.

Viendront-ils ?

Les prières des prêtres, des vieux Frères, des religieuses, des orphelins, des malades les demandent à Dieu.

A la fin de 1921, l'*Action catholique*, journal de Québec, publiait deux lettres sous ce titre : *Champ d'Apostolat.*

L'une, la réponse, était de S. E. le cardinal Bégin, archevêque de Québec ; elle bénissait, et recommandait hautement la noble entreprise.

L'autre était de S. G. Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackenzie et demandait au vénéré Prince de l'Eglise la permission de parcourir son vaste et splendide diocèse, « où la foi est encore si vivace et les cœurs si généreux », afin d'y tenter « une levée d'ouvriers qui sachent vivre de privations et de renoncement ».

Chez nous, continuait le prélat, la besogne surabonde, et la surproduction n'est pas à craindre. Nos prêtres ne suffisent même pas aux besoins du ministère. Dans bien des cas, ils sont obligés de consacrer la meilleure partie de leur temps à pourvoir à leur nourriture et à leur logement... Pourquoi de bons jeunes gens au bras solide et au cœur vaillant, qui gémissent dans les liens du monde et n'attendent que l'appel du Maître les invitant à ses vignes les plus éloignées, ne viendraient-ils pas s'en charger ?... De tous côtés, les appels à la charité sont si nombreux, si pressants, que, malgré la pauvreté de mes missions, je ne me sens pas le courage de tendre la main. Assez riche je m'estimerai, si je trouve, comme nous en avons déjà, des coadjuteurs qui sauront se passer d'argent et dont l'abnégation sera une prédication constante... Enrôlés sous la bannière de Marie Immaculée, revêtus, après l'épreuve du noviciat, de l'habit et de la croix de missionnaire, ils seront eux-mêmes de vrais missionnaires; et leurs travaux de vrais travaux apostoliques...

Les Frères du Mackenzie, déchargés du service des grands bateaux, s'occupent cependant encore de la construction et de l'entretien de petits vapeurs, comme le *Saint-Charles*, le *Saint-Emile*, le *Providence.*

Depuis 1915, le pétrole lui-même a été employé. Le

Saint-Ernest, que devaient suivre le *Docteur Rymer*, le *Saint-Gabriel*, inaugura la nouvelle force mot ice, sous la conduite du Frère François Pelletier, venu de l'Est du Canada afin d'en apprendre la manœuvre à ceux de l'Extrême-Nord.

Le Frère Pelletier — retourné aujourd'hui au sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap-de-la-Madeleine, sur le *Saint-Laurent*, pèlerinage national du Canada, que dirigent les Oblats de Marie Immaculée — se souvient particulièrement de la première traversée du Grand Lac des Esclaves, qu'il entreprit, le 23 juin 1915, à dix heures du soir.

La nuit, — ou plutôt ce qui s'appelle chez nous la nuit, car dans les régions subarctiques il n'y a plus de nuit, à cette époque, — la nuit est d'ordinaire plus favorable que le jour aux voyages des petites embarcations sur les grands lacs, parce que le vent a coutume de s'y apaiser et les flots de s'y calmer.

Dans l'unique cabine exiguë du *Saint-Ernest* prirent place S. G. Mgr Breynat, le T. R. P. Isidore Belle, assistant général de la Congrégation et *Visiteur* des missions du Mackenzie, et un autre missionnaire passager. Le Frère Pelletier s'occupait de la machine et le Frère Jean-Marie Beaudet du gouvernail.

A peine avait-on gagné le large qu'une brise de terre se leva et que de lentes et longues vagues se mirent à faire rouler le petit yacht. Seul, il se serait tiré d'affaire; mais il remorquait un canot chargé de toutes les provisions, de la literie, de la cuisine, etc. Un petit engin à gazoline tout neuf avait été posé sur son arrière, et son poids l'alourdissait sans doute un peu trop, pour le cas de mauvais temps. Les vagues, à force de déferler, et en dépit des habiles manœuvres des Frères, finirent par remplir le canot qui sombra. Toutes les pièces de sa cargaison flottèrent un moment, de ci de là, sous les yeux consternés des missionnaires, et, l'une après l'autre, calèrent bientôt. S. G. Mgr Breynat, versé dans l'art des naufrages, ne comptait presque rien sauver, lorsqu'il aperçut sa chapelle épiscopale portative, balancée entre deux vagues :

— Au moins elle, s'écria-t-il. A tout prix, reprenons-la !

L'épave gagnait le large, et le *Saint-Ernest*, re enu par

le canot plongé à pic, chancelait sur place, incontrôlable. Heureusement qu'une contre-vague fit rouler dans le sens favorable la pauvre caisse, au moment où le Frère Jean-Marie lui jeta la longue perche de sondage, car, si ce coup avait porté dans le vide, il l'aurait peut-être jeté lui-même à l'eau. La chapelle roula un peu, Monseigneur se pencha, et la saisit à l'instant où elle achevait de s'imbiber, et de disparaître.

Le danger fatal était que la corde d'amarre du canot se mêlât à l'hélice du *Saint-Ernest*. La couper c'était, d'autre part, sacrifier le canot. Tous tirèrent sur celui-ci pour le haler sur le yacht. Mais, dans ce mouvement, réussi d'ailleurs, tout faillit chavirer. C'eût été la mort, inévitable pour chacun.

On parvint à gagner une île déserte, d'où s'envolèrent d'innombrables mouettes, et où se trouvaient des troncs d'arbres échoués. On acheva la nuit à étendre sur ces bois les pièces de la chapelle : chasubles, mître, linges divers, vases précieux. Un ornement rouge déteint avait carminé le tout.

Enfin le *Saint-Ernest* remit le cap sur Résolution, point de départ, et les voyageurs débarquèrent devant la communauté surprise, à l'heure de la prière du matin.

Presque tout était donc perdu, fors les deux esquifs, les vies et le courage.

*
* *

L'un des moyens de transport qui, de tous temps, mirent à profit le savoir-faire et l'endurance de nos bons Frères, fut celui des *radeaux*.

L'histoire de l'un de ces radeaux mérite d'être rapportée ici.

C'était en 1895. La scierie mécanique du lac Athabaska, la seule alors dans ces régions, avait débité les pièces destinées à construire l'église de la mission Saint-Joseph, au Grand Lac des Esclaves.

Sous la direction des Pères Laity et Dupire qui retournaient, le premier au Fort-Smith, le second à Résolution, le Frère Hermas Charbonneau fut chargé par Mgr Grouard de conduire le convoi.

Canadien-Français, unissant aux qualités pratiques de a belle patrie et à la vigueur de ses vingt-huit ans le dévouement le mieux éprouvé, le Frère Charbonneau ne pouvait tromper le choix de son évêque. Il s'était rompu à tous les travaux du Nord, à la rude mission de la Nativité où il était venu directement, dès l'âge de vingt ans, après son noviciat, fait à Lachine (Ville La Salle) près Montréal. Jamais, depuis, il ne quitta le lac Athabaska, où il préside encore à toutes les constructions, à la marche des scieries, des bateaux à vapeur, à la pêche.

Le radeau avait pour base un carré de troncs d'arbres enclavant un plancher de madriers fortement cloués. Sur cette base, 1.700 planches avaient été disposées, par rangs croisés, et couvertes ensuite de 12.000 bardeaux en paquets. Par-dessus cette masse, 15 sacs de farine (provision annuelle de deux missions), et 20 caisses ou barils de clous, d'outils, de peinture furent entassés. Un beau meuble dans lequel on avait renfermé les divers ornements, les vases sacrés, l'ostensoir de la future église, reçut la place la plus convenable. Au milieu du radeau, à l'abri des caisses et barils, se dressait une petite tente, où les missionnaires passeraient leurs nuits.

Le voyage devait donc compter 490 kilomètres, sur la rivière des Esclaves ; 170, du lac Athabaska aux rapides du fort Smith ; le reste, du fort Smith au Grand Lac des Esclaves.

Les deux premiers jours, beau temps, facile flottaison, causeries joyeuses.

Le troisième jour, deux échouages, l'un sur le sable, l'autre sur des écueils. Quatre journées de labeur violent, les pieds dans l'eau, sous une pluie froide, parvinrent remettre à flot le colosse qui ne tirait pas moins d'un mètre d'eau.

Mais la pluie, qui n'avait cessé pendant les quatre jours et qui continuait, avait accéléré le courant de la rivière grossie ; et les voyageurs ne s'aperçurent pas, le soir du jour suivant, qu'ils s'amarraient à quelques pas du gouffre de la mort.

Ce gouffre, c'était les *rapides du Fort-Smith*. Rapides cruels au souvenir des Oblats du Mackenzie, depuis le 14

juin 1908, où, sous les yeux consternés des Indiens, ils attirèrent pour les engloutir, avec leur canot d'écorce, deux jeunes missionnaires, pleins de force et de talent : le Père Brémond, directeur de la mission du Fort-Smith, et le Père Brohan, encore en route vers son premier poste.

Une brume pluvieuse enveloppait, ce soir-là, les alentours du radeau, dérobant tout point de repère et assourdissant les grondements des rapides.

— Il me semble que nous n'en sommes pas loin, fit observer le Frère Charbonneau, dont c'était la première visite à ces parages.

— Erreur ! répondit le Père Laity. C'est plus d'un jour à l'avance que l'on entend les rapides... Ce bruit provient sans doute de tous les torrents gonflés, qui roulent dans les bois... Vite, la prière du soir, et dormons en paix... Le premier éveillé détachera le radeau.

Ce fut le Frère Charbonneau qui, de bon matin, poussa doucement au large, attentif à ne pas troubler le sommeil des deux Pères.

La brume froide s'écrasait sur la rivière, et le grondement paraissait redoubler. Mais, confiant en la parole du Père Laity, vieux missionnaire de l'endroit, le Frère ne s'alarma pas. Il récitait sa prière du matin...

Tout à coup, une voix, un cri sauvage plutôt, long, éperdu, déchira le brouillard :

— *Runa ra illé* ! *Il n'y a plus de vie pour vous* !

Les Montagnais, campés au débarcadère de Fitzgerald, que l'on doit aborder en longeant la rive gauche, pour faire le *portage*, avaient, de leurs yeux d'aigle, aperçu la toile blanche de la tente, en plein courant, par delà le remous de ce port où le radeau ne pouvait plus désormais revenir.

A leur cri, les missionnaires s'éveillèrent. Ils comprirent qu'ils étaient perdus. Jamais, en effet, un être vivant, saisi par ces rapides, n'avait été revu.

Un espoir de sauver le radeau voulut encore briller cependant. On avait hissé à bord un esquif, vieux, presque démantelé, qui n'avait plus qu'un tolet et un clou pour fixer les erseaux.

— A l'eau, l'esquif, dit le Père Laity au Frère Charbonneau. Visez cette pointe.

Son bras montrait le dernier petit cap avancé dans la rivière.

Tandis que les deux Pères s'arc-boutaient sur les deux grandes rames assujetties au radeau, afin de le retenir un peu contre le courant et de le faire obliquer à gauche, le Frère enroulait à sa jambe le câble de l'amarre et ramait vers la terre. Il y arriva, y prit pied; mais le courant emportait trop irrésistiblement la masse de bois, et le câble s'arracha de ses mains.

A grande allure le radeau descendait.

Le Frère, alors, fermant l'oreille à toute prudence humaine, relança son esquif et rejoignit le radeau, espérant, contre toute espérance, aider encore les missionnaires, décidé du moins à mourir avec eux.

Dieu entendit l'acte de contrition suprême et l'acceptation du sacrifice, qui jaillit à la fois, de ces trois cœurs, allant à l'holocauste.

Le radeau craquait déjà sur les vagues. Bientôt un rugissement de tonnerre et des avalanches bouleversées l'assaillirent de partout. Les grands rochers noirs passaient à ses côtés, comme des éclairs. Une fois, deux fois, il plongea, relancé aussitôt en l'air, comme par la poussée d'une gigantesque baliste. Puis, une lame de fond le balaya. D'un seul coup, tout fut emporté : tente, caisses, barils, meuble de chapelle, bardeaux et planches. Comment les missionnaires retombèrent-ils sur le cadre solide? Comment, parmi la débandade des projectiles, qui s'entre-choquaient dans cette chaudière bouillonnante, ne furent-ils pas broyés? Ils ne surent jamais le dire. Après cela, le radeau se dressa, presque vertical, en trépignant, comme pour se débarrasser de ses hôtes, qui, d'instinct, s'accrochèrent jusqu'en haut, se blessant et les mains et les genoux. Tout retomba dans le vide. Le premier rapide était passé.

Le radeau allégé repartit comme une paille.

L'instant d'après, les missionnaires aperçurent, devant eux, un îlot de rochers. A droite de l'îlot, et plus près, la crête d'une seule vague, brisée à pic, révélait le bord d'une cataracte. A gauche, plus loin que l'îlot, descendait un chaos de cascades.

Le radeau, privé maintenant de ses rames, ne pouvait échapper à la cataracte que pour aller aux cascades.

Sur le dernier remous, formé par la division des courants, il tournoya trois fois sur lui-même, en se disloquant de toutes parts.

Ce fut le moment où chacun des missionnaires jeta vers le Ciel sa prière — la même exactement, ils se l'avouèrent dans la suite :

— O Marie ! Nous sommes vos Oblats ! Sauvez-nous !

Une seconde, le radeau oscilla au-dessus de l'abîme. Puis, il embarda du côté des cascades.

Mais, comme au passage il affleura l'îlot, tous trois sautèrent sur le même rocher.

Ils virent l'épave galoper encore un peu, dans les écueils, et s'effondrer tout à fait.

Prodige de présence d'esprit et de force — nous nous permettons de parler ainsi — le Frère n'avait point lâché la corde de l'esquif. Et c'est pourquoi le rocher de refuge, au milieu des cinq kilomètres que mesurait en largeur la rivière furieuse, loin de tout secours d'ici-bas, pouvait encore ne pas devenir le tombeau des missionnaires.

Complètement trempés, frissonnants ils décidèrent de tenter sur le champ la traversée jusqu'à la rive gauche. C'était se rejeter dans l'inconnu.

L'esquif fut vidé. Quelques touffes de lichen calfatèrent les trous de sa quille. Les rames s'articulèrent, l'une à son tolet, l'autre à son clou. Sur un grand signe de Croix, ils partirent, le Père Dupire se tenant à l'avant pour découvrir les obstacles, le Frère Charbonneau sur les rames, le Père Laity à l'arrière, d'où il commandait du geste la manœuvre. A des ordres criés, on ne pouvait recourir, dans le vacarme général.

Il y avait moins de dix minutes que le Frère s'efforçait de couper de biais le large courant, quand de nouveaux mugissements aigus se rapprochèrent. Le brouillard à demi éclairci laissa distinguer bientôt les derniers tourbillonnements d'un autre rapide, le suivant, sans doute, de celui qui avait balayé le radeau. Les flocons de son écume rebondissaient déjà sur l'esquif, attiré par le remous. Ce remous, au prix de la vie, il fallait l'éviter. Le Frère, ployé en deux, les pieds accotés contre ceux du Père Laity, donna son coup de bras. Mais la secousse fit sauter le clou du

plat-bord, et la rame se détacha. C'eût été la mort, si le Père Laity, prompt comme la pensée, n'eût saisi le clou au vol, comme il tombait à l'eau, et ne l'eût remis et tenu en place avec la main.

Les quelques secondes que prirent ces derniers mouvements suffirent à laisser drosser l'esquif jusqu'à la tête des cascades. Pris dans cet affreux duo du rapide et des cascades, enveloppé déjà des premiers plis de la vague perfide, le Frère l'arracha quand même, en multipliant ses coups de rame.

L'embarcation mit un quart d'heure peut-être, à sortir de l'orchestre infernal. Le courant relâcha son emprise. Bientôt ce fut l'eau calme. Enfin, un doux frottement de sable sous la carène. Le rivage ! La joie ! Le *Magnificat* à Marie !

Débarqués, les missionnaires halent la pauvre nacelle libératrice et, se regardant alors, pour la première fois ils se rendent compte de leur état.

Le Frère Charbonneau, qui avait eu le temps de se vêtir, n'était que déchiré et détrempé. Le Frère Laity se trouvait nu-pieds, en pantalon et chemise. Le Père Dupire pareillement, et, de plus, la pipe aux dents, pleine d'eau. O habitude ! N'avait-il pas dû l'empoigner, à son chevet — puisque c'est toujours entre elle et son chapelet qu'il s'endormait — à l'instant du *Runa ra illè* : *Il n'y a plus de vie pour vous* !

Tout le reste était perdu : les vivres, les pièces de l'église, les soutanes, les croix, la grande croix brillante que le missionnaire Oblat de Marie Immaculée reçoit, au jour de sa profession perpétuelle, et sur laquelle sa suave espérance est de déposer son dernier baiser, d'exhaler son dernier soupir.

En s'acheminant vers le poste de Fitzgerald, à travers la forêt et les rochers, nos marcheurs se coupaient les pieds aux cailloux et se piquaient le visage aux aiguilles des sapins serrés. Mais que leur importait si peu !

Au village indien, tout en prières pour les âmes de ceux que l'on croyait morts, leur apparition fut annoncée par une fillette, qui cria, en s'enfuyant :

— Maman ! Les Pères qui sont habillés en hommes !

Les wigwams se vidèrent, pour entourer les « revenants ».

Sans trouver un mot à se dire, de part et d'autre, tant ils étaient émus, missionnaires et Indiens se touchèrent affectueusement la main.

Un grand feu réchauffa bientôt les naufragés.

Quelqu'un donna au Père Laity une casaque velue. Un autre affubla le Père Dupire d'une toile cirée et d'un béret de coton.

Quelques heures plus tard, les missionnaires descendirent, ayant fait le *portage* de 25 kilomètres, et rejoignirent leur maison-chapelle du Fort-Smith.

La première messe du lendemain fut chantée en actions de grâces.

CHAPITRE IV

Chef d'Équipages

A la Samoyède. — Par 40 degrés centigrades. — La langue du Frère Bowes. — L'hiver arctique et ses splendeurs. — Aurores boréales. — Les raquettes. — Le mocassin. — La course dans les régions polaires. — Ses douleurs. — Les équipages. — Le cheval. — Mort des Frères Welsch et Nicolas. — Le traîneau à chiens. — « Ma fille » et « mon chien ». — Meutes et dressage. — L'attelage. — Quelques grands coureurs : Frères Jean-Marie Beaudet luttant contre les bordillons, *Leborgne battant la neige devant les chiens, Kérautret sombrant dans le lac, Crenn le dompteur. — La tâche la plus dure. — En route. — La crevasse et la* poudrerie. — *Campement* à la belle étoile. — *Un ressuscité de la Sainte Vierge : le Frère Guillet. — De l'hôpital de Laval au lac Caribou.*

Quel est ce Samoyède ?

La maisonnette a vivement refermé sa porte au rude loquet. Sur le seuil, devant le jour blafard qui commence et dont on ne saurait dire s'il descend du ciel où se meurt l'aurore boréale ou bien s'il monte de la grande nappe de neige étendue, l'homme apparaît, velu, hirsute comme l'ours noir dans sa large fourrure. Une peau de renne l'enveloppe jusqu'aux genoux, et le capuchon qui la surmonte, confondu avec la barbe inculte, ne laisse même pas deviner le bon œil clair qui scrute l'horizon du grand lac gelé. Au fond des mouffles en peau de castor, suspendues aux épaules par des cordons de cuir, disparaissent les mains. Enveloppées de plates molletières, les jambes s'affirment déjà sveltes et déliées.

Ce Samoyède, vous l'eussiez vu, il y a une heure, à genoux, avec son austère soutane et sa belle croix de

missionnaire, au pied d'un humble autel. Aux côtés du prêtre, son compagnon et le père de son âme, il achevait sa prière et sa méditation quotidienne. Puis la sainte Messe commença, sous la lueur de deux chandelles de suif de renne. Au moment appelé par ses désirs, il se leva, se prosterna, et, les mains jointes, reçut le Pain des Forts, le Pain des Voyageurs. Suivit l'action de grâces. Le déjeuner se prit au coin de l'âtre.

C'est alors que le costume changea, et qu'une dernière bénédiction du Père, gardien du foyer pour ce jour-là, tomba sur celui qui partait.

Vous avez encore nommé le Frère coadjuteur.

Si, lors de son réveil, il a entendu la maison de bois craquer de toutes parts ; si, à peine sorti, il ressent jusqu'aux racines des dents comme l'impression d'une eau glacée; si son haleine s'échappe en sifflant et se change aussitôt en une buée givreuse qui enfarine sa fourrure; si ses yeux n'ont pu retenir les deux larmes arrachées par le froid, il sait que le thermomètre centigrade ne marquerait pas moins de quarante degrés au-dessous de zéro. Le moindre vent alors deviendrait une menace de mort. Mais dans l'air tranquille qui est presque toujours la condition des froids extrêmes, il suffira au voyageur de se vêtir amplement, chaudement, légèrement toutefois, afin d'éviter les sueurs qui se glaceraient sur lui, et de ne s'arrêter que pour faire son grand feu et pour se coucher dans un trou de neige, au bord d'une forêt.

De 40, le thermomètre pourra descendre à 45, 50, 60 degrés, l'heure du soleil levant restant la plus mordante.

Les froids extrêmes ne persistent que peu de jours, et la température moyenne des sept à neuf mois que dure l'hiver arctique se renfermerait entre 25 et 35 degrés centigrades.

Quelques semaines de ce gel suffisent à solidifier tous les fleuves, à l'exception de certains rapides, tous les lacs et même les parties de l'océan comprises entre les îles polaires et le continent. Les glaces y dépasseront deux mètres d'épaisseur.

Par ces froids, aucun « habitué » du Nord ne s'avisera de toucher un métal, surtout des lèvres ou d'une main humide. On en avait averti le Frère Bowes, l'intrépide futur architecte des plus chaudes maisons du Nord-Ouest. Il arrivait d'Europe au lac Labiche.

— On ne me fera pas croire pareille fable, se dit-il. Voyons plutôt.

Et il sortit.

Bientôt des cris gutturaux, désespérés, éclatent sous les fenêtres des missionnaires, des coups de pieds heurtent la porte. C'est le Frère Bowes dont la langue est collée au tranchant d'une cognée. Ses mains soulèvent le manche pour soulager un peu le membre happé par l'acier. Graduellement, à l'aide de linges chauffés, Mgr Faraud et le Père Grandin parviennent à dégeler la cognée et la langue. Il n'y périt qu'un mince feuillet de peau.

Ce froid du Grand Nord, que le Père Petitot déclare « plus terrible que le loup blanc des steppes et que l'ours gris des montagnes », surprend d'une autre manière, plus intéressante que redoutable, le nouveau venu.

Sous ses étreintes, continue le même missionnaire, la soie, le duvet, les plumes s'attachent à vos doigts, comme s'ils étaient enduits de glu; les copeaux de la planche que vous rabotez adhèrent à votre instrument; la feuille de papier que vous avez nettoyée avec votre gomme-grattoir se précipite sur la main que vous lui présentez, comme la paille sur l'ambre échauffé. Si vous faites votre toilette devant une fenêtre, une glace, votre chevelure, au lieu de se courber sous le peigne, s'ébouriffe, se hérisse et s'agite avec des crépitations, comme si votre tête eût été transformée, durant votre sommeil, en tête de Méduse. Machine électrique vivante, vous ne pouvez vous revêtir de vos pelleteries, vous étendre dans vos robes de fourrures, ou même dans une simple couverture de laine, sans faire jaillir de ces peaux, de cette laine, sous vos mains, sous votre corps, un véritable feu d'artifice, accompagné de pétillements.

Ce feu d'artifice, effet sans doute de la résistance opposée par l'air, densifié par le froid, aux radiations électriques, qui se dégagent de la terre dans le voisinage du pôle magnétique —les soubresauts de la boussole qui y correspondent toujours et les odeurs d'ozone qui le suivent, comme elles suivent les orages, le confirmeraient

— se déploie avec une splendeur féerique dans les *aurores boréales.*

Une tribu montagnaise, comparant cette illumination à l'océan de feux follets, qui couvre les troupeaux de rennes, galopant, pelage contre pelage, dans les steppes arctiques, l'ont appelée *les rennes célestes.* Pour les Cris algonquins, l'aurore boréale représente la *danse des esprits.*

Mais ni le galop le plus rapide, le plus étincelant, ni la danse la plus tourmentée, la plus aérienne n'en sauraient donner l'idée à qui ne l'a point vue.

Pour s'essayer à décrire l'aurore boréale, il faudrait n'y avoir assisté qu'une fois. Mais, quand, presque chaque soir du long hiver, le spectacle s'est répété, sans ressembler jamais à celui de la veille, on pose là sa plume découragée.

L'aurore boréale n'obéit qu'à une règle: ravir toujours l'œil humain par l'harmonie de ses mouvements, si désordonnés qu'ils paraissent, et par l'agrément des couleurs dont elle se pare, si hardies qu'elles soient.

Les aurores vivement teintées, malgré leurs fusions chatoyantes, leurs couronnes elliptiques et leurs rosaces échevelées, ne sont point toutefois les plus aimées. L'aurore blafarde, safranée, ordinaire, a pour elle, la beauté essentielle de l'aurore : l'extrême mobilité, et demeure tellement diaphane, dans ses évolutions, qu'elle laisse constamment filtrer jusqu'à la terre l'immobile rayonnement des étoiles et de la lune, avivées par le froid.

Attaché au zénith par une agrafe mystérieuse, le voile de cette aurore se développe souvent en courtines immenses. Elle s'abandonne mollement d'abord à quelque souffle secret qui la parcourt de l'occident à l'orient. Certains de ses plis se gonflent si largement parfois qu'ils viennent affleurer la terre, avec un bruissement d'étoffe agitée, un sifflement même, nettement perçu par l'oreille. Une main rassemble tout à coup la draperie, pour la relancer encore, la saisir de nouveau et la disperser enfin en débris argentés dans la nuit bleue.

Les aurores, blanches ou orangées, les plus entièrement belles — les missionnaires en restent d'accord — sont les *dansantes.* Elles surgissent soudain des zones magnétiques, en fusées intenses, en faisceaux de lances ou en colon-

nades diamantées, et gagnent, d'un bond, les hauteurs du firmament. D'un même mouvement, elles redescendent. Puis, elles s'élargissent autour du ciel, comme pour adopter leurs positions, et s'établissent un peu au-dessus des forêts lointaines que l'on voit baignées d'un or stagnant. Et les millions, les myriades de pieds de feu se mettent en valse, s'élevant, s'abaissant, s'éloignant, se rapprochant, tournoyant, alternant le pas, s'entre-croisant, se confondant, se dissociant, tantôt ralentissant, tantôt se précipitant et piétinant l'horizon avec une frénésie de colère, jusqu'à ce qu'un coup de vent magique, faisant éclater le plancher du bal, projette dans les airs l'aurore entière, et jonche le ciel de ses brumes neigeuses, bientôt évanouies.

Mais déjà un nouvel escadron de feu jaillit du sol polaire, et la danse nocturne recommence.

L'aurore boréale se retire parfois tout à fait, pour livrer l'espace à un vol de cristaux grésillants, qui enveloppent la lune de halos merveilleux et la multiplient en parasélènes qui n'auront de rivales que les parhélies du soleil d'hiver.

Le missionnaire, cheminant sous ces magnificences, se surprend quelquefois à fredonner ce que chantait le petit enfant à sa mère :

Puisque l'envers des cieux si doucement rayonne,
Comme il doit être beau, l'autre côté du Ciel !...

Mais il se ressouvient que pour gagner ce Ciel de beauté et de repos, il lui faut aller encore, sur les neiges réelles, froides, immenses, à la conquête des âmes.

*
* *

Ces neiges s'accumulent particulièrement entre les berges des rivières et dans les clairières des bois.

Plus hautes et plus molles elles seront, plus vastes devront être les raquettes.

Dans les profondeurs des bois, pour maintenir le piéton par-dessus les buissons où s'accrochent les *bordées*, l'escarpin devra mesurer près de deux mètres de long sur un

demi de large. Ces dimensions de la *raquette de chasse* conviennent particulièrement aux vallées de la haute rivière la Paix et de la rivière Nelson, son affluent, à l'abri des montagnes Rocheuses. Mais dans les grands steppes, battus par les vents secs de l'Athabaska-Mackenzie, la *raquette de course* ne mesure guère plus d'un mètre sur 35 centimètres.

La raquette est une natte en cordelettes de peau (*babiche*), natte ajourée et fermement tendue dans un cadre léger, de forme oblongue, lequel se relève, par devant, en volute élégante pour franchir les aspérités du chemin, et se prolonge, à l'arrière, en simple bâton. Deux barres transversales tiennent ouvert, au milieu du réseau, l'espace nécessaire au jeu de l'avant-pied. Celui-ci, retenu par deux lanières, qui l'assujettissent à l'une des barres et vont contourner le talon, traîne, sans la soulever complètement, la raquette. Il bascule à chaque pas sur la barre, les orteils plongeant dans la neige et la plante du pied rebondissant un peu contre le treillis sur lequel elle s'appuie.

Dans les champs de neige asséchée, la course sera facile. Mais sous les neiges fondantes, cordelettes et lanières se relâcheront, et le cadre et le réseau imbibés s'alourdiront en boulet de forçat.

La chaussure du pied consiste en une pièce de laine enroulée (*nippe*) et en une gaine de peau tannée de renne ou d'orignal. Ce chausson léger et souple, retenu par des lanières de peau autour du mollet, s'appelle *mocassin*. Soulier idéal de l'Extrême-Nord, qui n'a pour ennemis que les cailloux du chemin et l'humidité du printemps, on le trouvera longtemps encore, l'été comme l'hiver, à l'église comme sous la tente, au pied de l'évêque, du missionnaire, de la religieuse, comme à celui du Peau-Rouge sauvage.

*
* *

L'habitant des pays tempérés ne se figurerait pas les distances qu'il est possible de parcourir, à la marche continue, à la course même, dans les régions polaires.

Le mouvement, sous la pression d'une piquante atmosphère, devient un besoin; et de 50 à 70 kilomètres rempliront souvent les journées de décembre et janvier. La pensée de l'engourdissement fatal qui le saisirait bientôt, s'il s'arrêtait, stimule puissamment aussi le marcheur contre l'accablement de sa fatigue.

Les *ampoules* et le *mal de raquette* sont les plus communes des souffrances causées par le balancement continuel du corps sur les jambes écartées.

L'ampoule, qui se produit sous la compression des lanières et de la barre de pivot sur l'avant-pied, met la chair au vif. L'art de se chausser et de s'endurcir finit cependant par en préserver « l'homme du Nord ».

Le mal de raquette ne se compare bien qu'à la douleur d'une luxation.

Nul n'en est exempt, écrit un missionnaire. Les meilleurs et plus anciens voyageurs peuvent le contracter. Tout dépend des dispositions du moment. On peut le ressentir en différentes parties des jambes ou des pieds, voire même aux hanches. Quel que soit le nerf lésé, il devient si douloureux sur tout son trajet, on y éprouve des douleurs si lancinantes, que l'on s'imaginerait volontiers avoir un os fracturé ou la partie malade déboîtée. Souvent elle geigne pendant la marche.

Le mal de raquette ne reprend pas sa victime à chaque voyage. Lui aussi se laisse parfois dompter par la longue endurance.

Les fourrures, les mocassins, les raquettes — ajoutons le long fouet au manche très court —, c'est dans cet arroi que se présente le *maître* des équipages, aux missions de l'Extrême-Nord.

Cet *équipage* n'est autre, dans toute la partie est du vicariat d'Athabaska et dans le vicariat du Mackenzie entier, que le traîneau attelé de chiens.

*
* *

L'ouest du vicariat d'Athabaska — bassin de rive gauche de la rivière Athabaska et bassin de rive droite de la

rivière la Paix — recourt depuis longtemps à l'attelage du cheval. L'automobile même y a récemment paru.

La voiture, montée sur quatre roues pour l'été et sur deux patins pour l'hiver, chemine plus ou moins lentement, suivant la fréquence des ornières visqueuses ou des ravins de neige.

Plusieurs missionnaires de ces contrées s'affranchissent du véhicule et ne voyagent qu'en selle, quelle que soit la saison.

Le 30 juin 1910, deux jeunes Lorrains, les Frères Welsch et Nicolas, qui n'avaient encore donné au vicariat d'Athabaska que les prémices de leur courage, périrent, avec leurs montures, en traversant la rivière Boucane (Smoky), affluent de la rivière la Paix.

Tous deux étaient partis du lac Esturgeon, où le Frère Welsch venait de bâtir une école indienne, à destination du Petit Lac des Esclaves, où Mgr Grouard les appelait. Leur ferveur à recevoir la sainte communion, ce matin-là, avait particulièrement frappé le Père Jaslier. Il était huit heures lorsqu'ils éperonnèrent leur cheval et jetèrent derrière eux un joyeux « au revoir ! »

Vers midi, ils se trouvèrent au bord de la rivière Boucane, qu'ils savaient guéable à un certain endroit. Se trompèrent-ils? Voulurent-ils, afin de gagner du temps, attaquer le fougueux cours d'eau, là où ils le rencontrèrent? Les Indiens expliquèrent que le Frère Welsch, ayant le meilleur cheval, avait pris les devants, et que sa bête avait déjà passé à la nage le côté le plus périlleux, lorsque le Frère Nicolas, désarçonné au milieu même du courant, tomba en jetant un cri. Se retournant, le Frère Welsch vit le cheval regagner seul la berge, et il tenta un suprême effort pour sauver son compagnon. Mais celui-ci, violemment emporté, ne put retenir la longe d'attache qui lui était jetée. N'ayant plus alors qu'à regagner la rive pour se sauver lui-même, le Frère Welsch était sur le point d'y parvenir, lorsque son cheval, qui s'était pris le pied dans les rênes, pendant la tentative de sauvetage, et se trouvait forcé par là de nager la tête sous l'eau, acheva de s'étouffer. Les corps du Frère et du cheval furent re-

trouvés ensemble, près du bord, sur une barre de sable à peine submergée. Le Frère Nicolas fut arrêté beaucoup plus loin, dans le courant qui l'emportait toujours.

Les derniers chevaux de missionnaires que l'on puisse rencontrer en allant vers le Nord, se trouvent au Fort-Smith, soixantième degré de latitude, à l'entrée du vicariat du Mackenzie. Ils y sont employés à faire le *portage* des rapides (25 kilomètres) et à cultiver les terrains de la ferme Saint-Bruno.

Plus loin, ils seraient inutiles, faute de chemins et de nourriture le plus souvent.

Et nous voici définitivement au pays du *traîneau* et du *chien.*

A assortir cet équipage par excellence des immensités de glace et de neige, à le former, à l'entretenir, à le conduire, se passeront les heures les plus nombreuses du Frère coadjuteur

Autrefois les sauvages attelaient leurs femmes et leurs filles au toboggan, chargé de tout l'ameublement de la loge familiale. Lorsque, vers le milieu du dix-huitième siècle, les coureurs-des-bois arrivèrent sur le versant de l'océan Glacial, ils trouvèrent oisifs des chiens étranges, descendant sans doute de quelques Saints-Bernards importés dans l'Ouest Canadien, au siècle précédent, et des grandes louves de la forêt. Les aventuriers français enseignèrent alors aux Dénés l'art de remplacer leurs filles par ces chiens. C'est pourquoi la langue indienne n'eut d'abord qu'une expression pour dire « ma fille » et « mon chien ».

Les chiens-loups n'ont rien en général qui sollicite les tendresses que l'on prodigue à leurs congénères domestiques du Vieux-Monde. La jalousie animale de la meute d'ailleurs ne souffrirait pas de privilégiés. La crainte seule d'une voix sévère et du coup de cravache a raison de leur instinct méchant, vorace et paresseux

Les *petites missions* — on appelle ainsi celles qui ne comptent qu'un ou deux missionnaires et un Frère — se contentent de quatre à six chiens.

Aux *grandes missions* — où s'assemble un nombreux personnel de pères, frères, religieuses, orphelins, malades, vieillards — il faut une meute de vingt à trente coursiers.

Un chien de moyenne valeur s'estimait avant-guerre à 200 francs. Les chiens de plus grande force, que l'on place à l'arrière de la file indienne, et les *chiens de tête* surtout, dont le flair affiné fait des guides précieux, pouvaient coûter jusqu'à 1000 francs. On calculera combien le change de nos temps troublés a multiplié ces prix.

C'est vers l'âge de huit mois que le chien du Nord se laisse rompre à l'attelage. Une dizaine d'années seront l'ordinaire mesure de sa carrière. « Il y a longtemps qu'il est chien », diront les sauvages. Ce qui signifie : bouche inutile dont il faut se défaire. Lorsqu'ils ajouteront : « *Kuttalin enli ra illé* : c'est fini, il ne sera plus chien », son arrêt de mort sera porté...

Nous avons vu les yeux de plus d'un bon Frère s'humecter à l'annonce qu'il était temps d'abattre quelque compagnon de leurs randonnées. « Si les choses sensibles n'avaient pas une âme, on ne les aimerait pas autant », disait saint Augustin. Et si cette âme sensible a souffert des mêmes froids, des mêmes tempêtes, de la même faim que l'âme non moins sensible du maître, faudra-t-il s'étonner que l'on ne trouve que difficilement l'exécuteur fatal? D'autre part, dans les superstitions si lentes à disparaître, subsiste encore souvent celle qui défend à l'Indien de tuer un chien. Alors, celui des « maîtres » du chenil, qui a le moins voyagé avec l'animal que l'on ne peut plus nourrir, se dévoue tristement à lui porter le coup de grâce.

La science d'assortir les meutes jouit d'une grande considération, dans la vie pratique de l'Extrême-Nord.

Un chien, en effet, que l'on ne parvient pas, du premier abord, à faire adopter par les autres, est souvent mordu et condamné à être tenu à l'écart, jusqu'au jour favorable, où, en quelques secondes, il sera mis en pièces.

La promptitude à accourir, au milieu de la meute en bataille, est de toute importance. Ces batailles se déclenchent soudain, sans le moindre prélude, jour ou nuit, et si le dompteur n'arrive sur-le-champ, armé de son gourdin, il y aura des yeux crevés, des oreilles arrachées,

des pattes brisées et même des cadavres. Le repos du missionnaire est particulièrement troublé de la sorte, lorsque son attelage se trouve parmi les meutes des camps sauvages au fond des bois. Chiens d'Indiens (*guédés*) et chiens de Blancs sont presque irréconciliables.

La nourriture principale du chien de trait est le poisson. Une ration de cinq à huit livres par jour le maintient en état de haler, douze heures durant, une charge de cinquante kilogrammes.

L'attelage le plus ordinaire consiste en un traîneau tiré par quatre chiens, et lesté, par conséquent, d'un poids de quatre cents livres.

*
* *

Le traîneau et l'attelage — dernier modèle — ne furent jamais mieux décrits que par cette page du *Carnet d'un jeune missionnaire de l'Athabaska*:

Voici comment le Frère Leroux a fabriqué la *traîne* dont il se sert.

Sous le motif que les planches de bouleau, dont on s'est servi longtemps dans le pays, ne sont pas assez solides et ne glissent pas aussi bien, les planches de chêne, qu'il faut importer, commencent être employées de plus en plus malgré leur prix élevé. Celles du Frère pouvaient mesurer un peu plus de 3 mètres de long sur 19 à 20 centimètres de large. En prenant bien garde au *sens* du bois, l'artiste, à coups de hache et de rabot, réduisit ces deux planches, à l'une des extrémités, à 10 centimètres de largeur. Cette opération préliminaire achevée, il fit passer lesdites planches dans la vapeur d'eau, jusqu'à ce qu'elles eussent acquis assez de malléabilité pour accepter la forme ordinaire. A l'extrémité diminuée, il releva en volute la tête des planches, en les tenant serrées l'une contre l'autre. Enfin, pour que ce *chaperon* restât indéfiniment tel quel, il le réunit au *plat* de la traîne, au moyen de deux solides cordes. Il laissa ensuite passer plusieurs semaines sans s'en occuper. Puis, un beau jour, constatant que toute la vapeur d'eau qui s'était logée dans le bois avait disparu, il fit courir tout le long de la traîne, en la fixant aux traverses qui retenaient les deux planches réunies, une lanière de peau de bœuf. Enfin, de deux planchettes taillées en biseau (50 centimètres de haut), il constitua un dossier, qui fut rattaché au plat et au chaperon au moyen de cordes.

Restait l'enveloppe, un sac de trois mètres de long sur un et demi de tour, ouvert dans le sens de la longueur... C'est là dedans que vous mettrez vos poissons, vos bagages, vos couvertures, ou bien votre personne.

A l'endroit où la volute commence, au bas, se trouve un anneau formé par la lanière de bœuf et auquel on attache les traits du chien.

Voilà un traîneau...

Autrefois, on ne connaissait que les harnais de provenance sauvage et de peau d'orignal. Encore une mode qui a fait son temps. Les attelages européens en cuir sont aussi solides... On n'a besoin que de les acheter. C'est du *butin* des *grands pays*... Voilà bien assez de raisons pour se déterminer, n'est-ce pas ?

Ces harnais se composent d'un collier fermé, juste assez grand pour que la tête du chien puisse s'y introduire en forçant un peu et de deux traits, qui sont maintenus à bonne hauteur sur les flancs du coursier par une double dossière et une sous-ventrière. Ces traits partent du collier du chien n° 1 pour s'accrocher au harnais du n° 2 et ainsi pour les autres, car l'attelage ne se met pas de front, excepté chez les Esquimaux, mais de file, sur une ligne parfois assez longue, et les traits du n° 4, 5 ou 6, selon que vous avez des chiens, s'accrochent finalement dans les *tires* du traîneau.

Nos métis et sauvages — et sur ce point je sais des missionnaires qui le sont bien un peu — aiment beaucoup à voir sur le dos de leurs coursiers des tapis brodés, soit avec des fausses perles de toutes couleurs, soit avec de la fausse soie, aux nuances les plus variées; au sommet du collier, des aigrettes; sur la dossière d'avant, une douzaine de grelots; et enfin, à l'endroit où la sous-ventrière rejoint les traits, deux ou quatre sonnettes dorées ou argentées. C'est à qui se fera remarquer. Vos châtelains ne sont pas plus fiers de leurs pur-sang, que nous de nos « mâtins ».

Il n'y a pas jusqu'aux commandements qui ne soient à peu près ceux que vous donnez à vos chevaux : *Marche* ! et ça part; *hue* ! et ça tourne à droite; *dia* ! et ça tourne à gauche; *ho* ! et ça stoppe.

Le « ça stoppe » est toujours d'une ponctualité parfaite. Mais le « ça part », « ça tourne », et « ça court », ajouterons-nous, diffèrent en rapidité et en facilité selon les variations infinies des chemins et des jours.

Le 2 avril 1906, Mgr Grouard part, avec les Frères Leroux et Grenn, de la Nativité, pour Notre-Dame des Sept-Douleurs, Fond-du-Lac Athabaska. Le lac, qu'il s'agit de parcourir sur ses 280 kilomètres de longueur, offre son plus beau miroir :

Les chiens reçoivent l'ordre de partir au galop : marche Bismarck marche Dreyfus ! marche Picquart ! (car il faut vous dire que nos

chers frères, sans se mêler autrement de politique, prennent la liberté de donner à leurs quadrupèdes les noms des personnages plus ou moins illustres de l'époque). Alors nos coursiers, encouragés peut-être par ces dénominations glorieuses et surtout par le claquement du fouet, voyant devant eux la belle carrière qui leur est ouverte, s'élancent avec ardeur. On dirait qu'ils volent. Les traînes glissent comme le vent sur la glace polie. On croirait presque que nous sommes en automobile, sauf que nous n'écrasons personne et que nous ne faisons point panache !

Retour, par les mêmes endroits, la semaine de Pâques. Il a dégelé, puis regelé. Il tombe une neige fondante :

Nous voilà, gens et bêtes, barbotant dans cette épaisse couche de neige liquide et nous traînant avec une lenteur désespérante. Nos pauvres chiens n'ont plus l'air si fiers de porter leurs noms fameux. Ils les entendent pourtant retentir plus souvent que jamais à leurs oreilles; mais la vaine gloire n'a plus de prise sur eux.

Nous ne connaissons pas de Frères qui n'aient accompli leur part de longs et fréquents voyages avec ces attelages. Plusieurs, toutefois, pourraient être, à bon droit, appelés les *professionnels* de la course incessante, inlassable : les *grands coureurs*, comme les Frères Jean-Marie Beaudet, Marc Leborgne, Derrien Kérautret dans le Mackenzie, et Louis Crenn dans l'Athabaska.

* * *

Le Frère Jean-Marie Beaudet, qui dit adieu à la Bretagne, à l'âge de 17 ans, en compte 56 aujourd'hui. Son cousin, le Frère Louis, et lui-même reparlent encore avec émotion de la scène du sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray, où le vicaire de Pluvigner, zélé directeur de leurs vocations, avait tenu à les conduire, afin d'y célébrer pour eux la messe du départ. Comme les jeunes missionnaires remettaient les honoraires de cette messe au prêtre, qu'ils savaient très pauvre, celui-ci les employa aussitôt à leur acheter une statue de la « Bonne Sainte Anne » :

— Vous l'emporterez au Mackenzie, dit-il, en souvenir de notre Bretagne et de la France.

Le Frère Jean-Marie avouerait sans doute que les dix-huit années les plus dures, et partant les plus aimées, de sa vie apostolique furent celles qu'il passa, seul presque toujours avec le Père Ducot, à la mission Sainte-Thé-

rèse de Norman, non loin du Cercle polaire. C'est là qu'il eut le bonheur de prononcer ses vœux perpétuels, le premier novembre 1892, à la fin d'une retraite de huit jours que le Père Ducot lui prêcha, à raison de trois sermons solennels par jour. La fête venue, ils étaient seuls encore, parce que les sauvages, dispersés trop loin dans les bois, n'avaient pu regagner Norman, même pour la Toussaint. Tout fut mis à contribution cependant : l'illumination au suif de renne, les décorations de sapin vert et les riches parures bordelaises envoyées au missionnaire de Sainte-Thérèse par sa généreuse famille. Toute la journée, hormis le temps des agapes à la viande sèche et au pemmican, se passa en prières communes au pied de l'autel, jusqu'au salut magnifique. Les anges, croyons-nous, ne purent décider lequel fut le plus radieux, ou du bon Frère faisant au divin Maître, en cette latitude si reculée du globe, son sacrifice entier, ou du Père Ducot à qui revenait l'honneur de recevoir, au nom du supérieur général et de l'Eglise, *l'oblation* perpétuelle de son coadjuteur.

Le Frère Jean-Marie apprit si parfaitement la langue des Peaux-de-Lièvres, il chantait et priait si bien en cette langue, que le Père Ducot lui confiait la présidence des offices du dimanche, lorsque lui-même devait s'éloigner dans les bois :

— S'il pouvait faire la *grande prière* (la messe), observaient les Peaux-de-Lièvres il serait vraiment comme l'*homme de la prière* (le prêtre) !

Ouvrier principal de l'église et de la maison actuelles de Sainte-Thérèse, le Frère Jean-Marie se donna davantage encore à son grand travail : la course sur les neiges. Il n'y a peut-être pas un rayon de dix lieues, autour du fort Norman qu'il n'ait battu de ses raquettes et de son traîneau, sans parler des attelées beaucoup plus longues qu'il fit souvent du côté de N.-D. de Bonne-Espérance (Good-Hope) et du Grand Lac de l'Ours.

Lors de son dernier voyage (environ 200 kilomètres) au lac de l'Ours, où il était allé chercher des poissons achetés des Indiens, il faillit n'être jamais revu :

— C'est mon ange gardien qui m'a sauvé ! se plaît-il à redire.

Le sauvage, qui l'avait guidé de Norman au Grand Lac, avait refusé de l'assister au retour, et le Frère était reparti seul. Au bout de plusieurs jours de marche, il eut à traverser, en son meilleur endroit, l'affreuse rivière de l'Ours.

Un pêle-mêle de faisceaux de lames de sabres donnerait l'idée du chaos qu'il fallait affronter. C'étaient les *bourguignons*, ou *bordillons*, glaçons aiguisés par le rapide courant, mille fois brisés par lui, agglutinés en collines et fixés en désordre sur la surface enfin gelée de la rivière.

Les *bordillons*, rencontrés à certains endroits de toutes les rivières et de tous les lacs, où les entassent tour à tour les flots et les vents, ne sont nulle part aussi enchevêtrés, aussi menaçants que sur la rivière de l'Ours.

Le Frère Jean-Marie mit presque deux jours à franchir les bordillons de cette rivière, sur un espace de moins de deux kilomètres. Des mains, des bras, des épaules, des genoux, de tout le corps il avait beau soulever le traîneau afin d'aider ses chiens à remonter les précipices où ils tombaient, le traîneau ne parvenait pas aux cimes aiguës, Le Frère dédoublait alors la charge, poussait un peu plus loin, et revenait prendre le reste. Les mains gourdes, les dents claquantes, il pensa un moment tomber là, paralysé par le froid et la fatigue. Mais la prière à l'ange gardien qu'il répétait sans cesse lui rendit le courage et la vie. Le matin de la deuxième journée, premier janvier, la planche de fond du véhicule se partagea, coupée par une arête vive, et la cargaison entière se dispersa dans les glaçons. Abandonner le convoi et ne retourner qu'avec les chiens, c'était exposer le Père Ducot à *jeûner*, à souffrir de la faim peut-être, tout l'hiver. Le dévoué coadjuteur ne le pouvait pas. Son bon ange le secourut encore, en lui donnant la pensée d'aller couper des aunes sauvages dans la forêt, et d'en faire des attaches capables de retenir, jusqu'au rivage, les pièces du traîneau. La mission Sainte-Thérèse fut ainsi sauvée.

Une lettre du Père Lecorre, publiée par un petit journal de campagne, que recevait le pieux curé de Theix, près de Vannes, suffit à gagner aux missions le meilleur de ses jeunes paroissiens : Marc Leborgne. Celui-ci n'eut que le

temps d'embrasser sa famille et de se joindre à la caravane de ses compatriotes, qui entreprenait la traversée de l'Atlantique.

Depuis 1884, le Frère Marc court sur les neiges du Mackenzie.

Ce que fut le Frère Jean-Marie à Norman, le Frère Leborgne le fut à Liard et Nelson. Il y bâtit des églises et des maisons, il y pourvut à la subsistance des Pères, il y fit, pendant quinze ans, les voyages que l'on peut considérer sans doute comme les plus continuellement pénibles des vicariats arctiques.

Les régions de la haute rivière des Liards et de la rivière Nelson reçoivent, en effet, des neiges abondantes et sont périodiquement visitées par le *chinouk*, vent tiède du sud-ouest. C'est donc là que doit s'exercer, dans toute sa dure nécessité, la tâche, de *battre la neige devant les chiens*.

Battre la neige devant les chiens, dans le reste de l'Athabaska-Mackenzie, consiste plutôt à courir simplement en avant, afin de guider l'attelage, qui ne possède pas la très rare fortune d'un *chien de tête*, capable d'obéir parfaitement au seul commandement de la voix. *Battre la neige devant les chiens*, dans les vallées des rivières des Liards et Nelson, veut dire, non seulement diriger les chiens, mais surtout piétiner la neige elle-même, de façon à creuser un sillon durci où pourront s'avancer, sans s'y enliser, les coursiers et les traîneaux. Le Frère Marc eut souvent, à travers ces neiges profondes et amollies, à battre deux et trois fois la même portion du chemin, avant d'y appeler ses chiens. Il devait parcourir de la sorte jusqu'à 500 kilomètres, dans la solitude.

Malgré ses 54 ans et sa longue carrière de fatigue, le Frère Marc Leborgne demeure le maître coureur des missions de la Providence et de Simpson.

A Résolution, il faut voir aujourd'hui un plus jeune Breton — 42 ans — qui serait bien en peine de compter ses randonnées arctiques, et dont les jambes, d'ailleurs, même lorsqu'il se repose, apparaissent, au premier coup d'œil, si souples et vigoureuses que l'on se dit qu'elles ne peuvent pas ne pas courir. C'est le Frère Kérautret.

Il s'avançait déjà dans l'étude de la philosophie, lorsque ses méditations sur l'humble mérite des frères missionnaires le déterminèrent à prier ses supérieurs de le laisser renoncer aux honneurs du sacerdoce :

— J'aime mieux la vie où il me faudra plutôt courir que discourir, faisait-il observer aussi.

Depuis lors —1906 — le Grand Lac des Esclaves tout entier et ses alentours lui servent de champ de course. Il ne s'en éloigna que l'hiver 1910-1911, afin de porter main forte à la mission de N.-D. de Bonne-Espérance du Cercle polaire, puis à la mission du Sacré-Cœur de Simpson.

Un jour qu'il descendait la pente d'une île du Mackenzie, qui fait face à la mission de N.-D. de Bonne-Espérance, et qu'il s'était assis un instant sur son traîneau, ses chiens tournèrent brusquement, et le jetèrent sur la glace, où il pensa s'être « brisé les reins ». Il dut prendre le lit pour s'en remettre.

A Simpson, comme il travaillait au bord de la toiture d'un hospice en construction, il tomba tout à coup, avec l'échafaudage, qu'un animal, harcelé par les moustiques, était venu disloquer en s'y frottant, la nuit précédente. Les deux poignets se foulèrent dans la chute. A ces blessures s'ajoutèrent, avec les années et les aventures, celles dont les pieds, les mains, le front portent les cicatrices.

L'accident le plus grave, de l'aveu du Frère Kérautret, lui arriva au mois de mai 1919, comme il rentrait d'un voyage à travers les chenaux de la rivière des Esclaves. Il atteignait le Grand Lac des Esclaves, lorsqu'une mare s'ouvrit devant lui. Il y fut précipité avec son attelage. C'est à la protection de saint Joseph, invoqué aussitôt, que le bon Frère attribue la vivacité qu'il mit à saisir les bords de la glace et la force qu'il garda de rester suspendu à ce précaire appui, malgré le courant qui l'entraînait sous la croûte du lac immense, jusqu'au moment où ses compagnons de route furent en état de lui porter secours..

Coureur en chef du lac Athabaska, le Frère Louis Crenn entendit l'appel de Dieu pour la carrière de coadjuteur missionnaire, lorsqu'il était élève des classes supérieures

à l'école apostolique de Notre-Dame de Pontmain, diocèse de Laval. Il peut aujourd'hui se glorifier d'avoir formé à l'art de vaincre la fatigue les Frères Tugdual Mousset, Vincent Cadoret, et de plus jeunes encore. Il se réserve toutefois les voyages les plus difficiles. L'admiration unanime des Blancs, Métis et Sauvages le proclame maître dompteur des meutes du Nord. Jamais ne le vit-on frapper ses chiens pour les lancer. Tout au plus leur montre-t-il ses lanières plombées, lorsqu'il veut les faire détaler, comme l'éclair, hurlant de peur. Bidel et Barnum eussent mis à prix le *charme* de sa personne. Ce n'est pas cependant par la stature ni la rondeur des formes que celle-ci en doit imposer à la gent canine. Le prestige vient d'une volonté disciplinée par une vive intelligence pratique qui ne saurait fléchir. Charme partagé, du reste, par les coureurs que nous avons dépeints, ou simplement énumérés jusqu'ici.

*
* *

Parcourant nous-même les « pays d'épouvante », sous la garde de ces champions de la course, nous leur avons demandé laquelle de leurs fonctions de chefs d'équipages ils regardaient comme la plus dure. Il nous ont répondu que c'était, tout en courant sur leurs raquettes, de tenir en laisse le traîneau à l'aide d'une courroie, et de sentir, à chaque secousse du chemin, peser sur leurs bras les deux cents kilogrammes de la charge.

La vigilance du gardien doit redoubler, si, au lieu de l'habituel attirail de poissons, d'outils, de literie, etc., le traîneau — qui prendra, pour la circonstance, le nom de carriole — renferme un personnage : l'Evêque, que la piété filiale de ses missionnaires force depuis quelques années à accepter ce *luxe*, ou tel Père, trop faible pour marcher et que le devoir appelle au secours d'un malade. Avec quelle attention, alors, le bon Frère emploiera-t-il ses forces à ne laisser rouler que le moins possible, dans les neiges verglacées et les glaçons coupants, son cher fardeau !

D'ordinaire, père et frère courent de conserve, l'un battant la neige devant les chiens, l'autre retenant le traî-

neau. Dans les caravanes plus nombreuses qui s'organisent pour les longs voyages, un Indien bat la neige devant les premiers chiens, que suivent tous les autres, et chacun prend, à lui seul, le soin d'un équipage entier.

Bien rarement la régularité du chemin permettra au voyageur de s'asseoir, pour s'y reposer un peu, sur le paquetage du convoi.

Nous avons décrit les *bordillons*.

Il faut mentionner aussi les *bancs de neige*, moulés par le caprice des tempêtes.

Dans la région des lacs, c'est la *crevasse*, ouverte la veille, qui attend le traîneau pour l'engloutir, sous la trompeuse apparence de sa glace à peine reformée. Les chiens, avertis, comme l'est tout animal que l'instinct retient au bout de sa marche vers l'abîme, hésiteront parfois devant le piège fatal. Au maître, toujours attentif, de le comprendre et de ne pas pousser plus loin.

De toutes les menaces de l'hiver boréal, celle qui maintient en la plus vive alerte le voyageur, c'est la *poudrerie*, le *Khama-san*, la tourmente de neige qui dure, sans relai, jusqu'à trois jours.

Ce vent sévit tout d'un coup, explique un missionnaire, et s'abat avec une rage désordonnée sur les lacs et sur les steppes, qu'il balaie et qu'il nettoie en peu d'instants, ensevelissant les caravanes sous des flots de neige ténue et glacée, qui pénètrent de partout comme les cendres des volcans en éruption. Inutile de lutter contre ce vent terrible. Son souffle continu, caustique, enlève toute force, toute chaleur, toute vie. Il brûle comme le feu sans cesser d'être glace.

Que peut faire le missionnaire, surpris par la *poudrerie*, au milieu de quelque grand lac ? Si un Indien ou Métis se trouve avec lui, le suivre, confiant dans le sens d'observation qui dirige presque infailliblement le sauvage. A défaut de ces guides, souvent même avec eux, il ne reste au Blanc qu'à se coucher sur place, en pleine glace vive, à l'abri de son traîneau et de ses chiens, jusqu'à la fin de la tourmente. Se risquer davantage serait aller à une mort presque certaine.

*
* *

Au fort de l'hiver, la marche commence de grand matin, de six à sept heures avant le lever du soleil (région du Grand Lac des Esclaves qui marque à peu près le centre des vicariats arctiques), afin qu'il soit possible d'achever la soixantaine de kilomètres journalière, et de choisir encore, sous les lueurs du crépuscule, au bord de quelque forêt, l'endroit du *campement de nuit*, à la *belle étoile*.

Deux choses seront l'objet des souhaits et des recherches : une neige sèche et facile à creuser, abritée elle-même par quelque fourré, et un bois abondant, le sapin (*épinette*) surtout, dont le tronc brûlera bien et dont les branches fourniront le matelas.

Hommes et animaux savent mettre à profit la propriété isolante de la neige. Le glouton voleur (*carcajou*), trouvant les quartiers de viande fraîche, que vient de cacher le chasseur, les enfouit aussi avant qu'il le peut, dans la neige, afin d'en conserver longtemps la tiédeur. L'Esquimau des steppes déserts se protège contre le froid en s'enfermant dans une maison de neige toute close. La sueur coulerait bientôt sur ses membres, s'il ne rejetait plusieurs de ses vêtements. Lorsque l'Indien des bois affamé n'a plus la force de continuer sa marche jusqu'au lieu où il espère trouver un gîte, c'est dans la neige qu'il s'ensevelit, afin d'y regagner un peu de chaleur et de vie. Il n'est voyageur du Nord qui ne se rappelle la chaude impression que lui a procurée quelque édredon de neige, tombé sur lui, quand il dormait. Le missionnaire, condamné à ne trouver aucune habitation sur sa longue route, ne saurait donc mieux chercher, pour le repos de ses nuits, que la fosse de neige.

L'établissement d'un *campement de nuit* coûte une bonne heure d'ouvrage.

Pendant que les uns déblaient, à l'aide de leurs raquettes, l'espace convenu, rejetant la neige sur les bords du trou circulaire, les autres abattent, à coups de cognée, les sapins et les bouleaux les plus secs, les débitent sur place en longues bûches ébranchées, et les transportent sur leurs épaules jusqu'à la fosse. L'amas de ces troncs allumés se tord bientôt en crépitant, comme un gigantesque feu de

la Saint-Jean. Les résineux grésillent d'abord et éclatent ensuite en jetant aux étoiles leurs gerbes de flammèches, tandis qu'à la lueur des longues flammes les grands conifères vêtus de neige semblent danser une ronde macabre.

Devant le feu, on expose tout de suite, afin de la dégeler, la nourriture des chiens et des hommes.

Les chiens happent leur ration. C'est le fait d'une grande habileté de distribuer à toutes ces gueules voracement ouvertes le poisson qui revient à chacune et d'empêcher les plus alertes de voler violemment la part des plus faibles. Car tel sera le repas du coursier, telle vaudra sa course du lendemain. Les chiens repus s'arrondissent bientôt sur la neige et s'endorment.

Le voyageur s'occupe alors de sa personne.

Son premier soin est de trouver à boire. La soif, tourment dévorant des longues attelées d'hiver, ne peut s'étancher en chemin. La neige sucée bouleverserait les entrailles et arrêterait la marche.

Cette neige ne peut devenir bienfaisante qu'à la condition d'être *soigneusement* fondue dans la chaudière qu'une perche retient au-dessus du brasier. Faire fondre la neige est un art difficile. Le Frère O'Connell s'y entend à merveille.

Il me fabrique de l'eau de neige que vous prendriez pour de l'eau de source, disait Mgr Grouard. Ce dernier point, tout trivial qu'il paraisse, n'en a pas moins son importance. Combien de fois n'ai-je pas eu de l'eau brûlée, boucanée, absolument impotable, ne faisant avec le thé qu'une boisson nauséabonde, et cela parce qu'on ne savait pas bien faire fondre la neige !

Aux premiers bouillons de la neige fondue, on jette une poignée de thé, afin d'en faire le breuvage sans égal qui rafraîchit et qui repose. Un jour que la *chaudière à thé* avait été perdue, Mgr Clut écrivait :

Je pris un bloc de neige, je l'embrochai, le plaçai devant le feu et posai une soucoupe au-dessous. Elle fut vite pleine. Je la vidai plusieurs fois et m'en régalai avec délices. Il me semblait que je n'avais jamais rien bu de si bon dans ma vie...

Est-il besoin de signaler qu'avant de présenter ses lèvres à la coupe, le missionnaire eut à délivrer celles-ci de

leur barrière? La barbe, qui n'était qu'un glaçon, du nez à la poitrine, a bien pleuré devant le grand feu, mais si lentement qu'elle réclame encore le service des doigts, dussent quelques poils y périr.

Cependant la viande, cuite d'avance, et qui dégelait à côté du *poisson des chiens*, finit de s'amollir. Si ce morceau de fraîche venaison vient à manquer, la viande sèche ou le poisson sec, qui ne gèlent ni ne dégèlent, et qui, en toute saison, se cassent à la main et se croquent sous la dent, fournissent le plat solide. A ce menu des repas en plein air, il faut désormais inscrire la *galette*, biscuit de farine pressée et nourrissante, dont l'abondance révélerait, à elle seule, le progrès atteint dans le bien-être.

La prière du soir, auprès du foyer, achève la journée. De nouveaux arbres sont jetés sur ceux qui brûlaient afin de réchauffer les premières heures de la nuit. Sur les branches de sapin qui tapissent le reste de la fosse, chacun s'étend, tout habillé, enroulé dans ses couvertures, les pieds vers le feu, la tête entre la haute paroi de neige. Alignés l'un près de l'autre, missionnaires, sauvages, et chiens parfois, attendent le sommeil.

Les nuits, où le vent se tournerait violemment vers le champ du repos et lui rejetterait la fumée étouffante et les tisons ardents, seraient horribles.

Retenons seulement, à la gloire de la Providence, qu'aucun missionnaire n'a péri dans le plus misérable des campements, même loin de l'abri des bois, même en plein lac glacé, même au cœur de la poudrerie rageuse.

*
* *

L'honneur de finir ce chapitre revient, nous semble-t-il, à un homme de cœur, dont l'histoire eût maintes fois étonné un romancier d'aventures, et dont tout le bonheur d'ici-bas fut de servir le bon Dieu et les pauvres, au poste de la plus froide solitude et de la plus grande misère : le Frère Guillet.

Presque illettré, il trouva dans son ardeur surnaturelle et son amour pour sa Famille religieuse la pure éloquence du langage et de la plume.







Raquettes destinées aux neiges profondes et moins dures.



Raquettes de petites dimensions pour la marche sur les neiges minces et durcies par la bise.



Le chien indien dont se servent surtout les Missionnaires de l'Athabaska-Mackenzie

leur barrière? La barbe, qui n'était qu'un glaçon, du nez à la poitrine, a bien pleuré devant le grand feu, mais si lentement qu'elle réclame encore le service des doigts, dussent quelques poils y périr.

Cependant la viande, cuite d'avance, et qui dégelait à côté du *poisson des chiens*, finit de s'amollir. Si ce morceau de fraîche venaison vient à manquer, la viande sèche ou le poisson sec, qui ne gèlent ni ne dégèlent, et qui, en toute saison, se cassent à la main et se croquent sous la dent, fournissent le plat solide. A ce menu des repas en plein air, il faut désormais inscrire la *galette*, biscuit de farine pressée et nourrissante, dont l'abondance révélerait, à elle seule, le progrès atteint dans le bien-être.

La prière du soir, auprès du foyer, achève la journée. De nouveaux arbres sont jetés sur ceux qui brûlaient afin de réchauffer les premières heures de la nuit. Sur les branches de sapin qui tapissent le reste de la fosse, chacun s'étend, tout habillé, enroulé dans ses couvertures, les pieds vers le feu, la tête entre la haute paroi de neige. Alignés l'un près de l'autre, missionnaires, sauvages, et chiens parfois, attendent le sommeil.

Les nuits, où le vent se tournerait violemment vers le champ du repos et lui rejetterait la fumée étouffante et les tisons ardents, seraient horribles.

Retenons seulement, à la gloire de la Providence, qu'aucun missionnaire n'a péri dans le plus misérable des campements, même loin de l'abri des bois, même en plein lac glacé, même au cœur de la poudrerie rageuse.

* * *

L'honneur de finir ce chapitre revient, nous semble-t-il, à un homme de cœur, dont l'histoire eût maintes fois étonné un romancier d'aventures, et dont tout le bonheur d'ici-bas fut de servir le bon Dieu et les pauvres, au poste de la plus froide solitude et de la plus grande misère : le Frère Guillet.

Presque illettré, il trouva dans son ardeur surnaturelle et son amour pour sa Famille religieuse la pure éloquence du langage et de la plume.







Raquettes destinées aux neiges profondes et moins dures.



Raquettes de petites dimensions pour la marche sur les neiges minces et durcies par la bise.



Le chien indien dont se servent surtout les Missionnaires de l'Athabaska-Mackenzie

Un Missionnaire bat la neige devant les chi
et les guide en même temps toute la journée.

On chausse les chiens, à l'époque des "aiguilles" de glace.

A l'assaut d'un iceberg sur le Grand Lac.

Brisants de glace (bordillons) sur le fleuve
Makenzie congelé à Providence.

Un Missionnaire bat la neige devant les chi
et les guide en même temps toute la journée.

On chausse les chiens, à l'époque des " aiguilles " de glace.

A l'assaut d'un iceberg sur le Grand Lac.

Brisants de glace (bordillons) sur le fleuve Makenzie congelé à Providence.

A la recherche d'un endroit favorable au campement de nuit.



Une halte au bord d'un bois.

Célestin Guillet, né en 1842 à Brains-sur-les-Marches (Mayenne), se trouvait en garnison à Laval, en 1863, lorsqu'il fut atteint de la variole et transporté au lit nº 17 de l'hôpital Saint-Julien.

Dans son délire, il tenta de s'évader, et l'on ne put l'arrêter qu'au seuil de la cour. Comme, dans cette course, il avait pris froid, le mal empira aussitôt; et, une heure après — onze heures du soir —, l'aumônier l'administra.

Le soldat n'eut conscience que de la première onction. Durant la nuit, il parut mourir. Mais, dès ce moment même, sans signes extérieurs apparents, la connaissance lui revint, et ne le quitta plus.

Vers dix heures du matin, le médecin-major passa, l'examina, et dit à la Sœur qui était de service :

— Le nº 17 mort. Veuillez le faire ensevelir.

Guillet, dans l'intime de son être, protesta :

— Mais non ! Vous voyez bien que je ne suis pas mort. Comment avez-vous le cœur assez dur pour m'enterrer avant ma mort ?

Il pensait crier, s'agiter, se débattre. De fait, son corps restait glacé dans la rigidité cadavérique.

Comme la Sœur procédait à l'ensevelissement, elle constata un faible reste de chaleur dans le dos, exactement à la place que touchait le pan du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Cette coïncidence la détermina à attendre un peu, en dépit des assurances que lui donnait une autre Sœur, très habituée à discerner les signes de la mort :

— Il est bien mort, il n'y a pas de doute, affirmait celle-ci.

Sur quoi, le malade redoublait ses protestations. Mais aucun mouvement ne se produisait.

Le lendemain, le docteur réprimanda la garde-malade :

— Ah ! ça, ma Sœur ! Est-ce que vous voulez faire des reliques, avec le nº 17 ?

Mais la Sœur, constatant toujours l'apparence de chaleur locale, supplia le docteur de ne pas exiger l'enterrement immédiat, et lui demanda même de tâcher à nouveau de ranimer le mort.

Le huitième matin seulement, le médecin se laissa fléchir, et fit une incision à la bouche et donna quelques frictions. Aucun signe de vie ne se manifesta.



A la recherche d'un endroit favorable au campement de nuit.



Une halte au bord d'un bois.

Célestin Guillet, né en 1842 à Brains-sur-les-Marches (Mayenne), se trouvait en garnison à Laval, en 1863, lorsqu'il fut atteint de la variole et transporté au lit nº 17 de l'hôpital Saint-Julien.

Dans son délire, il tenta de s'évader, et l'on ne put l'arrêter qu'au seuil de la cour. Comme, dans cette course, il avait pris froid, le mal empira aussitôt; et, une heure après — onze heures du soir —, l'aumônier l'administra.

Le soldat n'eut conscience que de la première onction. Durant la nuit, il parut mourir. Mais, dès ce moment même, sans signes extérieurs apparents, la connaissance lui revint, et ne le quitta plus.

Vers dix heures du matin, le médecin-major passa, l'examina, et dit à la Sœur qui était de service :

— Le nº 17 mort. Veuillez le faire ensevelir.

Guillet, dans l'intime de son être, protesta :

— Mais non ! Vous voyez bien que je ne suis pas mort. Comment avez-vous le cœur assez dur pour m'enterrer avant ma mort ?

Il pensait crier, s'agiter, se débattre. De fait, son corps restait glacé dans la rigidité cadavérique.

Comme la Sœur procédait à l'ensevelissement, elle constata un faible reste de chaleur dans le dos, exactement à la place que touchait le pan du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Cette coïncidence la détermina à attendre un peu, en dépit des assurances que lui donnait une autre Sœur, très habituée à discerner les signes de la mort :

— Il est bien mort, il n'y a pas de doute, affirmait celle-ci.

Sur quoi, le malade redoublait ses protestations. Mais aucun mouvement ne se produisait.

Le lendemain, le docteur réprimanda la garde-malade :

— Ah ! ça, ma Sœur ! Est-ce que vous voulez faire des reliques, avec le nº 17 ?

Mais la Sœur, constatant toujours l'apparence de chaleur locale, supplia le docteur de ne pas exiger l'enterrement immédiat, et lui demanda même de tâcher à nouveau de ranimer le mort.

Le huitième matin seulement, le médecin se laissa fléchir, et fit une incision à la bouche et donna quelques frictions. Aucun signe de vie ne se manifesta.

Vers six heures de l'après-midi, Guillet poussa un grand cri.

— Le nº 17 est ressuscité, dirent les autres malades à la Sœur qui rentrait.

Le major, averti, ordonna un traitement restaurateur; et, le lendemain, un commencement de respiration se produisit. Mais l'état léthargique dura encore six jours.

Au quinzième jour seulement, le « ressuscité » put articuler ses premières paroles, auxquelles la religieuse répondit, sans rien lui apprendre du reste, car il avait suivi dans le détail les phases du drame :

— C'est à votre scapulaire que vous devez de n'avoir pas été enterré vivant.

Voulant témoigner sa reconnaissance à la Très Sainte Vierge, Célestin Guillet pria Dieu de lui faire connaître une Congrégation toute dévouée à la divine Mère, et dans laquelle il pourrait La servir, en se sanctifiant.

Marie lui envoya Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, qui le conquit par sa piété et par sa flamme apostolique, et auquel il demanda de l'emmener aussitôt. C'était en 1867. Sur ses instances, on l'envoya faire son noviciat de frère Oblat au lac *Caribou* (vicariat actuel du Keewatin), mission incomparablement froide, pauvre, isolée où peinait le Père Gasté dans la difficile conversion des Montagnais.

Le Frère Guillet resta près de quarante ans au lac Caribou, seul à assister le missionnaire dans tous ses travaux.

C'est de là qu'en 1874 il écrivit à son supérieur général la lettre suivante :

A peine étions-nous sur le grand lac Caribou, en route avec un jeune sauvage, pour aller couper du bois de chauffage, que nous fûmes surpris par une poudrerie épouvantable. A peine pouvions-nous voir nos chiens. Nous perdîmes notre route. Le vent, balayant la neige, avait fait disparaître toute trace de chemin, et, comme nous allions vers le Nord, il nous jetait la neige au visage. Pendant que nous avancions, nous abandonnant à l'instinct de nos chiens, plus capables que nous de retrouver la voie, un éclair formidable parut tout à coup, suivi aussitôt d'un coup de tonnerre qui fit fendre la glace avec des craquements terribles. Un orage par plus de 30 degrés de froid ! Comment l'expliquer?... Nous gagnons une île, et attendons la fin de la tourmente. Je dus ensuite m'atteler

avec les chiens, à cause des bancs de neige accumulés par la tempête sur le lac. L'obscurité nous fit faire encore trop de chemin. Il était fort tard, quand nous arrivâmes à la mission... Le lendemain quand je voulus me servir de mon bras droit, je ne pouvais ni le tourner, ni le lever : il était démis au coude, et enflé jusqu'à la main...

Quelques jours après, j'eus à me résoudre à une intervention bien pénible, parmi les coursiers qui nous avaient aidés. Ces chiens, qui sont de race esquimaude, manifestent des instincts excessivement carnassiers, et il nous faut prendre les plus grandes précautions, sans pouvoir toujours réussir. Aussi, par suite d'une scène de férocité à laquelle ils se livrèrent, je fus obligé d'en abattre trois. Tous auraient dû y passer. Mais que devenir sans eux dans ce pays où leur concours est indispensable pour les voyages et les approvisionnements ?

Cet hiver est des plus rigoureux. Le vent du Nord souffle sans cesse, et nous avons de 40 à 50 degrés centigrades de froid. Tout en craque : il se fait des détonations sur le lac comme dans une batterie de canons.

Mais je suis tout heureux, dans notre rude pays, de servir le Père Gasté. Oh ! quel saint missionnaire ! Depuis quinze ans, il s'épuise ici, pour le salut des pauvres infidèles, qui, jusqu'à ce jour, ne lui ont guère donné de consolations... Avec lui, je partis, le 1er décembre dernier, de grand matin, à destination d'un camp de sauvages malades, à 50 lieues du lac Caribou. Malade lui-même, le Père n'aurait jamais pu s'y rendre seul. Je l'enveloppai et le fis monter sur le traîneau... Si vous aviez vu ce camp de Montagnais, assurément votre cœur eût été navré comme le nôtre. Que de misères, et comme cela faisait pitié ! La coqueluche avait atteint aussi tous les enfants, et de partout nous n'entendions que cris, que gémissements. Le P. Gasté fit beaucoup de baptêmes et bénit des mariages, il entendit beaucoup de confessions et administra les derniers sacrements aux plus malades. Depuis lors, un grand nombre d'enfants et d'adultes sont morts, trois ont été gelés, deux d'entre eux avaient été abandonnés. Après deux jours passés dans ce camp, nous reprîmes le chemin de la mission... Nous n'avons pas campé une seule fois, du 5 au 7 décembre. Jour et nuit nous marchions, car nous voulions arriver pour la fête de l'Immaculée Conception. Nous étions exténués de faim, de fatigue et de froid. Pourtant, dès le lendemain, bien que j'eusse fait tout le trajet à pied, j'étais frais et dispos, tout prêt à recommencer. Mais le Père Gasté dut garder la chambre, pendant plusieurs semaines...

Quelques jours plus tard, je partis, en quête de vivres pour la mission. Comme j'arrivais à un camp de Montagnais, je m'aperçus que plusieurs loges s'étaient réunies, et qu'on avait disposé des peaux de caribou et des couvertures, par terre, pour faire les prières que les sauvages font ordinairement le dimanche. Ils ne me laissèrent pas le temps de respirer, et me dirent tout de suite : « Tu vas commencer à prier pour nous. Nous t'attendons. » Cette cérémonie

de la *grande prière,* du chapelet, des cantiques, le tout en langue indienne, dura une heure. Il y eut ensuite un repas fraternel où je dus payer le thé. Je les égayai beaucoup, et ils riaient à gorge déployée. Le soir, je m'enveloppai de mes couvertures pour prendre un peu de repos, car je devais repartir de grand matin. Cette journée du 27 décembre fut extrêmement froide; nous avions au moins 54 degrés centigrades. La fumée ne pouvait monter, et j'en étais aveuglé. En arrivant au camp, je me gelai le nez, les pommettes des joues et le front...

Quatre semaines durant, je renouvelai ces voyages, pour nous procurer un peu de viande de renne. Pendant tout ce temps, je n'ai couché que trois fois à la mission. J'ai passé les autres nuits dehors, et par les froids les plus rigoureux. Je puis vous assurer que j'ai eu souvent bien froid, et un froid dont vous ne pouvez avoir une idée, car les plus grands froids de France, comparés à ceux-ci, sont comme le jour et la nuit. Parfois il m'arrivait de ne pouvoir dormir, ne pouvant me réchauffer dans mes couvertures toutes remplies de neige et de glaçons. Le 15 janvier surtout la température a été extraordinairement rigoureuse. La respiration était bruyante. Cette nuit, je n'osai pas me coucher, dans la crainte de me geler. Le dernier jour, je me gelai la figure, et, en arrivant à la mission, au moment où je dételai mes chiens, en moins de deux minutes, je me gelai de plus tous les doigts...

Vous raconterai-je mon voyage suivant? Voyage de printemps cette fois, à trente lieues d'ici, où m'envoya le Père Gasté. Le dégel commençait, et l'on ne marchait qu'avec peine dans la neige fondante, et les traîneaux y adhéraient. C'est pourquoi il fallait marcher la nuit, la neige étant alors gelée et présentant un chemin plus solide.

Le 25 avril, dans la nuit du dimanche au lundi, je me mis en route, mes chiens étant très bons et le chemin battu. J'arrivai le lendemain soir au camp sauvage. Mes coursiers avaient filé sur le train d'une malle-poste. Ma commission finie, je repartis... Cette fois, je ne marchais pas vite. Le temps était couvert, le vent soufflait du sud, et il ne faisait pas froid. Il pouvait être minuit quand je m'étais mis en route.

Vers le point du jour, je fis du feu pour préparer mon déjeuner. La pluie commença alors à tomber, de sorte que, lorsque je dus reprendre la marche, je me trouvai déjà tout trempé, sans avoir rien pour me changer. Mon feu, d'ailleurs, était si faible, que j'eus beaucoup de peine à préparer mon thé. J'eus à manger la viande à peine chauffée. Je ne pouvais faire sécher mes vêtements, sur cette île sans abri, et complètement découverte...

Il y avait peut-être une heure que je m'étais remis à marcher lorsque, tout à coup, il se fit un tourbillon épouvantable. Je me trouvais sur un grand lac, loin des îles, et plus loin encore de tout bois. Le vent tourna subitement au Nord, et une grêle épaisse commença à tomber, pendant que le tonnerre grondait. Puis, il y eut une tempête, accompagnée d'une telle quantité de neige, qu'au

bout d'un peu de temps je ne pus distinguer ni les îles, ni les bords du grand lac. Cette neige fit en même temps disparaître toute trace de chemin battu, de telle sorte que mes chiens s'arrêtèrent. Je ne voulus pas, néanmoins, rester au milieu de ce lac, de peur de me geler, ce qui n'aurait pas manqué de m'arriver bientôt, car mes vêtements, glacés sur moi, étaient roides comme du carton. Je me mis donc à tirer moi-même mon traîneau, tout en me recommandant du fond du cœur au bon Dieu et à la sainte Vierge. Je marchai ainsi sans trop savoir où je me rendais; et pendant environ quatre heures je continuai d'avancer, priant de toutes mes forces saint Raphaël de me garder et de me faire aborder à une île où j'attendrais la fin de la tourmente. Mon Dieu ! que j'étais fervent alors ! La tempête produisait un tel tourbillon de neige, que je ne voyais même pas mon chien de devant. Je ne puis vous exprimer mes angoisses.

Enfin, j'atteignis une île, et je me rassurai un peu. Du moins, j'essayai de me rassurer, car je ne savais où je me trouvais, et de plus, il n'y avait dans cette île d'autre bois que quelques vieux troncs d'arbres. J'essayai de les couper avec ma hache; mais, du premier coup, je cassai le manche. Alors, n'ayant plus aucun moyen de me garantir par le feu contre le froid qui me gagnait, et de dégeler mes habits, je creusai, au moyen de mes raquettes, un trou d'au moins douze pieds de profondeur, je tapissai les parois avec quelques peaux, et je me blottis au fond de la grotte, enveloppé de couvertures.

Longtemps, je tremblai de froid; mais je finis par me réchauffer un peu. Il m'était impossible de dormir, à cause de mon anxiété. La tempête continua de rager pendant trois jours et trois nuits. Je me préparai à mourir, ne sachant plus comment m'y prendre pour entretenir un peu de chaleur en moi. Pourtant, je ne cessai d'espérer dans le secours de ma bonne Mère du Ciel, Marie Immaculée.

Pendant ce temps, le Père Gasté, dans des angoisses mortelles, se disait que je devais avoir été surpris et gelé sur le grand lac. Il faisait prier les orphelins, qui ne cessaient de pleurer. Une sauvagesse, habitant près de la mission, et voulant se rendre de sa loge à la loge voisine (distance de 25 mètres) s'était égarée et avait disparu sous la neige. Les Indiens, d'autre part, disaient que nul d'entre eux ne se souvenait d'avoir vu pareille tempête. Cela redoublait les inquiétudes du bon Père. Le troisième jour, comme il voulait offrir le saint sacrifice à mon intention, il fondit en larmes en revêtant les ornements sacerdotaux, et, comme me le dirent ensuite les petits enfants, *il faisait bien pitié*.

Vers le milieu de ce troisième jour, la tempête commença à s'apaiser, et je cherchai à m'orienter. Peine perdue jusqu'au soir. La nuit avançait que je n'avais fait qu'aller et venir dans toutes les directions. Je m'abandonnai enfin à l'instinct de mon chien de devant. Il ne me trompa point. Je reconnus bientôt un chemin de traîneau.

— Merci, mon Dieu, criai-je de toutes mes forces !

Avec quelle ardeur j'avançai alors ! Vers le milieu du lac je pus apercevoir deux traîneaux. En une demi-heure, je les rejoignis :

— Viens vite, notre petit Frère, me dirent les Indiens, l'*homme de la prière*, ton chef, pleure après toi. Il nous a envoyés à ta recherche, et nous désespérions de te trouver, quand nous t'avons entendu crier. Nous avons reconnu ta voix, et quelque temps après nous t'avons vu au loin. C'est pourquoi nous venions vers toi. Tiens, quitte là tes raquettes, monte dans ce traîneau. Tu es bien malheureux. Tu souffres beaucoup, n'est-ce pas?

Je les rassurai, et eux, m'ayant bien mis au chaud, me ramenèrent sain et sauf à la mission, où le cher Père Gasté, en m'embrassant, m'inonda de ses larmes et me prodigua toutes sortes de soins. J'en étais tout confus et lui protestai que je n'étais pas malade, que je n'avais que les bouts des doigts gelés, et que ce n'était pas la dernière fois, si je devais vivre encore. Les orphelins, de leur côté, me comblèrent de caresses. Je fus tellement touché de tout cela, que je me mis aussi à verser des larmes.

Il y avait un quart d'heure que j'étais arrivé, quand tout à coup le sang revint au bout de mes doigts gelés. La douleur fut si vive et me porta si fort au cœur, que j'en perdis connaissance. J'étais à table et je commençais à peine à manger. Cet accident jeta le pauvre Père Gasté dans de nouvelles transes. Mais ce ne fut rien, et je revins bientôt à moi. Le Père m'appliqua du camphre sur les doigts. Huit jours après, j'étais guéri, et mes doigts faisaient peau neuve...

Vous voyez que les épines du Nord piquent un peu quelquefois. Mais mon cœur n'est pas encore gelé, ni *entre-gelé*. J'espère, avec la grâce de Dieu, qu'il ne gèlera jamais...

Tout de même, vous, mes amis d'Europe, qui m'avez vu si frêle vous devez être surpris que je puisse résister à ces fatigues. Depuis que je suis dans ce pays, le bon Dieu m'a accordé beaucoup de force et de courage. J'en suis moi-même surpris, et mes Supérieurs le sont aussi, quand ils se rappellent mes premières années du lac Caribou. N'est-ce pas une preuve que je me trouve là où la Providence me voulait? Aidez-moi à rendre mille actions de grâces.

Je suis si heureux d'être ici attaché au service du Bon Maître et de Marie Immaculée que je ne voudrais changer, pour rien au monde, à moins d'y être contraint par l'obéissance...

Célestin Guillet, *O. M. I.*

CHAPITRE V

Bâtisseur

Pour Notre-Seigneur et pour le prêtre. — Le temple catholique et le temple protestant. — Les commencements dans la forêt ou le désert. — Les premières résidences. — Concerts du bonheur. — Pie IX et Mgr Grandin. — Les chantiers d'autrefois. — Calice gelé. — Les chantiers d'aujourd'hui. — Dans le Mackenzie. — Sur la rivière La Paix. — Scieurs de long. — Scieries mécaniques. — La maison-chapelle. — Le Frère Halter. — L'église. — « Tu as vaincu, Galiléen ! » — Le Frère F. X. Girard. — Orphelinats et hospices. — A l'établi. — Les Frères Lorfeuvre et Thouminet. — Le maître et le modèle : le Frère Ancel. — Ses observations sur les Indiens de la prairie et la danse du Soleil. — Sa mort.

Au Frère coadjuteur appartient l'honneur de loger Notre-Seigneur et le prêtre. Au prêtre il bâtit sa maison, à Notre-Seigneur son église.

Eglise et maison ne connurent très longtemps qu'un même toit : demeure commune de Jésus et du missionnaire, toute misérable d'abord, plus spacieuse ensuite, convenable à la fin.

A compter les clochers qui, des grèves de l'Athabaska et du Mackenzie, montrent maintenant le ciel polaire; à voir, près de ces clochers à la sculpture fouillée, les vastes couvents, orphelinats et hôpitaux d'aujourd'hui; et à se souvenir en même temps des cabanes d'il y a cinquante ans, on se figure peu ce qu'il en dut coûter à nos religieux charpentiers, auteurs de ces merveilles.

Pour le mieux comprendre encore, le regard n'a qu'à s'abaisser des hauteurs de tant de monuments catholiques,

nés de la pauvreté, de l'amour de Dieu et du travail, jusqu'à la bicoque du voisinage, fruit de l'intarissable argent des sociétés bibliques, et qui se décore du nom : temple de la Basse Église d'Angleterre (Low Church of England).

Lorsque les missionnaires abordèrent aux forêts vierges de l'Athabaska-Mackenzie, ils reçurent parfois l'hospitalité provisoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ils n'eurent le plus souvent pour premier refuge qu'une tente en toile ou en peau de bête.

Une hache, une scie, un vilebrequin et un marteau de bois devaient suffire à leurs premières constructions. Car les transports, à ces distances et à cette époque, entraînaient de telles dépenses, et les barges de la Compagnie de la Baie d'Hudson auxquelles il fallait recourir accordaient si peu de place aux « effets des missions » qu'on ne pouvait songer ni à des clous, ni à ces nombreux outils que nous jugeons indispensables aujourd'hui.

La tente une fois fixée, le défrichement commençait. Les coups portaient tantôt sur les arbres vivants aux branches enlacées, tantôt sur les arbres morts, entassés les uns sur les autres, et couverts d'une mousse séculaire.

Les meilleurs troncs de sapin, équarris à la hache, taillés en onglets correspondant à des demi-mortaises, et ajustés en forme quadrangulaire se superposaient jusqu'à une hauteur d'environ deux mètres. Sur ces murs se plaçait un toit très bas, en perches de tremble ou de sapin, chargées d'une couche de terre. Des rondins contigus servaient de plancher et de plafond. Une échelle droite donnait accès à un demi-grenier où l'on pouvait tenir, ployé en deux. Des chevilles en bois servaient de clous et des herbes mélangées avec de la boue calfataient les murailles. La porte, réduite aux plus minimes dimensions afin de ne laisser passer que le moins de froid possible, se fermait au loquet de bois. A cette époque les Peaux-Rouges ignoraient le vol et le pillage. Une ou deux ouvertures pratiquées dans les parois se garnissaient, faute de vitres, d'une peau de brochet ou d'un lambeau de peau de renne ou d'orignal, grossièrement chamoisée. A travers ce *parchemin*, incapable d'arrêter le vent, passait quelque lumière. Dans l'angle

opposé à la porte, une maçonnerie en pierres formait le foyer ouvert, où tout se cuisait soit à la broche soit à la crémaillère. Deux ou trois rugueux tabourets, une table massive, quelques longues chevilles disposées en portemanteau, un grabat en peau d'ours, de buffle, de renne ou de loup : tel était l'ameublement essentiel.

Un angle de la hutte disparaissait toutefois derrière un rideau d'indienne. Aux heures de la prière et des offices le rideau se tirait, mettant à jour la résidence du divin Maître.

Avec quel art la hache du missionnaire n'avait-elle pas taillé, dans le bois le plus fin, ce petit autel ! Avec quel soin n'avait-il pas blanchi cette nappe de lin, apportée de France ! Avec quel amour n'enfermait-il pas son divin Compagnon dans ce minuscule tabernacle de sapin odorant, qu'à l'aide de son couteau il avait plané, poli, fleurdelisé !

Là résidait donc Celui qui avait dit à son missionnaire : « Allez évangéliser toutes les nations », ne dédaignant pas de partager le toit de sa solitude et de sa pauvreté. Là, dans un cœur à cœur incessant, il lui versait la flamme apostolique, il le nourrissait, il entendait sa prière, il le consolait, il devenait son viatique jusqu'à l'éternité.

Si près du Dieu pauvre, comment ne pas aimer le dénuement? Contre l'autel du divin Immolé, comment ne pas souffrir avec bonheur ?

C'était à l'époque, où tous, Frères, Pères et Evêques chantaient à l'unisson :

— *Vive le Nord, et ses heureux habitants* !

Un regret cependant ne laissait pas d'assombrir cette joie de la primitive église de l'Athabaska-Mackenzie. Les longs travaux du dehors, les courses apostoliques obligeaient les missionnaires à laisser souvent le cher tabernacle dans un isolement complet. Même ne pouvaient-ils pas lui donner la compagnie d'une petite lampe : l'huile eût trop coûté; elle eût d'ailleurs gelé elle-même dans ces habitations qui se glaçaient aussitôt que mourait le feu de l'âtre.

On ne saurait redire dans trop de livres, on n'enchâssera jamais dans assez d'écrins la perle, précieuse entre toutes, de l'histoire de nos missions du Nord-Ouest, le

dialogue qui se tint au Vatican, un jour de 1864, entre Pie IX et Mgr Grandin.

L'Evêque venait de présenter une supplique, où il demandait, au nom de tous les missionnaires, la faveur de posséder la présence eucharistique de Jésus, dans leurs demeures, sans lampes, ni veilleuses :

— Mais, répliqua vivement le Souverain Pontife, je ne puis accorder pareille chose que dans le cas de persécution; et, grâce à Dieu, vous n'en êtes pas encore là.

— Très Saint Père, continua Mgr Grandin en pleurant, nous ne sommes pas persécutés, c'est vrai ; mais nous avons tant à souffrir ! Il nous arrive souvent de ne pouvoir célébrer la sainte messe qu'avec une seule lumière... Si vous nous enlevez le bon Dieu, que deviendrons-nous ?

L'émotion de l'Evêque-missionnaire gagna Pie IX :

— Gardez le bon Dieu, répondit-il. Oui, gardez le bon Dieu! Vous avez tant besoin de Notre-Seigneur !... Dans votre vie, toute de sacrifice et de privation, vous avez le mérite du martyre, sans en avoir la gloire .

Au bout de quarante ans, la petite lampe put scintiller enfin dans les sanctuaires du Mackenzie.

Elle ne s'éteindra plus.

Le jour où elle s'alluma marqua l'étape permanente du progrès accompli, grâce au Frère bâtisseur.

*
* *

Comme la plupart de nos missions ne trouvèrent, dans leur voisinage, même au bord de la forêt, que peu de cèdres, sapins et bouleaux propres aux constructions grandes, solides et chaudes, il leur fallut chercher ailleurs, très loin parfois, l'emplacement des *chantiers*.

Le premier de ces chantiers fut établi à l'Ile à la Crosse, durant l'hiver 1861-1862.

L'installation du Frère Boisramé et du jeune Indien qui l'assistait, était la simple *loge* sauvage, c'est-à-dire des peaux d'orignal cousues ensemble et entourant un faisceau polygonal de perches, fichées en terre. Le Peau-Rouge de la vie errante n'a pour gîte que ce wigwam. Au milieu se trouve le foyer dont la fumée monte directement au sommet

du faisceau, toujours ouvert et qui sert de cheminée. Deux ou trois peaux de bêtes, alignées sur le sol, constituent le mobilier de la salle familiale. Un tronc de bouleau vert lent à se calciner et supporté par deux paires de pieux croisés soutient, au-dessus du foyer, la chaudière du repas. Lorsque le poisson ou la viande qu'on y a jetés se trouvent cuits au gré des convives, quelqu'un renverse sur des brindilles de sapin toute la chaudière, afin de répandre le bouillon, dont on n'a cure, et de mettre à portée des mains, fourchettes commodes et préférées, les pièces du menu.

Le chantier du Frère Boisramé et sa loge se trouvant à soixante kilomètres de la mission, Mgr Grandin et le Père Séguin allaient tour à tour, avec leur chapelle, porter à leur coadjuteur le bienfait de la sainte messe et le secours du Pain des Forts :

Le dimanche 10 mars, rapporte le Père Séguin, tout jeune prêtre alors, je célébrai le saint sacrifice dans la loge, n'ayant pour tous paroissiens que le Frère Boisramé, son compagnon et trois sauvages, que j'avais rencontrés, la veille, occupés à chasser le caribou. Avant de commencer, on alluma un grand feu, mais la fumée qui m'étouffait me contraignit de le faire éteindre, de sorte que je dus célébrer sans feu, à l'exception de quelques petits charbons que le Frère conserva pour empêcher les burettes de se geler avant l'offertoire et pour faire chauffer ensuite les linges destinés à dégeler les saintes espèces du Précieux Sang... Quand je touchais le calice, on aurait dit que c'étaient des aiguilles. Après la messe, je sortis pour me frotter les mains avec de la neige jusqu'à ce qu'elles fussent dégelées. Le lendemain, nous pûmes garder le feu; mais les saintes espèces gelèrent encore autour du calice. Je vous laisse à penser ce que doivent souffrir les pauvres sauvages, qui, très souvent, n'ont pas de si belles loges que la nôtre. Il leur suffit bien pour faire pénitence d'offrir au bon Dieu tout ce qu'ils endurent chaque jour de leur vie.

De nos jours, les chantiers ont, eux aussi, conquis leur « confortable »... Une cabane, bien abritée dans l'épaisseur du bois, bien chauffée, recueille les laborieux qui arrivent, le soir, rompus de fatigue.

C'est même le Père qui, souvent, prépare aux Frères leur foyer, leurs repas, en attendant de présider la prière du soir, et de célébrer pour eux les saints mystères, avant leur retour au bois.

Quelques bœufs sont employés aujourd'hui, dans les chantiers des missions de la Nativité (lac Athabaska), de Saint-Joseph (Grand Lac des Esclaves) et de Notre-Dame de la Providence (fleuve Mackenzie), pour haler sur la neige les arbres coupés. Ailleurs on a recours aux chiens de trait.

Si le halage peut se faire jusqu'à l'endroit du sciage, les bûcherons abattent indifféremment sapins, peupliers ou bouleaux.

Si les chantiers sont trop éloignés, comme c'est le cas au Grand Lac des Esclaves et au Lac Athabaska, on a soin de choisir le bois flottable, comme le sapin et le cèdre et de le haler sur la neige jusqu'à la berge d'une rivière. Les billots empilés attendent là le dégel et le jour où les leviers des Frères viendront les jeter à l'eau nouvelle, soit en bûches libres, soit en trains flottants.

Tout cheminera alors selon la vitesse du courant et l'habileté des *piqueurs*. Ceux-ci, sautant d'un billot à l'autre, écartent les obstacles et gouvernent la marche. Ces manœuvres sont très dures et périlleuses.

Aux missions de la rivière la Paix, les chantiers ne se font ordinairement qu'à l'époque du dégel, attendu qu'il n'y a, pour ainsi dire, qu'à faire tomber les arbres au bord de l'eau. Le plus pénible est de se rendre à pied, le long de la grève, les épaules chargées de tout l'attirail de cuisine, de logement, d'exploitation, jusqu'à la futaie que l'on veut abattre.

Les Frères Leroux, Eiseman, Milsens, Teillet Gustave, Wagner, Nicol, Pierre et Michel Mathis laissèrent sur ces grèves d'abondantes sueurs. Quelques lignes du Père Calais, au sujet de la Mission Saint-Augustin, en 1892, nous en donnent l'aperçu :

A peine le Frère Pierre Mathis nous arrivait-il de France (diocèse de Metz, où reste l'aîné des trois, le Frère Jean Mathis, l'admirable factotum du juniorat d'Augny), que le Père Husson en profita aussitôt pour aller faire un radeau d'arbres destinés à rebâtir la mission sur de plus vastes plans. Or, ce radeau, il s'agissait d'aller le couper et former à 80 kilomètres en amont, au Fort Dunvegan. Les voilà tous deux partis à pied, avec les couvertures de nuit paquetées sur le dos. Le Père Husson a quelques outils, le Frère Mathis aussi. Tous deux se partagent le reste. Bref le Frère Mathis trouve à la fin que le chemin est long. De temps en temps — tel jadis les Croisés — il hasarde une question :

— Est-ce là Dunvegan?
— Plus loin, répondait le Père Husson. Encore... sept ou huit kilomètres...
On marchait de plus belle. Enfin, de questions en réponses, on arriva. Et l'on se reposa. Le lendemain, les sapins de gémir sous les coups de hache, et, couchés à force de bras, de s'assembler en radeau, où nos missionnaires s'embarquèrent eux-mêmes pour Saint-Augustin.

Depuis 1858 jusqu'à 1912 pour l'Athabaska, et jusqu'à 1903 pour le Mackenzie, toutes les pièces de construction de ces vicariats furent équarries à la hache et sciées à la main par les missionnaires. On vit des évêques, comme Mgr Faraud et Mgr Grouard passer des hivers entiers, à scier de long avec leurs Frères, le frère sur le baudet, l'évêque sous la pluie de sciure. Avec ces planches furent bâtis les couvents d'Athabaska et de la Providence.

Aujourd'hui les scieurs de long n'ont point capitulé; mais ils abandonnent le plus gros de l'ouvrage à la vapeur. La scierie mécanique de Saint-Augustin dessert les missions de la rivière la Paix. Celle du lac Athabaska se charge des missions de la Nativité, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, Sainte-Marie et Saint-Jean-Baptiste de Mac Murray. Celle du Grand Lac des Esclaves envoie ses pièces jusque par delà le Cercle polaire.

Aussi n'est-il désormais si petite mission (excepté N.-D. du Rosaire au Grand Lac de l'Ours, chez les Esquimaux) qui ne se dresse spacieuse, élégante, solide et facile à chauffer, grâce aux scieries mécaniques.

*
* *

Dans quelques-unes de nos missions de l'Extrême-Nord, la résidence du missionnaire et son église se confondent encore en un tout, appelé la maison-chapelle.

D'un côté, les cellules religieuses, la cuisine — si cuisine il y a — et le réfectoire. De l'autre la chapelle. Au milieu, la salle des sauvages.

La *salle des sauvages*, pièce principale, reste presque dépourvue de meubles, à cause de l'étiquette atavique, qui prescrit à l'Indien de s'asseoir par terre. Ceux que l'on habitue à se servir d'un de nos ièges y éprouvent d'abord

le vertige. Dans les salles de certaines missions particulièrement « stylées », où les hommes ont adopté à la longue nos bancs européens, les femmes préfèrent encore souvent s'effondrer sur le sol. Le sauvage entre sans frapper, touche la main du missionnaire, à moins qu'il n'aille d'abord faire sa visite au Saint-Sacrement, tire sa pipe, la bourre, l'allume et attend encore un peu pour ouvrir la conversation. Ce serait une impolitesse de lui parler d'abord, surtout pour lui demander ce qu'il vient faire. Il répondrait par principe qu'il est venu « sans dessein ». Il fume donc un peu, s'il a du tabac. Le crachoir lui fut longtemps inconnu, et son éducation, à ce sujet, fut l'objet d'une certaine patience de la part du missionnaire. Longtemps la femme continua de cracher dans le coin de son châle et l'homme entre le banc et le mur, à la dérobée, afin de ne pas salir le crachoir qu'on leur tendait. D'autre part on ne se faisait guère faute de taxer d'avarice le Père, qui « mettait dans un petit linge » ses expectorations, sans parler de l'infraction à la propreté commise par ceux qui « conservaient *cela* dans leur poche »... Le moment venu, l'Indien prend la parole et s'engage — posément si c'est l'homme, avec un flot pressé de mots, si c'est la femme — dans un dédale de préambules et dans des méandres de détails étrangers, pour arriver à l'objet de sa démarche. Un dernier silence suit la réponse du Père. Comme il était entré, le visiteur se lève tout à coup et disparaît.

Il suffit d'ouvrir la porte aux larges vantaux qui donne sur la chapelle pour transformer la salle des sauvages en nef d'église.

Un poêle rectangulaire, placé dans la salle et qui dévore des bûches toutes rondes a bientôt réchauffé la maison-chapelle. La chaleur naturelle indienne — supérieure à la blanche, le thermomètre médical en a fait foi — qui s'y ajoute, l'odeur *sui generis* de ces corps qui ne se lavent jamais, ces vêtements d'étoffe ou de peaux de bêtes qu'on n'enlève que rarement et qui s'emboucanent dans la fumée des loges ont vite fait de l'enceinte commune une étuve prenante, étourdissante... Mais à quoi ne s'habituerait donc pas le missionnaire, qui ne regarde que l'âme, si belle le

plus souvent et si agréable à Dieu, de ses enfants des bois?

La plus lointaine de nos maisons-chapelles se trouve à la Mission du Saint-Nom de Marie, à quelque 350 kilomètres de navigation par delà le Cercle polaire.

L'un des plus récents de ces édifices eut pour artisan, dans les régions sud-ouest du Mackenzie, le Frère Halter, fils de la Lorraine, qui demanda d'être envoyé au poste le plus pénible. Il remplace depuis 1910 les Frères Rio et Marc, aux missions de Nelson et Liard, sur les rivières Nelson et des Liards, affluents du Mackenzie.

Mais déjà à Liard, comme à Rae, à Résolution, Providence, Norman, Good-Hope, Chippeweyan, Vermillon, dans la plupart des missions arctiques en un mot, à côté de la maison-chapelle, qui demeure en mémoire de la seconde période de l'histoire de ces missions et qui suffit encore aux offices de la semaine, se dresse le monument, devenu l'orgueil du missionnaire, la gloire de notre sainte Religion : l'*église*.

C'est, en grande partie, le Frère coadjuteur qui l'a bâtie, sculptée, décorée, achevée.

Descendez le Mackenzie, l'espace de 900 kilomètres, depuis le Grand Lac des Esclaves jusqu'au confluent de la rivière de l'Ours. Voici Norman. Une église d'architecture gothique, à lancettes, dirait-on, si l'on osait la comparer — de si loin — à la Sainte-Chapelle de Paris, surgit soudain à vos yeux, au bout d'un gigantesque défilé de monts et de forêts, sur la rive sauvage. La statue de sainte Thérèse, la Patronne de la mission, resplendit au-dessus d'un autel artistiquement ciselé. Mais quelle avenue forment à ce sanctuaire les fresques des murailles ! Tout le catéchisme en images de la Bonne Presse y est fixé en couleurs inaltérables. Autour des médaillons, qui contiennent ces prédications permanentes de nos dogmes et des vertus chrétiennes, évoluent des rosaces polychromes, faites de symboles liturgiques, historiques, bibliques. Nous y avons compté 234 sujets divers... La prière prend aussitôt ses ailes dans ces galeries, si dignes du Pape Pie X, disant : « Je veux que le peuple prie sur de la beauté ! »

Reprenez le bateau, franchissez l'eau bleue de la rivière de l'Ours, descendez encore 370 kilomètres du grand fleuve,

engagez-vous dans ces remparts fantastiques, que la nature semble avoir modelés sur nos forteresses du moyen âge, traversez l'immense cirque que décrit ensuite le Mackenzie aux pieds de Good-Hope, Cercle polaire. Là-haut, sur la falaise monte encore une église, plus belle peut-être que Sainte-Thérèse de Norman.

On raconte qu'un esprit fort, décidé à bannir de sa vie, l'idée de Dieu, voulut fuir tout ce qui pouvait la lui rappeler et par conséquent le monde civilisé avec ses cathédrales, ses chapelles et leur clergé. Il partit pour le Mackenzie. Mais n'allait-il pas de désappointement en désappointement, à mesure que, de la barge de la Compagnie de la Baie d'Hudson, après de longues solitudes sauvages, il voyait de poste en poste des églises et des églises, des prêtres et des prêtres. Passé Norman, entrant dans la région du soleil de minuit, il crut se réfugier là dans le désert enfin. Mais tout à coup, une cloche retentit de nouveau, qui saluait le bateau bienvenu. Puis le clocher parut. Puis des Oblats, Pères et Frères, attendant sur la grève :

— Encore une église, encore une cloche, encore des prêtres, s'écria-t-il ! Il y en a donc jusqu'au bout du monde ? Pour le coup, c'est trop fort. Je crois en cette religion, je crois en ce Dieu qu'elle prêche si loin et toujours de même. Je me convertis.

C'était une fois de plus, mais dans l'accent du repentir, le « Tu as vaincu, Galiléen ».

Ce descendant de la vieille noblesse française — il en portait le nom — alla droit au Père Seguin, le missionnaire, se confessa et se constitua, pour jusqu'à sa mort, son humble serviteur.

L'autel de l'église de Good-Hope porte un double rétable, s'appuie sur des anges en cariatides, et abrite un Christ au tombeau. Sa voûte bleue, aussi intensément étoilée que le ciel des nuits polaires, ses deux grandes fresques du chœur : à gauche l'adoration des Mages, à droite la scène du *Tu insidiaberis calcaneo ejus* : *Elle l'écrasera de son pied virginal*, les deux parois de sa nef couvertes de chaudes peintures, ses meubles du sanctuaire et du vestiaire sculptés, découpés à la main et à l'unisson de l'ogive

Un repas sur la glace du Grand Lac des Esclaves vers la fin de l'hiver. Il a suffi d'emporter ustensiles et combustibles.

Le dîner, à un relai du voyage dans la forêt.

engagez-vous dans ces remparts fantastiques, que la nature semble avoir modelés sur nos forteresses du moyen âge, traversez l'immense cirque que décrit ensuite le Mackenzie aux pieds de Good-Hope, Cercle polaire. Là-haut, sur la falaise monte encore une église, plus belle peut-être que Sainte-Thérèse de Norman.

On raconte qu'un esprit fort, décidé à bannir de sa vie, l'idée de Dieu, voulut fuir tout ce qui pouvait la lui rappeler et par conséquent le monde civilisé avec ses cathédrales, ses chapelles et leur clergé. Il partit pour le Mackenzie. Mais n'allait-il pas de désappointement en désappointement, à mesure que, de la barge de la Compagnie de la Baie d'Hudson, après de longues solitudes sauvages, il voyait de poste en poste des églises et des églises, des prêtres et des prêtres. Passé Norman, entrant dans la région du soleil de minuit, il crut se réfugier là dans le désert enfin. Mais tout à coup, une cloche retentit de nouveau, qui saluait le bateau bienvenu. Puis le clocher parut. Puis des Oblats, Pères et Frères, attendant sur la grève :

— Encore une église, encore une cloche, encore des prêtres, s'écria-t-il ! Il y en a donc jusqu'au bout du monde ? Pour le coup, c'est trop fort. Je crois en cette religion, je crois en ce Dieu qu'elle prêche si loin et toujours de même. Je me convertis.

C'était une fois de plus, mais dans l'accent du repentir, le « Tu as vaincu, Galiléen ».

Ce descendant de la vieille noblesse française — il en portait le nom — alla droit au Père Seguin, le missionnaire, se confessa et se constitua, pour jusqu'à sa mort, son humble serviteur.

L'autel de l'église de Good-Hope porte un double rétable, s'appuie sur des anges en cariatides, et abrite un Christ au tombeau. Sa voûte bleue, aussi intensément étoilée que le ciel des nuits polaires, ses deux grandes fresques du chœur : à gauche l'adoration des Mages, à droite la scène du *Tu insidiaberis calcaneo ejus* : *Elle l'écrasera de son pied virginal*, les deux parois de sa nef couvertes de chaudes peintures, ses meubles du sanctuaire et du vestiaire sculptés, découpés à la main et à l'unisson de l'ogive

Un repas sur la glace du Grand Lac des Esclaves vers la fin de l'hiver. Il a suffi d'emporter ustensiles et combustibles.

Le dîner, à un relai du voyage dans la forêt.



A gauche, résidence de l'Évêque et des Missionnaires ; à droite, École-pensionnat,
tout en bois également, mesurant 50 mètres de façade, munie du chauffage central à air chaud.



La résidence des débuts
à Mackenzie.



L'église Saint-Joseph (Grand Lac des Esclaves) que l'on remplace
actuellement par une plus belle.

Les Frères de Résolution utilisent quelques bœufs pour traîner les arbres coupés jusqu'à la rivière.

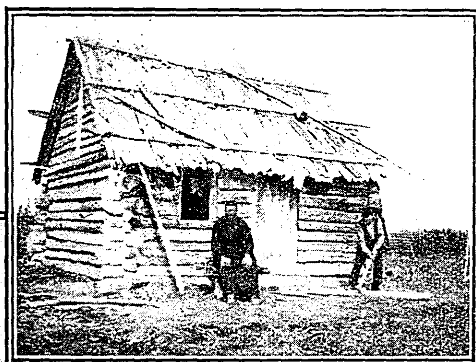
Un radeau de bois flottable formé et conduit par les Frères, qui s'achemine vers la scierie sur l'Athabaska,



A gauche, résidence de l'Évêque et des Missionnaires ; à droite, École-pensionnat, tout en bois également, mesurant 50 mètres de façade, munie du chauffage central à air chaud.



La résidence des débuts à Mackenzie.



L'église Saint-Joseph (Grand Lac des Esclaves) que l'on remplace actuellement par une plus belle.

Les Frères de Résolution utilisent quelques bœufs pour traîner les arbres coupés jusqu'à la rivière.

Un radeau de bois flottable formé et conduit par les Frères, qui s'achemine vers la scierie sur l'Athabaska.

Les Frères occupent le temps libre de l'hiver
à scier de long.



Le Fr. O'Connell à son établi



Le Fr. William aiguise la scie
de son " moulin mécanique "

rayonnante des menus vitraux et du clocher : tout, en elle, surprend et ravit le voyageur.

Un sénateur du Canada, écrivait Mgr Grouard en 1890, et le Révérend Reeve, pasteur anglican, vinrent la visiter. Ils en furent émerveillés. Il faut avouer que l'on ne s'attend guère à trouver, sous le Cercle arctique, une décoration si riche, si élégante et si variée. Le Père Petitot y avait consacré tout son talent d'artiste qui n'est pas mince, et le Frère Ancel, venu ensuite, a complété la chapelle, en y faisant une allonge, ornée également de panneaux, de peintures, et surtout d'un beau tabernacle et d'un joli baldaquin, où une belle statue de la Sainte Vierge, avec l'Enfant Jésus sur son bras, attire les regards et les cœurs et mérite le nom de Notre-Dame de Bonne-Espérance (Good-Hope).

En 1879, le Père Petitot expliquait de la sorte certaines de ses peintures d'*encadrement* :

À défaut de colombes inconnues dans ce pays, des perdrix blanches, ou gelinottes, et des ortolans des neiges représentent le Saint-Esprit, et je donne à mes petits anges la ronde figure, rougeaude et bouffie, et les yeux de jais écarquillés de nos petits sauvages, ce qui est du goût de leurs parents beaucoup plus que si j'en faisais de petits Ecossais aux cheveux d'or.

On dit que le Père Petitot, ayant peint un chat dans l'angle d'un panneau, près de la porte, dut l'enlever plus tard, parce que les sauvagesses ne se lassaient pas d'aller le baiser, après avoir fait leur signe de croix avec l'eau bénite.

Parmi les dessinateurs et les peintres de Sainte-Thérèse et de Notre-Dame de Bonne-Espérance, il convient de citer outre les Pères Ducot, Houssais, et plusieurs Frères coadjuteurs, celui qui a laissé à l'une de ces églises le « meilleur de lui-même » : le Frère François-Xavier Girard.

Né à Saint-Tite des Caps, près Sainte-Anne de Beaupré, sur le Saint-Laurent, et frère de Prime Girard, que nous avons vu chez les Esquimaux du Père Turquetil, au Keewatin, François-Xavier appartenait à une famille de quinze enfants, nombre très souvent atteint et même dépassé, doublé parfois, dans les paroisses canadiennes-françaises de la province de Québec.

Le Frère François-Xavier Girard avait d'abord mis en

Les Frères occupent le temps libre de l'hiver
à scier de long.



Le Fr. O'Connell à son établi



Le Fr. William aiguise la scie
de son " *moulin mécanique* "

rayonnante des menus vitraux et du clocher : tout, en elle, surprend et ravit le voyageur.

Un sénateur du Canada, écrivait Mgr Grouard en 1890, et le Révérend Reeve, pasteur anglican, vinrent la visiter. Ils en furent émerveillés. Il faut avouer que l'on ne s'attend guère à trouver, sous le Cercle arctique, une décoration si riche, si élégante et si variée. Le Père Petitot y avait consacré tout son talent d'artiste qui n'est pas mince, et le Frère Ancel, venu ensuite, a complété la chapelle, en y faisant une allonge, ornée également de panneaux, de peintures, et surtout d'un beau tabernacle et d'un joli baldaquin, où une belle statue de la Sainte Vierge, avec l'Enfant Jésus sur son bras, attire les regards et les cœurs et mérite le nom de Notre-Dame de Bonne-Espérance (Good-Hope).

En 1879, le Père Petitot expliquait de la sorte certaines de ses peintures d'*encadrement* :

À défaut de colombes inconnues dans ce pays, des perdrix blanches, ou gelinottes, et des ortolans des neiges représentent le Saint-Esprit, et je donne à mes petits anges la ronde figure, rougeaude et bouffie, et les yeux de jais écarquillés de nos petits sauvages, ce qui est du goût de leurs parents beaucoup plus que si j'en faisais de petits Ecossais aux cheveux d'or.

On dit que le Père Petitot, ayant peint un chat dans l'angle d'un panneau, près de la porte, dut l'enlever plus tard, parce que les sauvagesses ne se lassaient pas d'aller le baiser, après avoir fait leur signe de croix avec l'eau bénite.

Parmi les dessinateurs et les peintres de Sainte-Thérèse et de Notre-Dame de Bonne-Espérance, il convient de citer outre les Pères Ducot, Houssais, et plusieurs Frères coadjuteurs, celui qui a laissé à l'une de ces églises le « meilleur de lui-même » : le Frère François-Xavier Girard.

Né à Saint-Tite des Caps, près Sainte-Anne de Beaupré, sur le Saint-Laurent, et frère de Prime Girard, que nous avons vu chez les Esquimaux du Père Turquetil, au Keewatin, François-Xavier appartenait à une famille de quinze enfants, nombre très souvent atteint et même dépassé, doublé parfois, dans les paroisses canadiennes-françaises de la province de Québec.

Le Frère François-Xavier Girard avait d'abord mis en

action ses talents de peintre-décorateur, au beau juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa, capitale du Canada. Il avait fait de la chapelle de cette école apostolique, dont il était le sacristain, un joyau qu'il n'eut qu'à reproduire et multiplier dans son église de Sainte-Thérèse, à Norman.

*
* *

Le triomphe de nos Frères bâtisseurs a été la construction des orphelinats, des hospices, des hôpitaux : monuments merveilleux de la charité évangélique.

Le lac Athabaska, le Fort Smith, Vermillon, le Grand Lac des Esclaves, Simpson et Providence, les lacs Wabaska et Esturgeon, le Petit Lac des Esclaves sont à même de recevoir aujourd'hui dans ces refuges princiers toutes les misères de l'Athabaska et du Mackenzie.

Les Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal dites *Sœurs Grises*, se firent, les premières, les anges visibles de ces infortunes. Depuis 1867, elles ont franchi le Grand Lac des Esclaves. Elles ont reçu dans l'Athabaska, région de la rivière la Paix, la collaboration d'une autre admirable Congrégation Canadienne de Montréal : les *Sœurs de la Providence.* Mais dans le Mackenzie, comme dans le Keewatin, vicariats polaires, les *Sœurs Grises* peuvent encore dire : « Ce sont nos mains qui ont pansé toutes les plaies ! Ce sont nos lèvres qui ont enseigné à l'enfance la vérité ! » Un livre s'est employé à raconter quelques-unes de leurs épreuves et à montrer un peu l'abnégation apostolique, le dévouement sans bornes de « *Celles qui travaillèrent avec nous dans la diffusion de l'Evangile*[1] ».

*
* *

Les ateliers, complètement outillés désormais, destinés à entretenir et à meubler ces couvents, ces écoles, ces dispensaires et les églises des missions principales sont confiés, de préférence, aux Frères que l'âge ou les infirmités obligent

1. *Femmes Héroïques — Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord du Canada*, par le R. P. Duchaussois, o. m. i. in-12, 270 pages, 5 francs, 5 fr. 50 franco. Mêmes adresses que *Aux Glaces Polaires* et *Apôtres Inconnus.*

à renoncer aux trop rudes travaux du dehors et aux longues courses sur la neige.

Le Frère O'Connell a la charge de l'établi de Résolution et le Frère Lorfeuvre dirige celui de Providence.

Le Frère Joseph Lorfeuvre (de Bréhan-Loudéac, diocèse de Vannes), allègre dans son ample soutane, brillant comme sa croix de missionnaire qu'il astique à la manière d'une épée, la figure rougeaude, les cheveux drus et blancs — *candidus et rubicundus* — sous leur toque ronde, instinctivement penchée à la *diable bleu*, le regard ferme et perçant, quoique tout perlé de bonté, demeure le militaire de Sedan, du Mans, de Patay, d'Alger, de Milianah, de Blida, de Tenief-Elhaad, de Lagouat-Sahara, qu'il fut bravement de 1868 à 1873.

Il était infirmier à l'hôpital de Pontivy en 1875, lorsqu'un appel, écrit par le Père Lecorre dans la *Semaine religieuse* de Laval, lui tomba sous les yeux. Montrant l'article à son pieux camarade, l'infirmier Thouminet, ancien combattant de 1870, lui aussi :

— Tiens, Thouminet, lui dit-il, voilà ce qu'il nous faut !

— Allons-y, mon Joseph, répliqua Thouminet.

Tous deux partirent aussitôt pour l'Athabaska-Mackenzie.

Le Frère Thouminet fut envoyé à la Mission Saint-Charles de Dunvégan, pauvre, alors, parmi les pauvres. Il en était depuis plusieurs années la providence quotidienne, lorsqu'en cherchant un outil le long de la rivière la Paix, il y glissa avec un éboulis, sans qu'on pût lui porter secours.

Le Frère Lorfeuvre resta d'abord au lac la Biche (Alberta) qui était l'entrepôt d'approvisionnement du vicariat d'Athabaska-Mackenzie afin de s'y former à l'école des deux grands maîtres : Mgr Faraud et le Frère Bowes.

Du lac de la Biche, il passa au Grand Lac des Esclaves, où, jusqu'en 1886, il fut le compagnon du Père Dupire.

Depuis cette date, il collabora généreusement à toutes les constructions de Notre-Dame de la Providence, sur le Mackenzie.

Et il pourrait signer aujourd'hui encore, — en y protestant un peu moins de son « invalidité », et en changeant

le chiffre « vingt-cinq» en celui de « cinquante » — la lettre qu'il écrivit le 4 décembre 1900, au Supérieur général de sa Congrégation :

Permettez à l'un des membres les plus infimes de votre nombreuse famille, à l'un de vos enfants que vous aimez tous, de vous offrir l'hommage de ses plus humbles sentiments d'affection et de dévouement.

Voilà que j'ai déjà passé vingt-cinq ans dans nos missions du Nord, et, en grande partie, dans cette mission de la Providence. Si j'avais pu, comme un bon religieux, acquérir autant de mérite pour le Ciel, que j'ai mangé de poissons et raboté de planches, je serais passablement riche pour le bonheur éternel... Je suis un vieux soldat du temps de la désastreuse guerre de 1870, et j'étais dans l'artillerie à Sedan, au jour de la déroute. Ce mot-là n'est pas connu de la milice sainte dans laquelle je me suis engagé pour toujours; et il fait bon manœuvrer sous les drapeaux de Marie Immaculée. Il fait bon aussi, j'ose l'ajouter, faire un peu pénitence dans ces quartiers, pour payer avantageusement les agréments de la salle de police d'autrefois. Il n'y aura ainsi, au grand jour de la revue, que de bonnes notes au livret : les mauvaises auront été biffées.

Quand je suis parti de ma Bretagne pour le Mackenzie, avec le Père Lecorre, j'étais un gars assez alerte et un bon cavalier, même un peu sans gêne et sans vergogne, à en juger par l'édifiant exemple que j'ai donné à nos pères et frères de la maison-mère, à Paris, en cherchant une place dans la petite chapelle, et n'en trouvant pas d'autre à ma disposition que celle du Supérieur général. Il faut avouer que je n'y ai fait qu'une courte station, averti, par des signes non équivoques, que j'étais un peu déplacé ! J'en rougis encore aujourd'hui, tandis que mes frères y puisent un sujet d'hilarité intarissable.

Mais ces naïfs souvenirs sont déjà loin, et j'ai bien vieilli sous le harnais. Je ne suis plus guère qu'une méchante caserne qui abrite un régiment d'infirmités. N'importe, il faut aller de l'avant, et que la sainte volonté de Dieu soit faite !

Nous voilà dans les rigueurs des longs hivers de notre Nord : rigueurs au dehors, car dedans on souffre moins que les pauvres de Paris, grâce à l'abondance du bois. Je débute, chaque matin, par faire entendre, à cinq heures précises, le *Benedicamus Domino*, et mettre aussitôt le feu aux poudres, c'est-à-dire allumer le poêle, le tout en bonnet de nuit, pour ne pas me geler la tête, à cette heure la plus terrible de la journée. Un détail intéressant de mes occupations actuelles : je suis chargé (c'est une mission de confiance) de soigner toute une petite famille de chiens encore à l'état d'enfance; et j'y mets tous mes soins, et mieux même que je ne le faisais autrefois pour mon coursier de Sedan ou pour ma mule d'Alger.

Je termine, mon bien-aimé Père, en ajoutant que demain s'ou-

vre notre retraite de l'Immaculée Conception, où notre âme va réparer les petits accrocs de son uniforme religieux-missionnaire, et former les meilleures résolutions pour faire face à toutes les éventualités du combat...

Nous ne pouvons causer de meilleure joie, nous le savons, aux vétérans de l'Extrême-Nord qu'en donnant, ici, son humble relief au maître accompli, au compagnon sans peur et sans reproche, sur lequel les premiers vicaires apostoliques de l'Athabaska-Mackenzie se reposèrent pour l'exécution parfaite de leurs travaux, et qu'après vingt-deux ans, tous, pères et frères, n'ont point cessé de pleurer, tant est restée vide la place qu'il avait tenue aussi bien dans la marche des missions que dans l'affection des cœurs : le Fère Julien Ancel.

Il n'y a peut-être pas un couvent, pas une église, depuis le lac la Biche, 55ème degré de latitude, jusqu'aux abords de l'océan Glacial, dont il n'ait été, en quelque chose, l'architecte, le charpentier, le menuisier d'assemblage et de placage, l'ébéniste, le sculpteur, le peintre. Nous nous rappelons avoir admiré une maison-chapelle qu'il n'avait pu aller construire lui-même, parce que le devoir le retenait ailleurs : il en avait dessiné et découpé la maquette, n'y oubliant ni les proportions exactes ni les menus détails, si bien que le Frère Hémon n'eut qu'à se rendre, avec cette miniature, à Notre-Dame des Sept Douleurs (Fond du Lac Athabaska), pour bâtir au Père Breynat, missionnaire des Mangeurs-de-Caribous, la maison-chapelle la plus harmonieuse de nos missions.

Mgr Grouard s'est plu à rendre témoignage à ses qualités exquises :

Le Frère Ancel, architecte et maître charpentier et menuisier, vient de bâtir la grande maison du lac Athabaska (1888).

La nouvelle église Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves est un petit chef-d'œuvre, que tout le monde admire (1899)... Hélas ! le Frère Ancel, qui l'a construite, vient de nous être enlevé. Je ne pense pas que nous retrouvions jamais un homme plus dévoué, plus laborieux, plus habile et plus intelligent, comme menuisier et charpentier.

Cette église Saint-Joseph avait été en butte à tant de mécomptes que les missionnaires avaient eu, à son sujet.

comme la preuve de la haine du Démon contre le saint Protecteur des missions arctiques. Nous avons raconté, au chapitre quatrième, le naufrage, dans les rapides du Fort-Smith, du radeau destiné à devenir l'église Saint-Joseph, et que conduisaient les Pères Laity et Dupire et le Frère Charbonneau. Le Frère Ancel, qui attendait ces pièces, éprouva de leur perte un chagrin inconsolable. L'année suivante, en 1896, il alla prendre lui-même, avec le Frère Larue, homme de grande force, la direction d'un autre radeau, préparé à la scierie du lac Athabaska et lancé, comme le précédent, sur la rivière des Esclaves. Un courant invincible s'empara encore, au même lieu, de la cargaison, et toutes les pièces — 1400 planches et 4000 bardeaux — sombrèrent dans les rapides. A peine les deux Frères eurent-ils le temps de sauter dans leur canot et de gagner la rive du *portage*. Ce coup, plus sensible que le premier, n'abattit point le Frère Ancel. On scia de long tout le bois nécessaire, et l'église « chef d'œuvre » s'éleva quand même au Grand Lac des Esclaves, à la gloire de saint Joseph.

Il y a dans l'église du lac Athabaska, refaite depuis la mort du Frère Ancel, un maître-autel qui retient toutes les admirations. Confectionné entièrement par le Frère Ancel, Mgr Grouard avait voulu qu'en souvenir de lui, il fût transporté tel quel, de l'ancienne église dans la nouvelle. Un ouvrier expert, M. Gervais, ayant eu à le démonter et à le remonter, y trouva tout parfait : panneaux, moulures, peintures. Le Frère Ancel avait tellement le secret de meurtrir les couleurs et d'accentuer leurs contrastes que leur fraîcheur et leur vie, comme celles des tableaux de l'antiquité, semblent devoir subsister toujours.

— Je n'aurais jamais cru, dit M. Gervais, en regardant une dernière fois l'autel, qu'avec tant de simplicité on pût produire un si merveilleux effet !

Julien Ancel, enfant du diocèse de Metz, avait servi la France dans l'infanterie coloniale, et emporté, des régions insalubres de l'Afrique, un mal qui ne guérit jamais. Mais sa constitution trapue, vigoureuse, de fer, devait tenir ce mal en laisse jusqu'au bout.

La force musculaire du soldat devenu Oblat donna aux missions son rendement complet. Ses temps libres et les

récréations facultatives, aussi bien que les heures réglementaires du travail, se passaient à jouer de l'outil. Et tous les coups portaient justes et drus. Chaque mouvement du bras faisait voler le copeau, enfonçait le clou, fendait son arbre. Sus aux assistants et manœuvres ! Il leur fallait bon pied, bon œil pour suivre le Frère Ancel.

Une activité martiale, surnaturellement moulée par le noviciat religieux, ne peut que se dépenser dans une obéissance indéfectible. On ne vit jamais le Frère Ancel omettre un exercice prescrit, ou simplement conseillé par la Règle. Etait-il impossible d'y consacrer le temps requis, il l'accomplissait quand même, très brièvement du moins, « afin de sauver le principe », disait-il.

Il tenait de sa nature tout d'une pièce et de son ancien grade de sergent un défaut qu'il ne parvint jamais à dompter tout à fait : une certaine raideur à lancer ses observations et ses ordres. Mais son « bon cœur » en saignait aussitôt, et on le voyait, à la réunion suivante de la communauté, se mettre à genoux, malgré les protestations de celui qu'il croyait avoir offensé, pour lui en demander pardon.

Ce « bon cœur », il l'avait affiné, en France, à Notre-Dame de Sion, *la Colline inspirée*, au contact du Père Michaux, dont on a dit qu'il était « l'Oblat au cœur généreux, à la bourse largement ouverte, à l'inépuisable charité ».

C'est en 1880 que le Frère Ancel fut donné par le Supérieur général à Mgr Clut, pour être son « compagnon de voyages ».

En route vers son nouveau poste, il passa, comme tous les missionnaires d'alors, par la Prairie du Nord-Ouest canadien, où ne circulaient encore que les *charrettes à boeufs* de la Rivière-Rouge (Saint-Boniface-Winnipeg). A l'un des relais de cette traversée de deux mois, il se trouve à *Qu'appelle* (Lebret aujourd'hui), pays des buffalos et des Peaux-Rouges. Il en écrit ces lignes pleines de pittoresque observation et de zèle apostolique :

A Qu'Appelle, j'eus sous les yeux un spectacle qui m'impressionna vivement. Il y avait autour de la mission une trentaine de loges de sauvages Cris et Sauteux. Le Père Hugonard nous conduisit à celle du chef. Des femmes, des enfants déguenillés en obstruaient l'entrée. Réunis autour d'une chaudière, ils préparaient à qui

mieux mieux un festin dont la seule vue me soulevait le cœur. Dans l'intérieur de la loge, une douzaine de sauvages, accroupis autour du chef, fumaient avec lui le calumet. Quels costumes ! Les uns se drapaient comme des sénateurs romains dans de misérables couvertures. D'autres étaient habillés de vieilles chemises en loques, qu'ils portaient comme des manteaux d'honneur. D'affreux pantalons déchirés, rappelant un peu le costume européen, donnaient à leur accoutrement sauvage un aspect plus grotesque encore. Le chef, la poitrine et les bras bariolés de tatouages, avait la tête couverte d'une casquette en lambeaux qu'il portait comme une sorte de diadème. On se passa les calumets, et, au milieu de grimaces et de simagrées, on commença le festin... Pauvres Indiens ! Ils sont loin d'être tous convertis, et, à deux pas de la Croix du Sauveur, ils n'ont pas encore accepté le bienfait de la Rédemption ! Ils se ressentent du contact des Blancs disséminés sur leurs terres et prennent leurs vices, scandalisés qu'ils sont par leurs mauvais exemples...

D'un autre relai il continue :

A Battleford, chez les Cris, les sauvages étaient rassemblés au nombre de près de quinze cents, dans une vaste prairie, à une demi-lieue de la ville naissante. Ils célébraient la fête païenne du soleil. Environ deux cent loges coniques de cinq à six mètres de haut, sur près de quatre de diamètre à la base, s'espaçaient à nos yeux comme un immense campement. Dans une loge plus grande, disposée comme une sorte de cirque public, s'exécutaient les jeux de la fête, la *danse du soleil* surtout. Ce fut là, au bruit des tambourins et des sifflets en écorce de saule, que j'assistai à l'horrible spectacle. A un des piliers de la loge, un sauvage attaché comme un pendu se balançait dans l'espace, retenu par une corde qui lui passait dans de larges entailles de la poitrine. Ce malheureux avait le courage de chanter en gesticulant. Il resta livré à ce supplice jusqu'à ce que le poids du corps fît céder la corde en déchirant la chair. Le pauvre patient tomba lourdement à terre. On me dit que c'était un novice sorcier, et que l'épreuve qu'il venait de subir était une initiation à son métier. Le diable a donc, lui aussi, ses martyrs. Pauvres gens ! Je ne regrette pas d'avoir vu, en passant et ne pouvant faire autrement, une scène si pénible et si instructive. Avec quelle ardeur nous prierons pour le salut de ces peuplades. Avec quel zèle nous aiderons les Pères à les convertir ! Les chrétiens sont bons et vertueux; mais les païens sont encore victimes des plus affreuses superstitions...

Lorsque le Père Ancel arriva au lac la Biche, Mgr Faraud l'ayant aussitôt jugé à sa valeur pria Mgr Clut de faire, en faveur des missions à bâtir, le sacrifice de « son compagnon de voyage », et le nomma « constructeur attitré du vicariat ».

Une lettre-réponse écrite trois ans plus tard (1883) par le vicaire apostolique au Père Ducot, missionnaire de Norman, nous indique quelle était déjà la « vogue » du précieux coadjuteur :

Vous me demandez le bon Frère Ancel pour un an. Je vous le laisserais bien pour deux et trois, si la chose dépendait tout à fait de ma volonté. Mais comme le Frère est le seul ouvrier que nous ayons, il le faudrait partout à la fois. Au fait, il m'est impossible de vous répondre positivement sur ce point. J'ignore même où il se trouve. D'après ce que m'écrit le Père Séguin, de Good-Hope, il doit être venu passer quelque temps chez vous durant l'été et ensuite être retourné à Good-Hope pour finir la chapelle. S'il en est ainsi, j'autorise le Père Séguin à le garder encore un hiver (1884-85), pour qu'il puisse bâtir une petite maison à la petite Rivière Rouge arctique (350 kilomètres plus loin que le Cercle polaire et une autre à Peel's River (Fort Mac Pherson, bouches du Mackenzie). Je lui dis de viser à ce qu'il puisse passer encore quelque temps chez vous. Au lieu d'un hiver qu'il devait donner à vos quartiers, en voilà trois ! Après j'ordonne absolument qu'il monte au lac Athabaska, non pas, comme on l'a dit pour faire des « embellissements » chez les sœurs, mais pour y soulever et soutenir la chapelle, qui, sans cela, finira par s'écrouler, et pour y rendre *habitable* la maison des sœurs : car il paraît qu'elle est si mal faite qu'elles y meurent de froid et que tout le personnel de la mission ne suffit pas à leur fournir du bois. D'ici à ce temps, j'espère vous procurer un bon Frère, dont, plus que personne, vous avez besoin. Pour cela, je compte d'abord sur la caravane que doit nous amener de France le Père Lecorre et aussi sur les vives instances que j'ai faites auprès du T. R. P. Général, lui peignant notre position comme tout à fait intenable sans ce secours... N'est-ce pas triste pour un père, tel que je le suis pour vous, de ne pouvoir vous faire que des promesses douteuses, après de longues années de misères, de malaise, de privations et de souffrances?...

Les courses du Frère Ancel, d'une mission à l'autre, pour bâtir, réparer, et même « embellir », durèrent dix-neuf ans, sans autre répit que ceux que lui infligeaient les attaques de sa fièvre coloniale.

Si encore il avait pu se spécialiser dans la construction et l'entretien des édifices ! Mais la pénurie des Frères et les pressants besoins le réclamaient sur tous les chantiers du labeur apostolique.

Les grandes pêches, si particulièrement pénibles, du lac Athabaska l'appelèrent trop souvent à leurs filets et à leurs bateaux de transport.

Ce fut la pêche de l'automne 1899 qui lui porta le coup fatal.

L'hiver accourait, précoce, et il importait que la capture du poisson s'achevât avant la gelée du lac. Le 16 octobre, Mgr Grouard partit, avec le Frère Ancel, déjà exténué par deux récents voyages, afin de prêter main-forte aux Frères Hémon et Charbonneau, qui avaient tendu leurs rets à soixante kilomètres de la mission de la Nativité et avaient fait dire qu'une grande barge se trouvait chargée de leurs poissons.

Il s'agissait de remorquer cette barge à l'aide du *Saint-Joseph*, et de remiser ensuite le petit vapeur sur la terre ferme.

Le convoi regagnait déjà le port, lorsqu'à une quinzaine de kilomètres de la mission, il rencontra une barrière de glace. S'y lançant avec force, il la brisa jusqu'au rivage, où pères et frères jetèrent tous les poissons.

A la hâte, le *Saint-Joseph* fit machine arrière, et avançant, reculant, reprenant son élan, il laboura à travers l'obstacle, l'espace de deux lieues, jusqu'au Gros Cap, son abri provisoire. Toute la journée, une bise mêlée de verglas avait fouetté les visages et les mains. La nuit fut plus froide encore. Les premières lueurs du jour montrèrent le bateau enclavé dans la glace et couvert tout entier de glaçons aigus. Il était trois heures de l'après-midi, lorsque l'équipage, les pieds dans la neige et la figure toujours cinglée par la tempête, sans avoir même trouvé le temps de prendre un repas, parvint à dégager le *Saint-Joseph* et à le pousser contre le Cap.

En proie à la fièvre, sans l'avoir avoué, depuis son départ de la mission, saisi durant la nuit glaciale d'une douleur intense à l'épaule, le Frère Ancel avait peiné comme les autres, s'efforçant de sourire et répétant que tout irait bien, lorsqu'on le prenait en pitié et qu'on lui conseillait de se reposer. Mais le bateau sauvé, il n'y tint plus et, livide, tremblant de tous ses membres, il chancela...

— Allez à la Mission, dit Mgr Grouard au Frère Hémon, chercher les chiens et le traîneau.

— Je vous en prie, Monseigneur, insista le malade : il est si tard déjà ! Ne perdez pas ce temps-là pour moi.

Je me sens encore capable de marcher, si quelqu'un veut bien m'aider un peu.

On dut se rendre à son désir. Il restait sept kilomètres. Monseigneur partit en avant, afin de piétiner la couche de neige; et le Frère Ancel, appuyé sur le Frère Hémon, alla à petits pas sur la trace battue... Au bout de cinq kilomètres, il tomba tout à fait. Mgr Grouard se trouvant déjà trop loin pour qu'on pût l'avertir, le Frère Hémon coupa des branches de sapin, y fit asseoir son pauvre ami, alluma un petit feu, facile à alimenter avec des bûches placées tout près, et s'en fut quérir le traîneau.

La neige molle et d'autres embarras le retardèrent beaucoup.

Lorqu'il revint avec l'attelage, le malade frissonnait tout contre les dernières braises du foyer, qu'il n'avait pas eu la force d'entretenir.

— Oh ! j'allais croire que vous m'aviez abandonné, murmura-t-il doucement.

Il était presque minuit lorsque les chiens s'arrêtèrent au seuil de la mission. Monseigneur prit dans ses bras son cher infirme et le porta sur le lit, qu'il ne devait plus quitter.

Comme l'évêque exprimait sa tristesse de l'avoir emmené à ce dur travail, malgré sa grande fatigue :

— N'ayez pas de regret, Monseigneur... On ne pouvait faire autrement. Votre Grandeur le sait bien. Ne fallait-il pas sauver ces poissons pour les orphelins, et tirer d'affaire notre bateau !

Il mourut dans la nuit du 28 au 29 octobre, neuf jours après son retour de la pêche, malgré les soins dont l'entourèrent les Sœurs Grises de l'Orphelinat, malgré le dévouement de Mgr Grouard, qui ne le quittait pas, si ce n'est pour aller, à la chapelle, demander sa guérison.

— Non ! l'entendait-on répéter, le bon Dieu ne peut pas me l'ôter ! J'en ai trop besoin !...

Des sanglots entrecoupaient les prières du prélat, lorsque, tout espoir perdu, il lui apporta le Saint Viatique et lui administra l'Extrême-Onction... En achevant les prières des agonisants, il s'aperçut que le Frère Ancel était parti « sans lutte, sans secousse, comme un enfant qui s'endort ». Il lui ferma les yeux et l'ensevelit.

La maison était vide depuis quelques jours. Reprenant confiance, un moment où le mal semblait devoir céder encore une fois, les Frères Hémon et Charbonneau avaient rejoint à une autre pêcherie le Père de Chambeuil et les Frères Leroux et William, afin de hâter leur retour avant la fête de la Toussaint. Mais des tempêtes s'étaient encore levées, et la glace avait entravé le bateau chargé.

Le 31 à midi, comme ils atteignaient la falaise qui domine la mission de la Nativité, ils virent la foule des Indiens et des Blancs revenir de la direction du cimetière.

Ils comprirent !

Mgr Grouard qui avait retardé autant qu'il l'avait pu les funérailles et qui, depuis trois jours, allait sans cesse sur la hauteur du rivage pour voir si ses missionnaires ne revenaient pas, sortait de l'église. Apercevant le Frère Hémon, qui se précipitait vers lui, il voulut parler ; mais sa voix s'étouffa dans ses larmes.

L'Evêque et les Frères s'embrassèrent en silence.

— Ce fut là, nous disait le Frère Hémon, la plus grosse peine de notre vie : n'avoir pu assister aux derniers moments de notre Frère Ancel, et n'avoir même pas eu la consolation de lui faire son cercueil. Et penser qu'il avait fallu recourir à des mains protestantes ! Ah ! quel sacrifice ! Nous l'avons offert pour le repos éternel du Frère que nous avons tant aimé, tant admiré, et qui restera notre modèle...

CHAPITRE VI

Agriculteur

Au pays du Soleil de minuit *et en deçà. — Jardin fabriqué et transporté. — Le Frère Courteille et le Père Breynat. — Les jardins principaux du Mackenzie. — Frères Plante, d'Anjou, les trois Frères Latreille. — Bœufs de labour et de trait. — Fenaison. — Maringouins.* — Bois de grève. — *Fermes de la rivière la Paix. — La Ferme Saint-Bruno. — Frères Le Barbier, Dallé, Bérens, Yves Le Gall. — Oscar et Lucien. — Débuts épiques. — Les résultats. — Quel sera l'avenir ?* — Cruce et aratro.

Le Frère coadjuteur a logé le missionnaire, la religieuse, leurs orphelins, leurs malades, leurs vieillards.

Il lui reste à les nourrir.

Il y parviendra au moyen de la culture, de la chasse et de la pêche.

A la culture, il s'adonne pendant les deux ou trois mois de l'année où la gelée ne durcit pas la terre.

Vers le soixante-troisième degré de latitude, qui marque environ le centre des missions de l'Athabaska-Mackenzie, le soleil de l'été se couche si peu, que son crépuscule et son aurore réunis illuminent encore le ciel, et que le sol, dont l'humus profond est merveilleusement riche et fécond, n'ayant plus à disperser sa chaleur par le rayonnement nocturne, peut produire, en l'espace du long jour sans ténèbres, des récoltes étonnantes.

On voit, pour ainsi dire, la semence pousser sa tige, la tige sa fleur, la fleur son fruit.

A Providence (latitude 61° 20'), le 2 août 1910, les missionnaires coupèrent du froment qui arriva à l'Exposition internationale de Philadelphie, à temps pour y conquérir le premier prix.

Plus loin vers le Nord, à Good-Hope, entrée de la région polaire proprement dite, ce n'est qu'au bout de longs efforts que l'on parvint à ameublir la terre et à acclimater quelques légumes. Malgré l'intensité du jour estival continu, les couches fertiles y restent si profondément gelées qu'elles refroidissent les racines; et la gelée nouvelle s y précipite si brusquement, dès les premiers déclins du soleil, que la diligence du missionnaire à rentrer son avoir s'y trouve souvent surprise.

Au delà du Cercle polaire, à la mission du Saint-Nom de Marie, où le soleil ne se couche plus durant trois semaines, et où il entretient trois autres mois de nuits brillantes comme des jours, tout essai de culture a jusqu'ici échoué. Les hivers séculaires y ont trop âprement solidifié la terre.

*
* *

A peine les premières chaleurs ont-elles amolli la neige et détrempé la surface du sol, que les Frères coadjuteurs tournent leur activité sur les jardins.

Ces jardins, il faut d'abord les faire.

Dans les missions établies à même la forêt, ce fut un long travail de défrichement.

A la Nativité (lac Athabaska), le sol arable ne put être trouvé qu'au fond d'un marais. Mgr Faraud, seul alors, en draina les eaux bourbeuses.

A l'est du même lac, la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs n'eut son jardinet que lorsque le Père Breynat et le Frère Courteille l'eurent fabriqué et construit de toutes pièces.

Le Frère Courteille, après avoir prononcé ses vœux perpétuels comme scolastique, c'est-à-dire étudiant en théologie, avait renoncé à l'honneur redoutable du sacerdoce afin de servir Dieu dans l'ombre d'une abnégation complète. On

l'avait envoyé, en 1896, à Notre-Dame des Sept-Douleurs, où il fut, jusqu'à 1912, l'assistant pieux, patient et discret du directeur de la Mission.

Placée sur la côte volcanique du lac Athabaska, cette mission n'avait même pas à compter sur le défrichement du bois, tellement la terre de ce bois, attenante à la *Terre stérile — Barren Land* — y semblait impropre à la culture. Du bois aux missionnaires, il y avait d'ailleurs trop loin. Mais, dans les roches et le sable de leur voisinage, où tous les vents venaient rebondir à l'envi, comment former le jardin de leur rêve?

Tous deux — Père Breynat et Frère Couteille — se mirent à « gratter dans les fentes des rochers, afin d'y ramasser les quelques pouces de terre que le vent y avait jetée ». Puis, ils « mêlèrent à cette terre de la glaise et du sable »... Mais ce jardin, construit à la main, « poignée par poignée » se trouva sur le passage des aquilons : tout y gela en plein été.

C'est pourquoi, l'année suivante, on transporta le jardin.

A l'abri, cette fois, des rochers brise-vents et brise-lames, exposé quand même au meilleur soleil, il donna, « aux bonnes années du moins », un peu de ce que les autres missions, à jardins façonnés par le Bon Dieu, reçoivent en abondance : pommes de terre, carottes, oignons, orge pour le café, seigle pour la soupe.

Les jardins, dont on attend le plus pour le ravitaillement des orphelinats et hospices, sont ceux de la Mission Saint-Joseph, au Grand Lac des Esclaves, de Notre-Dame de la Providence, sur la rive droite du Mackenzie, et du Sacré-Cœur à Simpson, confluent du Mackenzie et de la rivière des Liards. A chaque saison ils agrandissent leurs empiètements sur la forêt. Leurs plates-bandes et leurs semis revoient ensuite, penchés côte à côte, les vieux Frères, dont les courses sur les grands chemins sont achevées, et les derniers venus, s'initiant, par ces premiers pas, à la « vie du Nord ».

Parmi ces jeunes gens de l'avenir, remarquons le Frère Plante Albini, le Frère d'Anjou, les trois Frères Latreille. Pris à la province de Québec ou à sa voisine, où se gardent les meilleures traditions de la mère-patrie, ils sont l'exemple des vocations religieuses et apostoliques nombreuses que Dieu se plaît à susciter au sein des familles, si fidèles à leurs

devoirs chrétiens qu'elles peuvent espérer couvrir le Canada d'une impérissable nation catholique et française.

*
* *

Aux missions Saint-Joseph, Notre-Dame de la Providence et Sacré-Cœur, comme à celle de la Nativité, les Frères jardiniers ont aussi le soin de fournir à quelques bœufs de labour et de trait la nourriture de l'hiver. Chaque été ramène donc devant eux la redoutable que tion : où prendre le fourrage?

Car cet herbage ne s'est trouvé jusqu'ici, en abondance, que dans certaines clairières de la forêt, si lointaines, et d'accès si difficile parfois, que plus d'un courageux fermier des « Vieux Pays » reculeraient, en se disant : « Périssent plutôt les bêtes ! »

Parlant de la Nativité, mission dont les prairies sont les plus proches, Mgr Grouard écrivait, en 1896 :

« Savez-vous où j'ai trouvé, en revenant du Mackenzie, les Frères Eiseman et Leroux, faisant leurs foins? A moitié chemin entre le lac Athabaska et le Fort Smith, c'est-à-dire à 85 kilomètres de la Mission ! Tout le terrain est inondé jusque là. Comment allons-nous hiverner nos animaux? »

La Mission Saint-Joseph ne peut trouver la subsistance de ses bœufs en deçà de 75 kilomètres.

Et dans quelles conditions, le plus souvent, la lointaine fenaison va-t-elle se faire?

Nos frères sont partis pour les foins, rapporte le Père Lecorre de la Providence, en 1879 : rude corvée de trois semaines, qui les oblige à passer des jours entiers, les pieds dans l'eau et exposés aux piqûres des maringouins. Mais le dévouement de ces chers frères est au-dessus de toutes les fatigues et de toutes les épreuves.

Le Frère Guillet parle d'un pré, du Nord de la Saskatchewan :

Au bout d'une longue journée de barque, disons une soixantaine de kilomètres, nous trouvâmes du foin; mais il était encore sous l'eau. Ayant continuellement ramé, nous avions les bras rompus, et la besogne était assez pénible. Cependant nous ne balançâmes pas, et, le lendemain, le Frère Labelle et moi nous nous mîmes à

l'eau jusqu'aux genoux. Pour faucher, nous devions tenir les bras élevés au-dessus de l'eau, ce qui était assez fatigant. De plus, le terrain sur lequel nous étions était fort glissant. Aussi nous arriva-t-il plusieurs fois de tomber. Enfin les moustiques et les maringouins nous mettaient en sang les jambes, les bras et la figure. Le troisième jour, je fus contraint de m'arrêter. J'avais le visage tout enflé, je voyais à peine, et j'avais une forte fièvre, qui inquiéta mon cher compagnon...

Lorsque les eaux, qui imbibent les prairies, se retirent à temps, et que le foin parvient à sécher sans pourrir, on l'emporte en bateau. On dut parfois attendre l'hiver pour le charrier à l'aide des chiens.

* * *

Le nom de l'insecte le plus redouté des missionnaires vient d'être prononcé : le *maringouin.*

Que de sang a fait couler cette bestiole ! Que de fièvres, non mortelles ordinairement toutefois, elle a causées ! Que de patiences surtout elle a mises à l'épreuve ! On ne lui connaît point de rivaux dans notre Nord. Ni le taon qui se rue comme une balle. Ni le *brûlot* invisible, impalpable, qui fourmille en myriades, traverse les habits et répand sur le corps comme une vaste cuisson. Ni les poux de l'Indien qui cheminent sans cesse de sa personne à celles de ses hôtes. Ni même la petite mouche grise, abusivement appelée moustique dans le Nord-Ouest, qui, en essaims rageurs, monte et descend à l'orée des bois, comme pour en barrer la route, et qui, touchant à peine sa malheureuse victime, enlève de ce même coup un morceau de sa chair. Ces parasites du moins se contentent de vous harceler le jour, et se reposent la nuit. Tandis que le maringouin n'accorde aucune trêve.

Le *maringouin*, ainsi nommé par les premiers coureurs-des-bois en Amérique, ressemble au moustique des pays chauds et au *cousin des bois* de France.

Mais quoi ! le Mackenzie est-il un pays si chaud que le moustique du Mexique se trouve jusque là?

A cette question de surprise, que nous avons plus d'une fois entendue, nous répondrons que l'été mackenzien a très peu à envier, si ce n'est la durée, les fleurs et les fruits, à celui de Floride et de Californie, et que l'on a vu nos

thermomètres centigrades marquer, à l'ombre, 41 degrés. L'inclinaison de l'axe de la terre présente, on le sait, la section polaire à ce jour sans nuit dont nous parlions plus haut, et la chaleur, réverbérée par les innombrables miroirs des cours d'eau et des lacs, envahit jusqu'aux derniers bas-fonds, où les malfaisants insectes éclosent et prennent leurs ailes.

L'engeance du maringouin se rira même de l'hiver. Elle gélera, se pétrifiera, mais pour revivre aux premiers rayons de mai, pondre les œufs d'une génération nouvelle et piquer encore avant de périr.

Ainsi en sera-t-il, tant que subsisteront les marécages et les forêts épaisses. Quand les crues extraordinaires multiplient les eaux stagnantes, la recrudescence des maringouins défie toute imagination. Les nuées en deviennent tellement épaisses dans certains portages, au voisinage de certains bosquets, qu'elles aveuglent les bêtes et les hommes.

On voit des animaux sauvages, les oreilles, la bouche et les naseaux pleins de mouches et moustiques, fuir les pâturages pour se jeter aux rivières, ou bien se rouler sur les cailloux, puis engager leurs courses folles à travers les taillis jusqu'à s'y déchirer la peau. Sur les plaies vives alors, les insectes s'acharnent plus nombreux. Et la bête de se rouler plus furieusement encore et de se blesser davantage. Plusieurs succombent dans cette lutte.

L'animal domestique se laisse envelopper des flambées d'herbes humides qu'on dispose au milieu de leur pacage.

C'est aussi parmi ces *boucanières* que l'homme se plaît le mieux. De tous les wigwams, de toutes les maisons et cabanes, de tous les campements en plein air, montent ces fumées, le soir surtout, heure où le soleil n'accablant plus les hordes bourdonnantes des suceurs, elles se lancent de toutes leurs forces.

Dans les allées et venues de la journée, dans les marches sous bois, le travailleur et le voyageur ne résisteraient pas aux morsures et aux dards, s'ils ne se couvraient la tête d'une moustiquaire, gaze légère et serrée, qui ne gêne guère du reste l'activité de celui qu'elle défend, et qui lui permet même, grâce à une ouverture propice en lèvres de caoutchouc, d'introduire sa pipe, « boucanière » portative. Pendant la nuit, une moustiquaire plus ample, suspendue au plafond,

aux poteaux du grabat, ou encore, si l'on couche en plein air, maintenue, à l'aide d'une perche, au-dessus du sommier en branchages, protège le dormeur. Libre à lui de jouir, en ce moment, de la gémissante, grinçante, lancinante musique de toutes les ailes coléreuses qui retirent les longues pattes empêtrées dans les mailles de l'étoffe.

Le maringouin délaisse volontiers l'Indien pour s'attacher au Blanc, nouveau venu surtout, dont la peau lui paraît plus fine et le sang plus savoureux. Plantant sa trompe buccale en pleine chair, il se gorge en quelques instants; puis ivre de sang — c'est littéralement le cas —, alourdi de trois fois son volume, il s'en va, en trébuchant, s'accrocher à une écorce, à une feuille, pour y digérer son larcin. Il a toutefois laissé, à l'endroit de la piqûre, la goutte de venin qui lui a servi à délayer le sang.

Les oasis recherchées, durant l'été, sont les plateaux ouverts, ou le large des rivières et des lacs, parce que le vent y bouscule les moustiques.

*
* *

Après la fenaison, et en attendant que ses semailles lèvent et mûrissent, le Frère jardinier, va, le long des rivages, assembler le bois de chauffage pour l'hiver.

Ce bois est apporté jusqu'au Grand Lac des Esclaves, par la rivière des Esclaves, laquelle le reçoit de la rivière la Paix. La rivière la Paix, de concert avec ses affluents, se gonfle jusque par delà ses bords et arrache aux montagnes Rocheuses des pans de forêts qu'elle emporte de toutes pièces, en racines et ramures, vers le Nord. A certaines époques de ce dragage, les cours d'eau se pontent, d'un bord à l'autre, de bois flottants. La décrue abandonne une partie de ces épaves sur les grèves du parcours. C'est le *bois de grève*, le bois de chauffage. Ce que la rivière la Paix et la rivière des Esclaves ont fait pour les missions échelonnées du lac Athabaska au Grand lac des Esclaves, la rivière des Liards, venue au fleuve Mackenzie, avec un semblable tribut, le fera pour les missions établies depuis le Fort Simpson jusqu'à la mer Glaciale. Seules, Notre-Dame de la Providence et Saint-Michel du Fort Rae, placées entre le Grand Lac des Esclaves et

Simpson, ne pourront pas compter sur le *bois de grève*. Mais la Providence y a pourvu, en leur donnant ce qui manquait aux autres missions : un bois combustible abondant, à portée de la main.

Les Frères se mettent à la recherche du bois de grève, à l'époque de l'étiage, assez près de la mission ordinairement, très loin parfois, là où le caprice des vents et des flots a fait échouer les arbres. Ce sera l'un des ouvrages des bœufs ou des chiens que de traîner, sur la neige, les tas amoncelés avant l'hiver.

Ce bois flottable comprend, entre autres essences, « le cyprès gommeux, qui flambe de suite avec une grande flamme chaude », et le sapin (*épinette* en langage du pays), qui « brûle régulièrement et fait un feu soutenu ».

Pour le bouleau, « au grain serré et poli comme du marbre, qui ne se consume que lentement et montre encore des braises rouges à l'aube d'une longue nuit », il pousse, « pionnier de la végétation », jusqu'aux extrémités des bois polaires.

* * *

« Le labourage et le pastourage », ces « deux mamelles dont la France est alimentée », comme disait Sully, suffiront-ils jamais à assurer à la partie glaciale de la « Nouvelle France », au vicariat du Mackenzie en particulier, sa subsistance?

Sa Grandeur Mgr Breynat en a conçu le dessein, arrêté le plan, et voilà bientôt vingt ans qu'il travaille à le réaliser au moyen de la *Ferme Saint-Bruno*, qu'il créa et plaça à trente kilomètres du Fort-Smith, porte sud de son vicariat.

Des fermes, à cette époque, l'ouest du vicariat d'Athabaska en possédait, surtout dans la vallée de la rivière la Paix et la région du Petit Lac des Esclaves. Citons Saint-Augustin, Vermillon, Saint-Antoine, Saint-Bernard. Elles débutèrent dans la pénurie complète et se développèrent parmi de grandes difficultés aussi. Mgr Grouard, vicaire apostolique, y trouva ses plus grands soucis et leur consacra ses énergies de nombreuses années. Des Frères, comme les Debs, Denner, Kerhervé, Milsens, Eiseman, Pierre et Michel Mathis, Nicol, Leroux, Racette, Lavoie, Lecreff, Behan,

Dumas, Corfmat, Laurent, Wagner, Dugas, Huitric, Michel, n'y furent pas de trop, avec leur dévouement, pour en assurer le succès. Mais les hivers y furent aussi moins tenaces que dans les parties du Mackenzie dont il est ici question, les printemps plus bénins, les étés plus uniformes, les brises tièdes venues du Pacifique par les échappées des montagnes Rocheuses plus assidues. L'eau douce n'y manqua point. Le terrain propice était là.

Quant à la ferme Saint-Bruno, si le volume qu'il faudrait pour raconter son histoire épique venait à s'écrire, on y admirerait, à la gloire de la Providence et à la louange de l'intrépide Evêque du pôle Nord, l'une des entreprises les plus vastes, les plus fructueuses, mais aussi les plus hardies, les plus osées qui aient été tentées, dans un pays inconnu, tout neuf, aux conditions agraires et climatériques exceptionnellement défavorables, par des hommes capables, mais inexpérimentés d'abord, trop peu nombreux souvent et trop pauvres toujours.

Les résultats obtenus, en moins d'un quart de siècle, prouvent combien Mgr Breynat eut raison de compter sur les secours que sollicitèrent ses démarches inlassables auprès de la charité publique, et au siège du gouvernement canadien, sur l'abnégation des Pères Gouy et Mansoz, les directeurs de la Mission du Fort Smith, des Pères Roure, Gourdon et Vacher les résidents de la Ferme, et, par-dessus tout, sur le dévouement des Frères coadjuteurs.

Ceux qui ont donné à la «Nourricière des Missions polaires», ainsi peut-on s'exprimer déjà, le plus long de leur vie, sont les Frères Le Barbier, Dallé, Léopold Bérens et Yves Le Gall.

Le Frère Le Barbier achevait là, en 1919, sa couronne apostolique. Il était venu de Bretagne en 1895. Des rhumatismes, contractés depuis longtemps il est vrai, le réduisirent à un état navrant, dans la maison des commencements, hâtivement construite en bois vert gelé, et qui était froide et humide tour à tour. Il avouait, sur la fin, ne plus trouver de force que dans son « amour passionné » pour sa Congrégation religieuse.

Le Frère Dallé, qui ne quitta le poste que le temps de

secourir une autre mission, est l'un des grands ouvriers de la première et de la dernière heure. Un grain de philosophie pratique assaisonne sa patience, « qu'il pleuve, qu'il vente », que l'on « abonde » ou que l'on « jeûne ». Il possède et enseigne tacitement l'art de ne jamais « dételer » et d'être « toujours content ».

Le Frère Bérens Léopold, royal présent de la Belgique au Mackenzie, fut à la tâche des débuts; puis il porta son jovial dévouement au Fort Rae, à Résolution. Mais le voici revenu au fouet et à la charrue pour la « bonne cause », faisant, dans la région du Fort-Smith, bel honneur à sa catholique et noble Patrie.

Celui que la Ferme Saint-Bruno n'a pas vu s'éloigner un seul jour, c'est le Frère Yves Le Gall. En 1895, âgé de dix-huit ans, il partit de Guiclan, Finistère, avec son Frère Christophe, plus jeune que lui, pour le noviciat des coadjuteurs établi près du juniorat de Notre-Dame de Sion, sur la *Colline inspirée*. Tous deux étaient donc religieux, lorsqu'ils firent leur service militaire. C'est la condition idéale. Il n'y a pas de meilleure sauvegarde que la vie religieuse et les relations filiales avec sa Congrégation contre les dangers de cette épreuve. De la caserne, Christophe alla directement au Manitoba, à destination de la splendide Mission Saint-Laurent, où il se trouve encore. Yves fut envoyé à l'orphelinat Sainte-Anne du Bestin, en Belgique. Il y resta neuf ans, implanté au sol ardennais, étudiant la science agronomique et sa pratique. Il y eut, pour supérieur, le Père Joseph Barbedette, l'un des voyants de Notre-Dame de Pontmain en 1871. Le R. P. Barbedette, avant d'être chargé de cet orphelinat, avait initié, au Bestin même, en qualité de *Maître des novices*, trois générations d'Oblats de Marie Immaculée aux douceurs de la vie religieuse. En 1909, le Frère Yves Le Gall partit pour le Canada. En 1910, il arrivait au Fort-Smith. La Ferme Saint-Bruno, dont il est maintenant le gérant, ne pourrait souhaiter plus d'intelligence et de savoir-faire à sa tête; et les Frères missionnaires n'ignorent pas qu'ils ne travailleraient, nulle part, sous une direction plus bénigne, à leur grand ouvrage d'apostolat.

Il ne serait pas juste d'omettre, à la page d'honneur de

la Ferme Saint-Bruno, deux orphelins de bonne famille, de Montréal, qui, depuis 1914 l'aîné, et depuis 1916 le cadet, partagent toutes les peines et tous les plaisirs de l'entreprise : Oscar et Lucien Bourget.

Oscar avait été présenté à S. G. Mgr Breynat. Mais il paraissait si chétif, et les signes du mal qui dévore les poitrines au sein des grandes villes marquaient déjà si profondément sa jeune figure que le prélat hésita. L'orphelin insista en pleurant. Monseigneur, touché, et, ne comptant accomplir alors qu'un acte de charité purement désintéressée, lui dit :

— Suivez-moi, mon enfant. Je vous promets au moins du grand air et du bon lait, à la ferme de misère qui commence à 800 lieues d'ici. Une fois guéri, vous reviendrez à Montréal.

Mais quel microbe saurait prospérer longtemps dans un air purifié par quarante degrés au-dessous de zéro, et par cinquante et par soixante? Mgr Grandin n'avait qu'un poumon lorsqu'il arriva dans le Nord-Ouest. Il y vécut encore quarante-huit ans. Plusieurs missionnaires, condamnés jadis par les facultés d'Europe, y fleurissent toujours. Oscar et Lucien sont aujourd'hui de beaux et forts garçons, resplendissants de santé et de belle humeur, tout fiers de se trouver les assistants de nos Frères coadjuteurs, dont ils préviennent les ordres et les désirs. Leurs pieds infatigables ont parcouru, à la suite et poursuite des bestiaux dont ils s'occupent spécialement, tous les bois, toutes les prairies, tous les marais tremblants d'alentour. Leurs mains sont devenues si habiles à battre le beurre des missions, que les gourmets le déclarent supérieur à tout ce qui fut importé jusqu'ici.

Mais Oscar et Lucien, guéris, ne veulent plus repartir pour les grandes villes ni les petites. Ils ont pieusement épousé « leur Ferme des Missions ».

*
* *

L'origine véritable de la Ferme Saint-Bruno remonte à 1907, année où Mgr Breynat amena, de la rivière la Paix, deux chevaux, comme à l'essai, et dans le but de les employer à faire le *portage* des effets de la navigation, aux rapides du Fort-Smith.

Et déjà « les conducteurs y trouvaient tout leur compte », explique le Frère Dallé. « On avait beau enfarger les pauvres bêtes, après les avoir débarrassées de leurs traits, et leur construire des *boucanières*, aux rares carrés d'herbages, où elles trouvaient leur pitance : piquées par les taons le jour, et par les maringouins la nuit, elles allaient, sautillant, à travers bois, et retournaient soit à un bout soit à l'autre de ce *portage* de 25 kilomètres. Et alors c'était une course du jour et de la nuit pour les dépasser et les ramener aux voitures. Il était très difficile d'y réussir, même au prix de vingtaines de kilomètres parcourus. Certains nous jouaient des tours pendables. Ils nous laissaient approcher à trois pas; puis, d'un bond se faufilaient dans la brousse. Le temps se passait à ce manège, et les missionnaires attendaient l'arrivée de leurs vivres, restés en panne dans le portage...

En 1908, Sa Grandeur alla chercher deux autres chevaux. En 1909, la troisième paire de chevaux arriva, et, avec eux, cinq vaches. Le métis Joseph Beaulieu offre, en outre, une demi-douzaine de bêtes à cornes. On les achète. Il n'est question encore que de rester au Fort-Smith. Vite, on bâtit au bétail juste de quoi l'enfermer, car le temps presse, et on ne dispose que de peu de bois.

Le Frère le Barbier, qui revient d'une très grave opération, prend la charge de ce département, tandis que les plus forts attaquent d'autres besognes, continue le Frère Dallé. Mais imaginez le sabbat de toutes ces têtes, pattes et queues, entassées là-dedans, et se démenant contre les armées de moustiques, et devinez le plaisir et l'aisance que trouvait le faible petit Frère à l'heure de recueillir le lait...

Un problème des plus graves s'imposa bientôt. Il n'y avait de foin d'hivernage qu'à trente kilomètres de cette étable. Le couper alla encore. Mais le transporter, par un sentier serpentant dans la forêt, et traversant des marais tremblants, fut autre chose. On y parvint, en élargissant jusqu'à trois mètres le chemin, et en se résignant à coucher *à la belle étoile*, lors de chaque voyage. « Mais des excursions de soixante kilomètres pour chaque botte de foin ne pouvaient durer. Se défaire du bétail et renoncer à l'entreprise, personne n'y voulait songer. Mgr Breynat décida que l'on établirait la ferme le plus près possible de la prairie, et que l'étable du Fort-Smith se contenterait d'en être la succursale. »

Or, cette prairie se trouvait sur les bords de la rivière au Sel.

La rivière au Sel, affluent de la rive gauche de la rivière des Esclaves — celle-ci n'étant qu'une partie de la grande artère fluviale Athabaska-Mackenzie — sort des collines du Buffalo, et se grossit de nombreux ruisseaux. Toutes ces eaux contiennent 25 % de sel — chlorure de sodium —, qui se dépose peu à peu en longues stalactites couchées, au fond de la rivière transparente. Les terres qui environnent les sources salines apparaissent nues, brûlées, et portent, de ci de là, des dépôts, épais quelquefois, d'un sel très blanc et très pur. Loin des sources, l'herbe, imprégnée de sucs salins offre aux animaux la nourriture la plus riche. C'est dans ces prairies que les missionnaires découvrirent, tranquillement paissant, les derniers troupeaux des buffalos-bisons, échappés aux tueries formidables des sauvages et des blancs, dans les plaines du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta.

Il n'est difficile que de s'y rendre, d'y trouver l'eau fraîche, d'y préparer pour la culture un terrain trop alcalin, et d'y défendre les jeunes animaux contre les grands loups des bois.

L'été de 1910, époque choisie pour l'installation nouvelle de la Ferme Saint-Bruno, fut très sec ; et le R.P. Gouy, chargé de fixer l'endroit, fit construire une maisonnette et une étable, au milieu d'un invitant petit sapinage. C'était à vingt kilomètres du Fort-Smith et à dix de la prairie même de la rivière au Sel. Mais on avait l'eau douce, inconnue plus loin.

La fenaison se fit aussitôt, en partie à la rivière au Sel, en partie sur une île de la rivière des Esclaves.

Le foin de la rivière au Sel se trouva épuisé, vers la mi-février.

Celui de l'île restait. Mais il était impossible de l'apporter d'une telle distance et à travers des neiges impraticables. Il fallait donc conduire le troupeau.

Le Père Gouy et un Indien vinrent de Fort-Smith, donner la main.

Le Frère Berens s'en fut la veille, à l'île au foin, avec deux chevaux, dans le but d'en préparer l'abord et d'y amasser quelque bois de chauffage.

Le matin du « déménagement », de bonne heure, le Frère Le Gall et l'Indien se mirent à talonner le troupeau ; mais ils

n'arrivèrent à la rivière des Esclaves que vers neuf heures du soir. Parvenus au pied de l'île, ils durent chercher à tâtons parmi les crevasses, les arêtes de glace, les brisants et les dos d'âne, les moins difficiles passages. En deux heures de travail à la hache, ils réussirent à boucher, tant bien que mal, les précipices où les bêtes n'auraient pas manqué de caler, et à émousser les divers glaçons contre lesquels elles se seraient brisé les pattes. Puis, « on hala, on porta pour mieux dire, une par une, les pauvres vaches qui tombaient à chaque pas ».

Sur l'île, rien n'était prêt : ni foin, ni bûcher. Le Frère Bérens avait mis la journée entière à l'escalader lui-même.

Une étable de fortune, au plancher de glace et au toit de neige y reçut les animaux, beuglant de froid.

Le Frère Le Barbier, leur gardien du reste de l'hiver, aurait pu seul raconter ce qu'il endura dans ce refuge d'horreur.

A l'approche du printemps 1911, le troupeau fut relancé directement sur le Fort-Smith, où le trafic du *portage* attendait les chevaux. Mais, dès le dégel de la terre, on repartit pour la ferme Saint-Bruno, afin d'y défricher, au plus tôt, les futurs champs.

Désappointement ! Désenchantement ! A trois kilomètres en deçà, voitures, charrues, herses, rouleaux s'enfoncèrent dans la boue. On s'aperçut que la saison, pluvieuse cette année-là, avait refait de cet emplacement ce qu'il était destiné à être presque toujours : un marécage. Les Frères se demandent comment ils parvinrent à tirer de cette glaise leurs personnes, leurs bêtes et leurs instruments de travail. A la ferme, ils trouvèrent un pied d'eau sur les planchers. Tout autour, on ne pouvait échapper à l'enlisement qu'en se tenant sur des touffes de brousailles.

Il n'y avait plus qu'à regagner le Fort-Smith.

Quelques semaines plus tard, « les malheureuses bicoques et leurs environs n'étaient plus qu'un vaste lac ». La cause était jugée. La seule issue était de chercher ailleurs.

Mais pourquoi ne pas s'implanter au milieu même de la fameuse prairie de la rivière au Sel? Nous l'avons dit : l'eau potable semblait y faire défaut.

La Providence se sert des événements les plus futiles :

un coup de fusil et une pirouette involontaire tranchèrent la question.

Quitte à en reprendre le transport jusqu'au Fort-Smith, comme en 1909, on résolut de faire encore les foins à la rivière au Sel. Les Frères vinrent dresser leur tente à cet effet. Mais pendant trois semaines la pluie tomba avec une telle persistance qu'ils ne purent se mettre à l'ouvrage. Cependant les provisions de bouche étaient épuisées.

Un après-midi, les Frères Bérens et Dallé s'en allèrent, à l'aventure, chercher le souper que le hasard de la chasse leur fournirait peut-être. En débouchant soudain près d'une mare inconnue, ils y virent flotter quatre petits canards noirs. Le Frère Bérens fit feu, et deux des palmipèdes chavirèrent sur place. Il ne s'agissait que de les prendre. Mais comment se lancer sur cette nappe de mer morte? A la nage? C'eût été risquer de sombrer dans la vase de fond. Point de canot non plus. Ils allaient y renoncer, lorsque le Frère Dallé, qui s'était muni de sa hache, eut l'idée d'abattre un sapin sec et d'en joindre les tronçons en forme de radeau. Lui-même s'engagea sur l'embarcation précaire, poussa au large, et bascula presque aussitôt, trouvant à peine le temps de reparaître à la surface et d'agripper les lianes du bord.

Mais, tout en plongeant, il avait bu :

— Tiens ! de l'eau douce, dirait-on !

On y goûta encore. Puis, sur le radeau mieux affermi, on se relança, avec une longue perche pour le sondage. C'était un réservoir profond, limpide, délicieux, et dont il fut dit tout de suite qu'il suffirait à abreuver les troupeaux que ces parages pourraient jamais nourrir.

Et voilà comment, le 13 septembre 1911, aussi triomphalement que le comportaient les «abominables chemins», deux voitures chargées, conduites par le Frère Dallé, et montées par S. G. Mgr Breynat et les Pères Roure, Dupire et Gouy, arrivèrent à la Ferme Saint-Bruno définitive de la rivière au Sel. Si l'on ne pendit pas « la crémaillère », c'est qu'il n'y avait encore ni crémaillère, ni cheminée, ni maison. Mais, il y avait l'espérance.

La veille, les Frères Le Gall et Bérens avaient amené le troupeau qui comptait dix-neuf têtes.

*
* *

Le premier « logis » nous sera décrit par le R. P. Bruno Roure, missionnaire pendant quarante ans de la tribu des Plats-Côtés-de-Chiens, et qui vient prendre la direction de « l'établissement en projet », dans son pittoresque *journal de la Ferme* :

Campement dans une étable, qui n'a ni toiture, ni fenêtres, ni portes, si ce n'est les ouvertures correspondantes. Les travaux du dehors pressent trop pour nous laisser, au dedans, plus que le temps d'accomplir nos exercices religieux.

Or, cette étable servit trop longtemps aux missionnaires et aux jeunes animaux qu'il fallait préserver des rigueurs extrêmes du froid. Veaux et poulains s'y relayaient. De ces derniers, le Père Roure note dans le *journal* :

29 octobre 1911 : Nos conchambristes font bien du tapage durant la nuit, comme pendant le jour. Ils hennissent au moindre bruit qu'ils entendent de l'extérieur. Ils soufflent fort du nez, avec un enchifrènement capable de faire vibrer les vitres, si vitres nous avions; puis quand ils se secouent on dirait que la toiture s'effondre... Mais quand ils se mettent à faire la gymnastique c'est encore moins amusant : ils placent leurs pieds de devant contre la crèche, soulèvent en même temps tout le corps et allongent leurs pattes d'arrière comme s'ils voulaient frapper le mur opposé, et cela avec une telle promptitude que tout s'opère en un instant. Non ! ce ne sont pas de bons conchambristes. Vivent encore les veaux !...

Le journal mentionne aussi qu'à Noël, « il fut facile de trouver, dans la même demeure, la pauvreté, la paille et les dociles témoins de la naissance du Sauveur... »

Les poulains « conchambristes » ne tardèrent pas, d'ailleurs, à être censés suffisamment aguerris pour être livrés à la vie libre et de bon marché, que mènent les jeunes chevaux des pays inexploités, jusqu'à l'époque du domptage.

Le Nord-Ouest canadien aura été l'Eldorado du noble animal. Qui n'a ressenti, en lisant les récits des *cow-boys*, armés de la carabine et du lasso et chevauchant parmi les immenses *ranches*, la fascination que n'a pas fini d'exercer cette patrie de l'indépendance et du grand air? Ces ranches,

toutefois, doivent reculer devant les champs du colon qui « se clôturent », et bientôt leur refuge sera l'espace des prairies enclavées dans les forêts arctiques.

Il y a là, dit-on, des bandes de chevaux redevenus tellement sauvages que l'Indien le plus madré ne parvient pas à mettre en défaut leur odorat ni leur ouïe, et qu'ils ont toujours détalé et gagné les bois avant qu'il fût possible de les apercevoir. On ne les compte qu'à leurs traces.

Les chevaux domestiques sont lâchés, chaque automne, dans les pacages de ces bandes folles; mais très peu se joignent à elles. Ceux-là seraient perdus. Presque toujours, ils se groupent, sous la conduite de quelques anciens, au cou desquels on a eu la précaution de suspendre une clochette au son perçant, dans le but de les retrouver plus facilement, le moment venu. Chaque escouade se choisit ses quartiers d'automne, d'hiver et de printemps.

Nos chevaux d'Europe périraient, à côté de leurs congénères du *Far-West* et du *Far-North*, dont les pieds de devant sont rompus à piocher la neige pour découvrir l'herbage, et à briser la glace pour en faire jaillir l'eau douce. Le rempart qu'ils préfèrent, par les grands froids, c'est l'abri d'un maquis serré. Nous avons vu des chevaux de ferme, dans la prairie Albertaine, refuser de rentrer, par cinquante degrés au-dessous de zéro, et se blottir simplement contre des meules de paille. Le « poil d'hiver » pousse abondamment et leur donne bientôt l'aspect d'un bloc hirsute, souvent enfariné du givre de leur haleine.

Comment repérer les poulains capricieux dans les libres espaces ? A quelle bande de vieux chevaux se sont-ils agrégés? Tous ont-ils choisi la même? Ces chevaux portent-ils leurs clochettes? Où sont-ils? Une fois retracés, suivront-ils, ou se laisseront-ils cerner, diriger, capturer enfin? Autant de questions que l'on se pose au moment de partir à la recherche de ces bêtes. Inutile de compter sur une monture, dressée à cette chasse comme en pays de plaine : elle s'embarrasserait dans les bois. Le lasso même, qui se lance de loin, n'y pourrait servir.

Aux première neiges d'un automne, Mgr Breynat désigna les Frères Le Gall et Dallé pour saisir et pour dompter, avant de les relâcher le reste de l'hiver, quatre des poulains,

jadis conchambristes du Père Roure, et comptant alors trois ans et demi.

Ces poulains devaient se trouver, calculait-on, dans l'aire d'un triangle équilatéral, d'environ 35 kilomètres de côté, et formé par la ferme Saint-Bruno, le Fort-Smith et l'embouchure de la rivière au Sel.

Partant de Saint-Bruno, sur un sol durci et couvert de neige, les Frères se dirigèrent d'abord sur le Fort-Smith, mais en faisant à droite et à gauche des écarts considérables, selon qu'ils croyaient percevoir le tintement d'un grelot, ou discerner des traces plus ou moins récentes. Harassés de leur cinquante kilomètres, leur dîner « descendu aux talons » ils trouvèrent à la Mission du Fort-Smith la réfection agréable du corps et de l'âme.

Pleins de courage, ils repartirent sur le deuxième côté du triangle, celui du Fort-Smith au confluent de la rivière au Sel et de la rivière des Esclaves, refaisant les zigzags, commandés par les pistes découvertes, et surtout par le tintement imaginaire des sonnailles lointaines. Nos désirs sont créateurs.

Sur les onze heures, ils firent passer à sa destination le dîner que leurs épaules trouvaient trop encombrant. Ainsi allégés et lestés, ils reprirent les kilomètres avec les illusions. La nuit tomba, comme ils se trouvaient « près de deux sapins, dans un taillis de trembles, où il n'y avait qu'un peu de bois sec, à demi-pourri ». N'ayant que leur couteau de poche, ils taillèrent des copeaux susceptibles de prendre feu et d'allumer les morceaux de bois, tirés à force de bras. Toute la nuit, ils se remplacèrent à cette occupation, prenant chacun leur quart d'heure de sommeil tout près du feu. En guise de souper, le Frère Le Gall eut « le souvenir de son dîner et le Frère Dallé suça des pilules, qu'il avait reçues des Sœurs Grises du Fort-Smith, à cause d'un bienheureux rhume ». Vers une heure du matin, le dégel se déclencha sous une pluie, qui n'allait mettre que deux heures à détremper le sol et les arbres de la forêt. Sauve qui peut ! On procéda à la prière du matin, à une courte méditation, et au déjeuner — oui, au déjeuner, attendu qu'il restait deux pilules que l'on se partagea — et on attaqua, non moins courageusement que les autres, le troisième côté du triangle, de l'embouchure de la rivière au Sel à la ferme Saint-Bruno.

Mais nous nous enfonçâmes plutôt vers le centre du triangle, poursuit le Frère Dallé, dont nous avons résumé le récit, et cela allait passablement bien. Nulle lourdeur d'estomac n'appesantissait notre marche dans la forêt vierge, et aucune menace d'indigestion n'empêchait nos poumons de se gonfler et dégonfler tout à l'aise. Et les chassés-croisés reprenaient, se réglant sur les clochettes qui sonnaient de plus en plus nombreuses et de plus en plus fort à nos oreilles excitées, mais qui s'affaiblissaient et se taisaient à mesure que nous en approchions.

Au bout de cinq heures de marche, un son d'une tonalité nouvelle retentit. Donc, ce devait être réel, cette fois. De fait, plus nous allons, plus il grossit... Pourvu que nos poulains soient là !

Des chevaux, c'en était, en effet... Mais aucune de nos bêtes ! Que faire maintenant? On va, on revient, on oblique, on prie les bons anges gardiens. A l'heure du dîner, point de temps perdu. Voyez combien le jeûne est profitable. Sur les deux heures, un son nous arrive, semblable au dernier, mais c'est très loin vers le sud. Et nous allons, nous allons. Un moment nous croyons encore être leurrés par notre imagination et nous sommes sur le point de rebrousser chemin. Nous ne le fîmes pas, et bien nous en prit, car nous tombâmes bientôt sur une bande, où nous reconnûmes nos quatre poulains. *Deo gratias* ! Nous avons l'espoir de souper ce soir, très tard c'est vrai, mais de souper quand même. Il n'y a qu'à pousser le troupeau vers Saint-Bruno !

Mais, où est Saint-Bruno ? Le soleil, comme pour nous narguer, reste caché tout le temps. Rien ne peut nous orienter. Pendant que nous cherchons, tâtonnons, scrutons le morceau de ciel que nous laisse voir la forêt, un brouillard épais, — chose rare ici — descend sur nous, et les chevaux disparaissent. Lorsque tu es perdu, marche, marche toujours, disent les coureurs-des-bois : tu arriveras bien quelque part. L'estomac étant de plus en plus léger, nous nous conformons à cet adage. Et nous marchons, marchons jusqu'à la nuit noire... Au moment où nous nous arrêtons, des clochettes tapent tout près de nous... Nos chevaux encore ! Tant mieux Mais quel circuit avons-nous fait pour revenir presque à notre point de départ, après une vingtaine de kilomètres ? Je ne souhaite à personne de se perdre ni dans ce monde, ni dans l'autre.

Nous avions dit force chapelets, durant notre marche, mais chacun en son particulier. Nous fîmes en commun notre prière du soir, y trouvant le réconfort du frère missionnaire, appelé à donner sa vie pour les âmes. Puis, nous soupâmes de la même manière que nous avions dîné. Enfin nous nous mîmes en devoir de nous reposer à tour de rôle, le dormeur accroupi sur les talons, contre la flamme, que l'autre entretenait, eu égard à l'absence de toute couverture et à nos vêtements misérables. Etoiles, aurores boréales, hurlements des loups, rien ne manqua à la poésie de cette nuit. Le matin, nos exercices religieux achevés, dispensés toutefois de celui du déjeûner, ainsi que de la mise en ordre de notre toilette et de notre literie, nous rejoignons les clochettes, à quelque cinq

kilomètres de là. Nous supposons que les chevaux se rendent vers leurs quartiers d'hiver, qui se trouvent précisément dans la direction de Saint-Bruno. Il sera donc facile de les pousser sans les contrarier. Nous eûmes raison d'aller alors contre notre persuasion instinctive. Nous pensions être entraînés vers l'opposé. Mais ayant rencontré une colline, dominée par un peuplier, le Frère Le Gall fit la courte-échelle et j'y grimpai pour constater que nos chevaux étaient réellement devenus nos guides. La montagne de la rivière au Sel était par là...

Et nous allâmes, durant l'heure du dîner comme durant les autres, jusqu'au moment où, brusquement, au bout d'un raccourci, nous nous vîmes nez à nez avec les chevaux. Ils s'enfuirent du coup, les jeunes se replongeant dans le bois, les vieux trottant sur le sentier. Nous sommes trop las. Tant pis. Espérons quand même qu'ils reviendront.

Vingt kilomètres nous séparaient encore de Saint-Bruno. Au bout d'une douzaine, nous aperçûmes, à notre grande joie, nos jeunes chevaux, que nous réussîmes à acculer contre la berge de la rivière au Sel. Suivre cette berge sept derniers kilomètres, et c'était fait.

Tout allait bien, quand à travers une éclaircie le R. P. Gourdon nous apparut. Il épaulait son fusil. Impossible de l'avertir. Le coup tonna et épouvanta les poulains, qui levèrent le pied du côté du large... Cette déception ajoutée à notre fatigue nous abattit complètement. Nous arrivâmes, en chancelant, en vue du Père directeur :

— Eh ! ces chevaux-là sont bien poltrons, nous fit-il en riant !

Mais quoi ! ajouta-t-il bientôt, en nous regardant de plus près, que vous êtes pâles ! Quelle maigreur ! Que vous est-il arrivé? Allons vite à la maison, qu'on vous retape !

— Pas si tôt, répondîmes-nous; allons d'abord chercher votre gibier.

— Ah bien oui ! C'étaient des gelinottes. J'ai tiré de trop loin. Elles ont toutes filé, cent trente-deux !

— Et vos Pégases aussi, du même coup ! Félicitations pour le doublé !

Mais nous n'avions même plus la force de rire. Et il y avait encore cinq kilomètres...

Presque en même temps que nous, nos poulains arrivèrent à la ferme. Ce fut notre récompense. Nous nous réservâmes encore le plaisir de leur jeter le lasso, à la lueur des étoiles et d'une lanterne. Puis nous nous abandonnâmes au Père Gourdon et au Frère Le Barbier.

En qualité de faméliques, nous fûmes mis à la ration graduée, et, petit à petit, nous nous reprîmes à vivre. Et nous voilà.

Ils y sont encore, les bons Frères, et leurs efforts ont fait porter des fruits magnifiques à des entreprises, qui eussent effrayé un Robinson Crusoê.

* * *

Aujourd'hui, une centaine de bêtes à cornes fournissent le beurre en conserve à toutes les missions du Mackenzie. La chair des bœufs défraie nombre de leurs repas. Une douzaine de chevaux pourvoient aux travaux du fermage. L'élevage de poules et de porcs y a même réussi, essaimant jusqu'à la Providence et Simpson[1].

Quarante hectares de la ferme Saint-Bruno sont actuellement défrichés et mis en cultures diverses. Les légumes y atteignent des dimensions surprenantes. L'orge, le seigle, l'avoine y viennent à souhait, aux années propices. Des engins modernes y fonc-

1. L'arrivée des premiers « habillés de soie » à Simpson fit époque dans les fastes dénés. On avait, de longue date, au sujet de l'enfant prodigue du moins, tâché de décrire aux Sauvages curieux les notes distinctives de cet animal; mais comme aucun de leurs fauves ne semblait s'en rapprocher, ils se contentaient, pour entretenir leur pitié, de se représenter le malheureux égaré au milieu d'un troupeau de vilains porcs-épics dont l'espèce solitaire abonde aux bois du Mackenzie. Et voilà qu'enfin de vrais porcs *pas épics* étaient annoncés. Des sentinelles guettaient du haut de l'entablement majestueux que forme l'île de Simpson, au confluent du fleuve Mackenzie et de la rivière des Liards, l'apparition du bateau annuel des transports; et, en attendant, tout le monde se laissait gagner par une touchante reconnaissance envers le Père Gouy, qui, de retour du front où il en avait vu bien d'autres, avait demandé à Monseigneur de vouloir bien confier à sa ferme commençante ces précieux clients, ainsi qu'envers le Frère Henri Latreille, qui avait garanti tout son dévouement pour les empêcher de périr sous le 61°50' de latitude et pour les engraisser on ne savait encore par quels moyens.

Un matin, les yeux indiens ont distingué, au bout de la droite allée du grand fleuve, le cargo-boat touant sa route contre les flots. En un moment toute la tribu est sur la berge. Les cœurs battent. Le bateau accoste. Capharnaüm ! Pêle-mêle ! Des ballots, des caisses, des génisses, des instruments de bois et de fer, des bœufs, des coqs, des engins agricoles, des Sœurs Grises, des poules, des Frères, des chats, des Pères, un Évêque...

— Mais, où sont-ils? questionnent tous les regards, et chuchotent toutes les langues.

Pauvre Monseigneur ! Lui, dont on se dispute toujours tout de suite les mains, lorsque le bateau s'arrête, pourra se réserver sans peine pour la fin cette fois. C'est juste si l'on remarque Sa Grandeur.

Soudain une salve de cris aigus montent, éructés à pleins groins. Quelqu'un a empoigné la caisse où *ils* étaient. Alors, concert des cris de ravissement des sauvages et de mécontentement de nos quadrupèdes troublés :

— Eh ! Eh ! Eh ! Ben! Ben ! prononçaient les vieux, interprètes de toutes les admirations figées sur la cage dorée. Ne valait-il pas la peine de vivre aussi longtemps que les sapins de nos forêts, pour voir ces nobles bêtes, *sans épics* ! Eh ! Eh ! Eh ! Que les Blancs ont de la chance !

Les visites ne tarirent pas pour des journées à l'étable fortunée. *Ils* avaient l'air si gentils, les petits surtout. Le lendemain une petite fille de l'hospice, prenant à la main la part de son repas, alla demander à la Sœur, d'un ton irrésistible :

— Voulez-vous me laisser aller dîner avec les petits cochons, s'il vous plaît, ma Sœur?

Et la parabole de l'enfant prodigue? Comment les missionnaires vont-ils s'y prendre maintenant?...

tionnent aussi : faucheuses, lieuses, semeuses, machine à battre, cette dernière ayant été donnée par le gouvernement canadien qui a toujours suivi attentivement les rapports des missionnaires-agriculteurs, et qui les a souvent encouragés par d'appréciables secours.

Des prairies artificielles, commencées au Fort-Smith, à Résolution, à Providence, à Simpson, n'auront qu'à prospérer, pour être sans doute le salut des missions arctiques.

Ajoutons que, plus les bois — ces accumulateurs naturels de l'humidité et du froid — se défrichent, plus la glèbe se tourne et retourne, plus aussi se relâche l'emprise de l'hiver.

Mais combien faudra-t-il de travaux et de temps, combien de siècles, pour transformer les forêts de l'Athabaska-Mackenzie en campagnes de rendement assuré, comme furent transformées les prairies du Nord-Ouest moyennant un moins rude effort et sous un ciel moins inclément?

Qui le dira?

La rigueur essentielle d'un climat se change si peu, et les étés seront toujours si brefs en ces régions !

Que le dégel lui-même retarde sur l'époque du grand soleil et paralyse trop longtemps les apprêts du semeur; que de fréquents orages viennent voiler le ciel et absorber les chaleurs fécondantes; ou que la sécheresse brûle les jeunes plantes; que des légions de sauterelles s'abattent sur la contrée; ou seulement que les gelées subites, dévastatrices, des premières nuits fassent leur œuvre : voilà les champs, les jardins, désolés, décimés, anéantis parfois.

Pays de contrastes, d'incertitude, d'inquiétude..

Quel avenir enfin, non seulement au point de vue agricole mais industriel, commercial se réserve au Mackenzie? Les mines précieuses que recèle son sol, le pétrole, la houille, l'asphalte le cuivre, le fer, l'argent et l'or qui dorment sous leurs couches éternellement glacées inspireront-ils aux affamés de richesse les efforts surhumains qu'il faudra pour dompter les rapides du Fort-Smith, pour creuser les abords des grands lacs, pour jeter sur l'immense fleuve des ponts de transports, pour lancer, à travers les forêts, les steppes, les rochers, les banquises, les neiges, les solitudes, des locomotives attelées?..

Sur le seuil de cet ancien pays d'horreur couvert, alors, de sa civilisation étrange, l'histoire pourra écrire à l'honneur des pionniers véritables qui auront montré et dégagé la route, comme au frontispice de l'Europe que défrichèrent et évangélisèrent les moines : *Cruce et aratro. Par la Croix et par la charrue* des missionnaires.

CHAPITRE VII

Chasseur

Immensité et liberté. — La pendaison du lièvre. — « Appelles-tu cela manger? » — L'orignal. — Exploits du Frère Marc Leborgne. — Faméliques au festin. — La mort du chasseur. — Les ours. — Five o'clock tea sur l'ours noir. — Le caribou. — Une hécatombe chez les Esquimaux. — Quelques célèbres chasseurs : Frère Josso chez les Plats-Côtés de-Chiens, Frère Vincent Cadoret chez les Mangeurs de Caribous, Frère Moussel chez les Montagnais. — Oies sauvages. — Viande sèche, viande pilée, pemmican. — La marche du Frère aux dépouilles. — Sautes de température, mares profondes, glace pourrie, le mirage. — Les fourrures. — Le renard noir du Frère Leroux et de Léon XIII.

De longtemps, la culture et l'élevage du bétail ne suffiront pas à nourrir les vicariats arctiques, et, de même que le Peau-Rouge, l'Esquimau, le prospecteur ou le commerçant, ses voisins, le missionnaire devra demander aux savanes, aux lacs et aux forêts sauvages la chair de leur gibier.

La solitude, l'immensité, la liberté seront le domaine du chasseur. Nulle loi ne vient lui fixer de saisons, lui vendre des permis, lui tracer des cantons de réserve. Entre l'animal et lui, il ne se dresse que l'obstacle de la lutte pour la vie, *struggle for life.*

Mais dans cette lutte la bête l'emporte le plus souvent sur l'homme, ayant pour se défendre ses bois illimités, la vitesse de ses jambes ou de ses ailes, ses ruses, la férocité de ses crocs et de ses griffes quelquefois.

Un seul quadrupède de cette faune semble avoir abdiqué presque tout instinct de préserver ses jours : le lièvre *wa-pous* en cris, *ga* en montagnais.

Mais quel lièvre! Un « mode substantiel dépouillé » observait un missionnaire trop philosophe, une ombre de lièvre, si peu lièvre qu'il change de couleur au gré de l'hiver et de l'été. Gris avec la verdure, il blanchit avec la neige. On n'aperçoit d'abord sur la nappe uniforme de frimas que de petits points noirs qui sont les yeux des lièvres immobiles. Il ne manque à ses inerties que celle de se laisser prendre à la main. Tirer sur lui serait, outre une sorte de lâcheté sportive, la perte inutile d'un grain de plomb. Il suffit de lui tendre des collets en fil vulgaire et de recourir au stratagème suivant pour éviter que, dans ses quelques convulsions, il les brise :

Au lieu de fixer directement à quelque pieu la menue ficelle disposée en nœud coulant, le braconnier du Nord la suspend à un bâtonnet, rattaché lui-même, par une cordelette d'une longueur variable, à l'extrémité d'une perche. Cette perche, posée sur la première fourche venue du hallier et destinée à jouer le rôle de levier d'Archimède, incline vers la trace du lièvre sa partie la plus légère, et la maintient en cette position, grâce à la cordelette, qui s'enroule à un arbrisseau soigneusement ébranché. L'extrémité du bâtonnet opposée à celle qui soutient le lacs sert de cran d'arrêt. Le lièvre passe, se prend, décroche le bâtonnet, la cordelette glisse le long de l'arbuste, et la perche se lève, emportant son fardeau. Le colleteur, passant, le lendemain, avec sa hotte-carnier, verra se balancer doucement la foule des lièvres pendus dans sa tenderie. Toute l'année, les mêmes lacs, les mêmes perches — *brimbales* — s'abaisseront et se lèveront au même endroit, sûrs de leur proie, si grande est l'affluence des lièvres et si incroyable leur insouciance du danger.

Cependant le lièvre du Mackenzie ne se mange guère qu'au temps de la famine. Mais la famine a-t-elle jamais déserté ce pays? Les époques redoutables sont celles qui suivent la migration septennale. Chaque septième année, en effet, les millions de lièvres disparaissent ensemble et tout à coup. Sans doute tant de rongeurs auraient-ils bientôt détruit les forêts elles-mêmes, si la Providence n'orientait leurs légions vers d'autres lieux ou vers la

mort. Ils périssent sur place en grande partie. Les autres s'en vont. Mais comme cet exode s'accomplit durant quelque nuit de tempête, et que les profondeurs lointaines des bois sont restées jusqu'ici inexplorées, personne ne sait si c'est pour vivre encore ou pour mourir à leur tour. La génération suivante ne paraîtra que trois ou quatre ans après, pour se multiplier, pulluler, et disparaître encore.

La chair de notre lièvre, maigre à l'extrême, coriace parfois, ne connaît d'autre saveur que celle du sapinage, son aliment. Deux lièvres par repas sont loin de valoir un rat de la Commune.

— Je n'ai rien mangé depuis un mois, viendra vous dire un sauvage, rien, rien, entends-tu? Vois comme je fais pitié ! Je n'ai plus que la peau.

— Mais, s'étonne le missionnaire, il y a des lièvres pourtant...

— Oh ! oui, des lièvres. Eh bien ! appelles-tu cela manger ?

Plusieurs années, où la pêche avait été mauvaise, les Frères coadjuteurs de Providence passèrent leur hiver à prendre des lièvres et ne sauvèrent qu'ainsi la vie des missionnaires, des religieuses et des orphelins.

*
* *

Le roi des forêts canadiennes, depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique et depuis le nord des Etats-Unis jusqu'au steppe polaire c'est l'orignal, sorte d'élan au poil rude et foncé, au corps trop court et sans appendice caudal, au dos bossu, à la large encolure garnie d'une roide barbiche, au bois caduque en larges palettes dentelées d'andouillers aigus, au mufle allongé de cheval, aux pieds de vache, aux pattes de devant si hautes que, comme le chameau, il ne peut brouter qu'à genoux l'herbe basse. Sa vigilance, mal servie par de petits yeux myopes, réside, extrêmement vive et farouche, dans les grands pavillons mobiles de ses oreilles et dans le flair de ses narines profondes. Rôdeur de nuit, il passe le jour à l'ombre de quelque maquis, où il rumine

et dort, tenant constamment le nez tendu au vent et l'oreille dans la direction adverse. Telle est la finesse de son ouïe que, sauf pendant les tempêtes qui font craquer toute la forêt, la moindre petite branche cassée, le moindre bruissement des feuilles mortes lui révèlent, à plusieurs portées de fusil, la présence du chasseur. Aussi l'Indien ne s'engage-t-il à sa recherche que les jours de grand vent. Mais il reste encore à mettre en défaut l'odorat de l'alcès, tâche difficile, car l'orignal, comme pour forcer l'ennemi qui suivra ses brisées à se placer, un moment du moins, dans l'aire du vent, décrit, avant de se coucher, plusieurs cercles tangents, ou une spirale compliquée. Une fois sur la piste fraîche, le traqueur s'avance doucement, épiant tour à tour l'empreinte des pas et les taillis. Cette lente marche attentive peut occuper la journée entière. Mais, à travers les lacis capricieux du ruminant qui n'a fait qu'aller et venir, des herbages aux boutures, et du fourré aux mares de vase, comment discerner l'endroit où commence la volute perfide ? C'est là qu'échoue l'inexpérience des Blancs : ils suivent toujours la piste, se laissent saisir par le fil d'air qui avertit la bête, et, l'instant d'après, ils entendent l'avalanche d'une masse qui détale brisant tout devant elle. C'est là, au contraire, que triomphe l'astuce de l'Indien. Quittant la trace marquée, il pique droit, en rampant, en se glissant comme le chat, évitant jusqu'au frottement de ses vêtements et levant, de temps en temps, la tête parmi les herbes pour voir si, à dix pas de lui, n'apparaît pas encore la masse noire tapie dans le buisson. Mais non, rien ne se montre. Le chasseur revient alors à la piste qu'il avait abandonnée et scrute de nouveau l'allure des pas. Enfin le voilà, son orignal. Il sommeille. Un Indien ne tire pas un fauve couché : ce coup manquerait de noblesse. Il ne frappe pas à la tête non plus : ses vieilles superstitions le lui défendent. Il visera au cœur. Prêt à faire feu, il casse d'un bruit sec une petite branche. Jeté en l'air comme par un ressort qui se serait détendu sous lui, l'orignal retombe sur ses pieds. Le temps d'un éclair encore pour prendre son élan, il reste là. C'en est assez. La détonation retentit et le monstre

s'écrase sur son gîte, ou, titubant, labouré de balles, il s'abat dans les vingt mètres. Un cri du sauvage déchire alors la forêt et va, d'écho en écho, avertir la femme et les enfants du wigwam. Ou bien un feu couvert d'herbage produit la fumée de signal. S'il est trop tard, ou si le campement se dresse trop loin de là, l'Indien ouvre sa bête, prend le cœur et le foie et va rejoindre les siens. Tous, le lendemain, reviendront aux agapes. Simplement blessé l'orignal fuit le plus souvent. Mais il peut se tourner aussi sur le chasseur et le piétiner sans merci. Un Peau-de-Lièvre de Norman, s'étant approché trop vite d'un orignal qu'il venait de toucher et qui faisait le mort, le vit se redresser tout à coup, et foncer sur lui. Il se mit à grimper dans un arbre; mais l'orignal cambré sur ses pattes d'arrière l'atteignit de ses sabots coupants à trois mètres du sol, le fit tomber et l'acheva d'un coup de corne. On trouva les deux cadavres côte à côte.

Nous connaissons peu de Frères qui aient eu le loisir de s'adonner à la chasse dont on vient d'esquisser la tactique ordinaire. Ils se contentent de tirer, tout en naviguant sur les rivières sauvages, les orignaux qui s'y désaltèrent, ou qui s'émouchent en s'y plongeant jusqu'à la tête. La chance et l'adresse ont fait à plusieurs leur auréole cynégétique. Le Frère Marc Leborgne, dans les bois de Liard, abattit, à la passée, deux orignaux mis en fuite par des Indiens maladroits. Un autre jour, qu'il avait dételé ses chiens pour une halte, ceux-ci flairèrent la neige et partirent ventre à terre. Bientôt la meute hurlait autour de deux orignaux effarés. Le Frère Marc y courut et, d'un coup de fusil, tua le plus proche. L'autre ayant réussi à briser la ligne des chiens, vint passer près du chasseur qui ne put que lui asséner un coup de crosse sur le mufle. La crosse cassa et tomba. L'orignal trébucha, se releva et revint contre son agresseur. Mais le Frère l'ajusta avec le canon sans crosse et l'étendit à son tour.

L'orignal sur pied doit atteindre le poids d'un fort cheval. Dépecé, il fournit de 800 à 1.500 livres de viande dans

l'Est du Canada, où les herbes sont plus grasses et les hivers moins longs, et de 300 à 700 dans les régions subarctiques.

L'Indigène met au-dessus de tout la dépouille de l'orignal. Tous se jettent avec une avidité de faméliques sur la proie toute fraîche. Peut-être jeûnaient-ils hier. Attendons qu'ils soient rassasiés ! Les y voilà, et cependant ils dévorent toujours ! Mystère que la capacité d'un estomac indien ! Demain ils jeûneront encore. Mais que leur importe demain ? A chaque jour suffit son plaisir comme sa peine. Et le *gueuleton* recommence de plus belle. Béate philosophie de l'homme des bois. Le missionnaire ne cesse de lui prêcher la prévoyance.

Il arrive toutefois que le jeûne, auquel ils auraient pu parer en réservant les restes de leur assouvissement, ne s'achève que par la mort des pauvres hères.

Le Père Giroux, apôtre des Loucheux, raconte qu'à l'époque d'une chasse, douze hommes, parmi lesquels se trouvaient les plus adroits, les plus forts, les meilleurs de la tribu, moururent avant d'avoir rejoint aucun gibier. Il n'y avait point de lièvres cette année là, 1910.

En 1906, deux familles Peaux-de-Lièvres, tribu voisine des Loucheux, marchaient depuis longtemps dans l'espoir de rencontrer un orignal. Chacune des femmes était chargée de quatre petits enfants. La faim en eut raison, alors que la caravane se trouvait trop loin pour revenir sur ses pas. Se souvenant qu'il y avait dans les parages un lac poissonneux ils essayèrent de s'y rendre. Les hommes succombèrent en route. L'une des femmes tomba ensuite, râlante. L'autre ensevelit alors les huit enfants dans la neige afin de les préserver des morsures mortelles du froid et se traîna jusqu'au lac, dont elle parvint à casser la glace pour y jeter un hameçon. Une truite se laissa prendre. Ce fut la vie pour les deux mères et leurs petits, qui regagnèrent la Mission, où le Père Houssais les recueillit.

Comme l'orignal va ordinairement solitaire, et que le chasseur ne le poursuit qu'au moment où la faim menace déjà le camp, les missionnaires ne peuvent guère compter sur les restes de la chasse indienne, à moins qu'ils n'achètent le service de certains sauvages ou métis particulièrement

habiles à découvrir les rares bandes de trois, quatre orignaux — on en vit jusqu'à neuf — qui se forment à certaines époques dans les sapinières touffues.

Plus précaire encore sera la chasse à l'ours.

L'ours gris — *grizzly* — des Montagnes Rocheuses, comme l'ovibos — *bœuf musqué* — de la Terre stérile, symbolise la férocité implacable. Il fonce sur le paisible piéton aussi bien que sur le chasseur. C'est pourquoi personne ne le recherche. Tel grizzly atteint de plusieurs balles au cœur ne mourut qu'après avoir écartelé son homme.

L'ours blanc, dont la chasse n'est pas moins périlleuse habite les plaines de neige de l'océan polaire.

L'ours noir, qui se rencontre dans tous les bois de l'Amérique du Nord, ne cherche à se venger que lorsqu'il ne peut fuir ou qu'il croit ses oursons menacés. Il se confond si bien avec la feuillée sombre qu'on ne l'aperçoit que trop tard pour le viser. En deux bonds il s'éclipse. Le découvrir, l'hiver, devient plus malaisé encore, car, durant cinq ou six mois, il reste blotti, comme la marmotte, en sa bauge de branchages. Endormi « dans le lard de sa fortune faite » et protégé par son abri qu'il a rendu semblable à l'entourage, il n'a, pour le trahir, que l'imperceptible ouverture qu'entretient son haleine dans la voûte de neige.

Le Père Roure nous a narré que, voyageant avec Monseigneur Clut de Rae à Providence, ils s'arrêtèrent, un après-midi, pour la « tasse de thé ». Le bûcher flamba et l'eau chanta dans la chaudière. Tranquillement les missionnaires savouraient le rafraîchissant breuvage, tout en se chauffant les pieds à la flamme qui tombait, lorsqu'ils virent les tisons rouges remuer un peu... puis davantage... puis se soulever, puis se disjoindre, puis s'écarter, pour laisser monter, sous leurs yeux sidérés, un museau, une tête, des oreilles, un buste noir : un ours énorme, qui, croyant sans doute le printemps revenu, venait voir ce qu'il en était. Les missionnaires savaient comme tout le monde, que les ours noirs sont toutes dents et toutes griffes au sortir de leur repaire tant qu ils n'ont pas repris *toutes* les fonctions normales de la vie. Aussi décampèrent-ils incontinent.

C'est avec le mois de mai que s'éveille l'ours qui ne fut point troublé. Affamé, il court aux petites rivières, dégelées les premières, et où les carpes montent déposer leurs œufs. Là il pêche à grands coups de pattes.

Le Frère Marc prit au piège une vingtaine de ces ours printaniers autour des ruisseaux qui tombent dans la rivière des Liards, sans préjudice de ceux qu'il tua, chemin faisant, à coups de fusil. Comme le poisson gâté, s'il n'est pas « de nos seigneurs les ours le manger ordinaire », constitue néanmoins à leur goût le mets le plus exquis, le Frère Marc faisait dégager à quelques carpes un relent d'acide sulphydrique, et les plaçait au milieu d'un cabanon en branchages dont il avait garni l'entrée et la sortie de deux larges collets en peau crue et tordue d'orignal. L'opération se simplifia lorsque la mission eut les moyens d'acheter des pièges à palette.

A l'automne, c'est dans les clairières chargées de baies sauvages, airelles, bluets et framboises, dont Martin est des plus friand, que s'opère la capture. Les ravages d'un ours pris au piège par la patte rappellent la dévastation creusée dans le sol par un obus de guerre.

*
* *

Le gibier à poil le plus nombreux et le plus savoureux, le plus digne aussi de tenter les « Nemrods » du Nord serait le *caribou.*

Le caribou n'est autre que le renne de Laponie. Dans nos grands steppes polaires, qui lui offrent la mousse de leurs rochers, il va en troupeaux innombrables. Il passe son été sur le tapis spongieux des bords de l'océan Glacial. Traversant ensuite la *Terre stérile*, il se réfugie, pour l'hiver, dans la lisière des bois, où il trouve encore le lichen.

Le Père Turquetil nous a tracé l'homérique description de ces légions nomades, dans l'une des phases de leur migration et raconté l'accueil qui parfois les attend sur la rive qu'elles « implorent ».

Les Esquimaux, que je visitais, avaient décidé de se fournir de vivres pour l'hiver... Ils m'invitèrent au spectacle de cette chas-

se si célèbre. C'était à l'automne. Le caribou pressait sa marche et cherchait les détroits pour traverser à la nage.

Sur les côtés ouest du lac, la terre en est toute couverte (poilue, comme disent les Montagnais). Immobiles, le cou allongé, le nez au vent, ils semblent vouloir scruter l'horizon. L'un d'eux s'avance. Tout lui paraît suspect, et les roches et les sentiers battus où déjà ont passé tant de bandes innombrables. Il hésite. Un mouvement se produit et toutes les têtes se redressent anxieuses et craintives. De nouveau il flaire le vent, semble vouloir écouter. Rien. Il avance lentement et par mille détours. Tous ont les yeux fixés sur lui, pas un ne bouge encore. S'arrête-t-il soudain? Relève-t-il brusquement la tête? Une panique générale s'empare du troupeau. Mais à peine dispersés, ils reviennent encore, serrés les uns contre les autres, tête basse, et lancés au galop. Soudain, ils s'arrêtent, le cou fortement rejeté en arrière, tête haute et pattes écartées dans la position du pied levé. Inquiets, ils épient les moindres mouvements de l'éclaireur. Celui-ci approche du lac. Il examine et flaire jusqu'aux moindres roches. Enfin, lentement, défiant, comme à regret, il avance et se met à nager. Quelques-uns, trois ou quatre tout au plus, se détachent du troupeau et suivent la piste du guide. Ils promènent sur le lac un long regard scrutateur, puis d'un bond, se jettent résolument à l'eau. C'est le signal.

Vous éprouvez alors la sensation de quelque chose qui passe, vous entendez le piétinement sonore de ces milliers de sabots, mais vous ne distinguez plus rien si ce n'est un nuage de poussière et de sable qui soudain s'est élevé.

Qu'est-ce encore? L'eau jaillit de toutes parts. Vous n'apercevez plus que vagues écumantes et au-dessus un nuage de gouttelettes vaporeuses, en même temps que vous entendez le bruit d'un torrent furieux, où coule, ce semble, une avalanche de roches.

Puis le calme renaît sur le lac, un silence de mort. L'armée des caribous nage lentement sans secousse et sans bruit. Peu à peu ils approchent. Ils ne sont qu'à cent mètres de terre. Les chasseurs, jusque-là immobiles et cachés, s'élancent dans leurs canots. Un moment la colonne vivante de caribous s'arrête, puis exécute une volte-face rapide.

Mais le chasseur déjà les a rejoints. Les canots s'avancent et vont de chaque côté s'échelonner tout le long de cette colonne, qui peut bien avoir près d'un kilomètre de long. On ne saurait décrire ce qui se passe alors.

Affolées par la peur, ces pauvres bêtes, se rejettent en avant, en arrière. Elles se heurtent, s'entre-choquent, se ruent les unes contre les autres. Leurs cornes s'enchevêtrent. Elles bondissent alors en désespérées et s'écrasent mutuellement. Un grand nombre périssent ainsi dans cette affreuse mêlée.

Oh ! si le caribou osait se retourner contre ses faibles agresseurs, si seulement il pouvait mugir comme l'orignal ou le bœuf, ce serait horrible. Mais non, il ne sait qu'être timide au point de ne pouvoir être méchant, même pour se défendre. C'est qu'il constitue

à lui seul l'unique et indispensable ressource du pays : sa chair nourrit les habitants de ces contrées, sa peau sera le seul logement, le seul habit des sauvages. Il est fait pour l'homme et ne doit pas être un danger à la vie de l'homme. *Bene omnia fecit. Benedicite omnes bestiae et pecora Domino.* Les canots cependant se rapprochent insensiblement du troupeau affolé. Les pauvres bêtes se resserrent et se pressent toujours de plus en plus. Ils viennent à ne plus même pouvoir remuer une patte. Le vide qui se produit par le déplacement de l'eau donne lieu à un courant irrésistible. Ils ne nagent plus, ils s'entraînent plutôt mutuellement. On devine leurs efforts comprimés, impuissants, au mouvement saccadé de leurs têtes qui se portent fiévreusement en avant. Ils ne sauraient plus bondir, ils ne peuvent plus s'écarter.

Quelqu'un donne le signal. Quelques coups d'aviron, et le courant a saisi les canots qui se heurtent aussitôt contre l'obstacle vivant. e massacre commence. La lance sème partout la mort. Le sang jaillit et ruisselle de partout sur les canots, sur les vêtements. Il inonde les mains et les visages des chasseurs. C'est une frénésie. Chaque coup de lance pénètre au cœur de l'animal qui brame de douleur, se jette convulsivement la tête en arrière, le cou démesurément allongé, comme s'il voulait respirer encore... Et la lance meurtrière frappe toujours, à droite à gauche, en avant, en arrière. Après nous, tout autour du canot, ce n'est plus qu'un fleuve de sang, et tous les cadavres font l'effet d'une île flottante.

Les trois quarts de la bande ont péri dans le carnage. Les premiers rangs se rapprochent de terre. Au signal donné, le chasseur dépose la lance et reprend l'aviron. Les canots, dégagés du courant qui les entraînaient, s'échelonnent sur les côtés, et se portent rapidement en avant, pour fermer toute issue aux survivants. Les bêtes cherchent à regagner le large. Elles sont vouées alors à une mort certaine. Bientôt, resserrées entre deux lignes de chasseurs, elles engagent une nouvelle mêlée, et le massacre recommence. Il n'en échappera pas une seule.

Je regagne le camp. Mais le sauvage insatiable se remet déjà au poste d'observation et d'attente. Un troupeau succède à l'autre, ne laissant plus de repos aux chasseurs. ni le jour ni la nuit.

On a beaucoup reproché aux Montagnais, comme aux Esquimaux, de jouer avec le caribou, de tuer pour le plaisir de tuer. Je dois dire que ce reproche est exagéré. En été, on prend le caribou pour sa fourrure. A l'automne et à l'hiver on le prend pour la viande. J'ai assisté à bien des chasses l'été dernier, j'ai vu bien des hécatombes, mais je n'ai jamais vu un corps de caribou complètement perdu. Toujours on utilise la peau, la langue, la moelle et les nerfs.

Au risque de n'être pas compris, je dirai même que ces milliers de caribous, qui périssent ainsi chaque année, ne représentent pas même la dix-millième partie des troupeaux qui peuplent ces immenses contrées. Dans ses pérégrinations annuelles, le caribou couvre souvent un espace de plus de cent lieues de front. Nombre de chasseurs, espacés de kilomètres en kilomètres, auraient vite fait

de les décimer, j'en conviens. Mais la réalité est que du lac Ennadaye, où je résidai l'été dernier, jusqu'au lac Caribou (plus de mille kilomètres), je ne vis, à mon retour en novembre, que caribous et pistes de caribou, et je ne rencontrai qu'un seul sauvage, campé sur le parcours de tant de milliers de troupeaux...

Les grandes chasses de l'hiver, moins copieuses que celles de l'été, s'opèrent à l'entrée des bois, où la ruse des Indiens attire les troupeaux, en balisant la neige sur les lacs congelés.

Trois missions seulement de l'Athabaska-Mackenzie se rencontrent sur le passage habituel du caribou : Notre-Dame du Rosaire au Grand Lac de l'Ours, Saint-Michel de Rae et Notre-Dame des Sept-Douleurs à l'extrémité est du lac Athabaska.

Le plus renommé de nos chasseurs de caribous fut le Frère Josso.

— Tu tires comme un sauvage, lui dit l'un des Plats-Côtés-de-Chiens de Rae, parmi lesquels il passa dix-sept ans.

Sa force d'Hercule et son calme de Breton le sauvèrent un jour d'une mort imminente. C'était le canard qu'il chassait alors. Tout entier à suivre du regard une volée qui venait de s'abattre sur un étang, il s'approchait, à travers la brousse, lorsqu'un grand ours se dressa devant lui et lui plaça les deux pattes sur les épaules, en grognant de colère. Ces animaux, le Frère en était averti, partagent d'un seul coup le thorax de leur victime. Au bout d'une minute — de moins sans doute, les secondes parurent interminables —, l'ours descendit et reprit la forêt.

— Si tu avais fléchi un peu, expliquèrent les Plats-Côtés-de-Chiens, ou remué de quelque façon, ou seulement respiré, tu étais fini !

Le Frère Josso fut souvent le pourvoyeur du Père Roure par ses heureux coups sur les caribous. A défaut des loisirs qui lui eussent permis de quitter la mission pour aller s'établir de longues journées à l'affût, il pratiquait, sûr de lui-même, ce que les Canadiens appellent la *chasse fine*, chasse ouverte et loyale. Le chasseur se montre en pleine surface du lac. Le caribou, curieux de sa nature, et con-

fiant en la finesse de son odorat, vient vers l'homme, mais en décrivant un cercle qui le placera dans la direction du vent. Au chasseur de juger le moment où il va être senti, car sa balle ne sera pas plus rapide à frapper que le caribou à se lancer dans sa fuite. Le Frère Josso tirait rarement en vain. Si, au lieu d'un seul renne, c'est une bande qui survient, l'habileté du chasseur consiste à laisser en paix les chefs de file, car, ceux-ci passés, une montagne de corps n'arrêterait pas le reste du troupeau.

Au lac Athabaska, chez les Mangeurs de Caribous, un gentil petit Frère, à qui l'on ne prêterait pas de dessein belliqueux — et à bon droit, — le Frère Vincent Cadoret, de Bignan, est devenu l'émule du Frère Josso. Sa vivacité à ajuster le caribou et à en briser la course n'eut d'égale que celle qu'il mit un jour à se jeter dans la rivière des Esclaves. Occupé, avec le Père Bocquené, à extraire d'un promontoire les pierres destinées à l'église Sainte-Marie de Fitzgerald, il vit descendre sur lui une « dégringolade de ces pierres », détachées du sommet, sous un trop grand effort du père Bocquené. Le seul parti étant de se lancer à l'eau, il le fit.

Le Frère Vincent vient parfois du Fond du Lac Athabaska, sa résidence, prêter main forte aux pêcheurs de la Nativité, à l'ouest du même lac, chez les Montagnais. Comme c'est en même temps l'époque des millions d'oies sauvages, qui, retournant des bords de l'océan Glacial au pays plus chaud de leur hiver, s'arrêtent pour se reposer et s'engraisser, maints tournois d'adresse et de succès se tiennent entre le Frère Tugdual Mousset, le chasseur attitré des oies et son invité, le Frère Vincent[1].

1. Voici comment Mgr Grouard, dans le magnifique ouvrage, très abondamment illustré, qu'il vient de faire paraître, sous le titre : *Souvenirs de mes Soixante ans d'apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie*, et que toute la presse de France et du Canada loue déjà et recommande, rapporte l'événement qui détermina la vocation du Frère Vincent Cadoret (page 396) :

« Je passai une partie de l'été 1905 à parcourir les paroisses du Morbihan et à donner la confirmation à plus de 2.500 enfants. Ai-je besoin de dire que j'étais grandement édifié de voir la fidélité de ces bons Bretons à leurs devoirs religieux ? La divine Providence me fournissait ainsi l'occasion de faire appel aux âmes de bonne volonté qui voudraient se consacrer au service de Dieu dans nos missions. Mes paroles trouvèrent un écho dans plus d'un cœur.
Un dimanche, je prêchais, dans l'église de Bignan. Après la messe, le curé me dit :



Du traîneau au canot. En Juin, le Missionnaire passe du lac encore solide à la rivière dégelée.



Le lac reste profondément gelé, lorsque la surface de la terre est suffisamment amollie pour permettre aux chiens de tirer la charrue.



Ainsi charrie-t-on le foin pendant l'hiver.

fiant en la finesse de son odorat, vient vers l'homme, mais en décrivant un cercle qui le placera dans la direction du vent. Au chasseur de juger le moment où il va être senti, car sa balle ne sera pas plus rapide à frapper que le caribou à se lancer dans sa fuite. Le Frère Josso tirait rarement en vain. Si, au lieu d'un seul renne, c'est une bande qui survient, l'habileté du chasseur consiste à laisser en paix les chefs de file, car, ceux-ci passés, une montagne de corps n'arrêterait pas le reste du troupeau.

Au lac Athabaska, chez les Mangeurs de Caribous, un gentil petit Frère, à qui l'on ne prêterait pas de dessein belliqueux — et à bon droit, — le Frère Vincent Cadoret, de Bignan, est devenu l'émule du Frère Josso. Sa vivacité à ajuster le caribou et à en briser la course n'eut d'égale que celle qu'il mit un jour à se jeter dans la rivière des Esclaves. Occupé, avec le Père Bocquené, à extraire d'un promontoire les pierres destinées à l'église Sainte-Marie de Fitzgerald, il vit descendre sur lui une « dégringolade de ces pierres », détachées du sommet, sous un trop grand effort du père Bocquené. Le seul parti étant de se lancer à l'eau, il le fit.

Le Frère Vincent vient parfois du Fond du Lac Athabaska, sa résidence, prêter main forte aux pêcheurs de la Nativité, à l'ouest du même lac, chez les Montagnais. Comme c'est en même temps l'époque des millions d'oies sauvages, qui, retournant des bords de l'océan Glacial au pays plus chaud de leur hiver, s'arrêtent pour se reposer et s'engraisser, maints tournois d'adresse et de succès se tiennent entre le Frère Tugdual Mousset, le chasseur attitré des oies et son invité, le Frère Vincent[1].

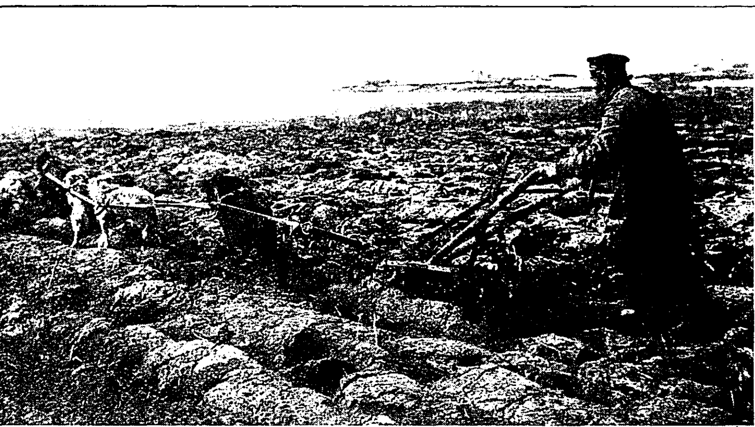
1. Voici comment Mgr Grouard, dans le magnifique ouvrage, très abondamment illustré, qu'il vient de faire paraître, sous le titre : *Souvenirs de mes Soixante ans d'apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie*, et que toute la presse de France et du Canada loue déjà et recommande, rapporte l'événement qui détermina la vocation du Frère Vincent Cadoret (page 396) :

« Je passai une partie de l'été 1905 à parcourir les paroisses du Morbihan et à donner la confirmation à plus de 2.500 enfants. Ai-je besoin de dire que j'étais grandement édifié de voir la fidélité de ces bons Bretons à leurs devoirs religieux ? La divine Providence me fournissait ainsi l'occasion de faire appel aux âmes de bonne volonté qui voudraient se consacrer au service de Dieu dans nos missions. Mes paroles trouvèrent un écho dans plus d'un cœur.

Un dimanche, je prêchais, dans l'église de Bignan. Après la messe, le curé me dit :



... traîneau au canot. En Juin, le Missionnaire passe du lac encore solide à la rivière dégelée.



Le lac reste profondément gelé, lorsque la surface de la terre est suffisamment amollie pour permettre aux chiens de tirer la charrue.

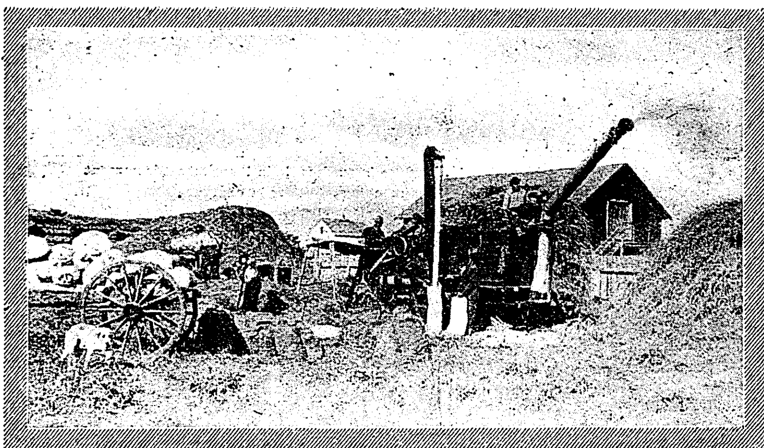


Ainsi charrie-t-on le foin pendant l'hiver.





Les Frères abreuvent le troupeau en lui cassant la glace sur les lacs ou les rivières.



Le battage de la moisson 1923 à la Mission de Vermillon (rivière de la Paix).





Quelques rennes (caribous) de la *Terre Stérile* venus au bord des bois.



Jeune orignal abattu au bord de la rivière Athabaska au cours d'un voyage présidé par Mgr Breynat.

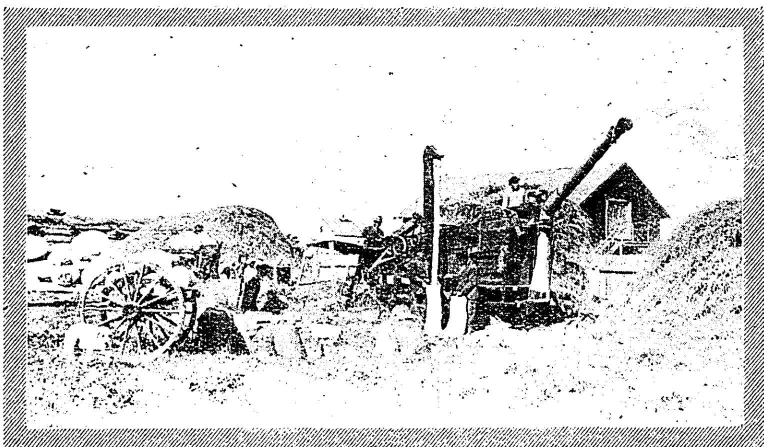


A l'époque du passage des canards sauvages.





Les Frères abreuvent le troupeau en lui
cassant la glace sur les lacs ou les rivières.



Le battage de la moisson 1923 à la Mission de Vermillon (rivière de la Paix).





Quelques rennes (caribous) de la *Terre Stérile* venus au bord des bois.



Jeune orignal abattu au bord de la rivière Athabaska au cours d'un voyage présidé par Mgr Breynat.



A l'époque du passage des canards sauvages.



La pose du collet au lièvre.



Le résultat.



Le glouton (carcajou).

Lorsque la chasse à l'orignal ou au caribou apporte l'abondance, durant l'été, le missionnaire peut en apprêter les dépouilles à la manière indienne et en faire de la viande *sèche*, de la *viande pilée*, du *pemmican* : trois formes qui confèrent à la venaison du Nord l'incorruptibilité des momies de l'Egypte.

La *viande sèche* s'obtient en étalant sur des perches horizontales des tranches larges et fines dépouillées de leur graisse. Trois jours de soleil suffisent à lui donner la consistance du cuir. Une fumée entretenue sous l'échafaudage-séchoir éloigne en même temps les mouches noires et imprègne de toutes parts les appétissantes grillades. Légère, facile à briser, sinon à mâcher, substantielle, la viande sèche formera la réserve des longs voyages. Un seul mets lui sera préféré : la langue séchée et fumée de caribou.

La *viande pilée*, pulvérisée, fine comme la prise de tabatière, n'est autre que la viande sèche, martelée entre deux pierres. Elle se transporte dans des vessies chamoisées de renne ou d'orignal.

Le *pemmican* (du cris *pemmi-can* : *graisse — viande*) est le mélange à parties égales d'une viande pilée nullement cuite et d'une graisse fondue : graisse ordinaire pour le pemmican commun, moelle tirée des os pour le pemmican de luxe. Les raffinés ajoutent à cette pâte une poignée de raisins de corinthe. C'est ce que le Père Roure, en souvenir sans doute de sa Lozère au Roquefort veiné, appelait le « fromage du Fort Rae ». Le pemmican, qui conviendrait

— J'ai mieux qu'une quête à vous offrir, voulez-vous venir avec moi dans une maison du bourg?

Il me conduisit chez M. Cadoret. Nous trouvons ce brave homme avec sa femme et leurs six enfants, trois garçons et trois filles, tous déjà grands.

— Voici, Monseigneur, ceux qui veulent vous suivre dans vos missions !

— Comment? m'écriai-je, toute la famille ? Mais le père et la mère consentent-ils à un si grand sacrifice?

Le bon M. Cadoret répondit :

— Si le bon Dieu les appelle, que sa sainte volonté soit faite.

— Et la maman, qu'en pense-t-elle?

Elle aussi, malgré la douleur inévitable de la séparation, acceptait la volonté de Dieu et consentait à laisser partir tous ses enfants pour les Missions ! N'est-ce pas admirable?

Je ne voulus pas cependant abuser d'une telle générosité. Prenant l'avis du bon pasteur, il fut décidé que trois seulement, un garçon et deux filles, partiraient avec moi cette année. Ce garçon est maintenant un excellent Frère, et les deux filles sont devenues des religieuses dans la communauté des Sœurs Grises. »



La pose du collet au lièvre.



Le résultat.



Le glouton (carcajou).

Lorsque la chasse à l'orignal ou au caribou apporte l'abondance, durant l'été, le missionnaire peut en apprêter les dépouilles à la manière indienne et en faire de la viande *sèche*, de la *viande pilée*, du *pemmican* : trois formes qui confèrent à la venaison du Nord l'incorruptibilité des momies de l'Egypte.

La *viande sèche* s'obtient en étalant sur des perches horizontales des tranches larges et fines dépouillées de leur graisse. Trois jours de soleil suffisent à lui donner la consistance du cuir. Une fumée entretenue sous l'échafaudage-séchoir éloigne en même temps les mouches noires et imprègne de toutes parts les appétissantes grillades. Légère, facile à briser, sinon à mâcher, substantielle, la viande sèche formera la réserve des longs voyages. Un seul mets lui sera préféré : la langue séchée et fumée de caribou.

La *viande pilée*, pulvérisée, fine comme la prise de tabatière, n'est autre que la viande sèche, martelée entre deux pierres. Elle se transporte dans des vessies chamoisées de renne ou d'orignal.

Le *pemmican* (du cris *pemmi-can* : *graisse — viande*) est le mélange à parties égales d'une viande pilée nullement cuite et d'une graisse fondue : graisse ordinaire pour le pemmican commun, moelle tirée des os pour le pemmican de luxe. Les raffinés ajoutent à cette pâte une poignée de raisins de corinthe. C'est ce que le Père Roure, en souvenir sans doute de sa Lozère au Roquefort veiné, appelait le « fromage du Fort Rae ». Le pemmican, qui conviendrait

— J'ai mieux qu'une quête à vous offrir, voulez-vous venir avec moi dans une maison du bourg ?

Il me conduisit chez M. Cadoret. Nous trouvons ce brave homme avec sa femme et leurs six enfants, trois garçons et trois filles, tous déjà grands.

— Voici, Monseigneur, ceux qui veulent vous suivre dans vos missions !

— Comment ? m'écriai-je, toute la famille ? Mais le père et la mère consentent-ils à un si grand sacrifice ?

Le bon M. Cadoret répondit :

— Si le bon Dieu les appelle, que sa sainte volonté soit faite.

— Et la maman, qu'en pense-t-elle ?

Elle aussi, malgré la douleur inévitable de la séparation, acceptait la volonté de Dieu et consentait à laisser partir tous ses enfants pour les Missions ! N'est-ce pas admirable ?

Je ne voulus pas cependant abuser d'une telle générosité. Prenant l'avis du bon pasteur, il fut décidé que trois seulement, un garçon et deux filles, partiraient avec moi cette année. Ce garçon est maintenant un excellent Frère, et les deux filles sont devenues des religieuses dans la communauté des Sœurs Grises. »

peu à « l'homme de bureau », est le ragoût nutritif par excellence de l'homme du Nord, coureur-des-bois, sauvage ou missionnaire. Gelé dur, il s'attaque à la hache, le soir au bivouac de la belle étoile. Libre à chacun aussi de diviser sa ration en plus petits morceaux qu'il emportera dans sa besace, et qui lui donneront, sur la route qui défile, l'illusion de gruger un fortifiant bonbon.

On se tromperait si l'on considérait le Frère coadjuteur comme chasseur de profession avec tout l'intérêt qu'évoque ce noble terme. Nommons-le exactement *chasseur aux dépouilles*. Tel est son lot ordinaire, sans poésie, ne comportant que le plaisir — incomparable il est vrai — de songer qu'il est le *pourvoyeur* de l'œuvre de Dieu.

L'indien, qui fait le coup de feu pour le missionnaire, débite en quartiers son orignal, son ours, son renne, et, avant d'aller prévenir le Frère, recouvre cet amas de troncs d'arbres aussi enchevêtrés que possible. C'est la cache à l'épreuve de la dent des loups, des lynx, des renards, mais point, hélas ! du *carcajou*.

Le *carcajou* — nom attribué par les coureurs-des-bois au *glouton*, anglais *volverine* — est le plus lâche, le plus rusé et le plus malfaisant des êtres connus dans le Nord canadien. Si malfaisant qu'on le voit accomplir toutes les dévastations imaginables, si lâche qu'un lièvre le met en fuite, si rusé qu'il déroute tout chasseur et que rien ne dépasse la réputation du rare Indien qui parvient à le prendre : il fouille la neige jusque sous le piège qu'il pressent, le détend d'un coup d'épaule et mange l'appât.

Mgr Taché, dans son *Esquisse sur le Nord-Ouest*, nous en a fait l'intéressant portrait.

Le *carcajou*, de la familles des plantigrades, est le fléau de nos forêts et la désolation des chasseurs. De la grosseur d'un chien de moyenne taille, il accomplit des œuvres de destruction qui exigent une force et une habileté qui semblent souvent fabuleuses. Il dérobe et cache dans la neige ou ailleurs, non seulement des aliments mais des ustensiles, et jusqu'aux lourdes scies de long en usage dans le pays. J'ai vu un jour un de ces tours d'adresse qui m'a bien surpris. Mes compagnons de voyage, venant à ma rencontre, avaient laissé en dépôt un fusil à deux coups et un sac de provisions qui devait servir à notre retour. Connaissant le danger que couraient ces objets, ils les avaient, ce semble, mis en sûreté. Le fusil avait

été encaissé avec efforts entre deux troncs d'arbres très rapprochés; une longue perche, placée en travers sur deux arbres éloignés, reçut le sac de provisions. A notre retour, notre surprise fut excitée par la manière dont le carcajou s'était joué de nous : non seulement il avait grimpé dans l'arbre, mais il avait marché sur cette perche faible et flexible qui semblait incapable de le porter, et était allé couper la corde qui retenait à cette perche le sac de nos provisions, qu'il avait dévorées, gaspillées ou enfouies; puis le fusil avait disparu. Après de longues recherches, nous trouvâmes d'abord son fourreau, fait en cuir, qui avait été enlevé de l'arme et caché soigneusement; puis, dans une autre direction, à une plus grande distance, le fusil lui-même, placé sous un tronc d'arbre; des feuilles avaient été jetées par-dessus le fusil, et remuées jusqu'à une certaine distance, comme pour cacher les traces de l'habile voleur. Nous aurions cru à l'œuvre d'un homme, si la solitude profonde de la forêt ne nous avait pas forcés à reconnaître le fait du carcajou, dont la piste était partout dans le voisinage.

Si l'habileté du carcajou lui assure quelquefois le succès, voici un fait qui prouve que sa malice peut être punie. Un sauvage avait laissé sa loge sans personne pour garder les objets qui s'y trouvaient. Un carcajou pénètre bientôt dans l'habitation déserte, sort tous les objets un à un, et va les cacher à droite et à gauche, même à une grande distance. Il ne restait plus qu'un sac de poudre. Le carcajou s'en saisit, le cache dans les cendres du foyer; quelques charbons non éteints brûlent bientôt le sac et provoquent une explosion dont le coquin est le première victime, puisqu'elle l'étend mort sur place, jetant de droite et de gauche la cervelle du receleur.

Le Père Petitot complète ces détails.

Lorsque le carcajou a satisfait sa faim, il cache en différents endroits, sous la neige, ce qu'il n'a pu dévorer; puis il souille ses cachettes afin d'en soustraire le contenu à la dent des autres carnassiers... Buffon l'appelle avec raison le vautour des quadrupèdes, et les Flancs-de-Chiens le frère du Diable.

Toutes précautions assurées, autant qu'il se peut, contre les déprédations du carcajou et des autres pilleurs sauvages, le chasseur prend le chemin de la mission afin d'indiquer l'endroit de sa cache — à des longues journées de marche souvent — et toucher son salaire.

Le Frère attelle alors ses chiens, et s'enfonce dans les bois.

Une idée des souffrances que peuvent entraîner ces expéditions aux vivres, nous est laissée dans quelques lignes du Père Ducot.

Il y avait longtemps que nous n'avions vu de viande fraîche. Quand nous fûmes bien lassés de ce jeûne, la Providence nous en-

voya un petit orignal, c'est-à-dire environ 300 livres. Cette aubaine nous coûta cher en peines et en fatigues. En effet il fallut neuf journées de course au Frère Jean Marie pour l'aller chercher et l'amener ici, par des chemins abominables et un temps des plus pitoyables. Un jour la neige se mit à fondre, s'attachant au traîneau et encombrant le chemin. Les pieds du voyageur en étaient trempés. Puis, d'un coup, le thermomètre passa à 37 degrés centigrades au-dessous de zéro, avec un vent atroce qui gelait le Frère pendant le jour et l'empêchait de dormir pendant les nuits. Le matin, il prenait l'onglée en essayant de faire du feu. Aussi est-il rentré ici à bout de forces, tombant de sommeil.

C'est peut-être vers la fin de l'hiver que se font les chasses aux dépouilles les plus fréquentes : époque des sautes meurtrières de la température, de la glace qui *se pourril* et des *mirages* qui trompent.

On dit que la glace se pourrit, lorsque, sous les rayons déjà perçants du soleil, elle commence à se désagréger et offre comme une surface continue d'aiguilles acérées. Le Frère, au moment de s'engager sur les lacs, chausse ses chiens, afin de préserver leurs pattes, avec des mocassins de to le ou de peau de renne. Ses coursiers lui rendent un regard de reconnaissance.

Les errements des mirages pourraient être fatals aux Frères que la pratique des voyages n'a pas encore habitués à la topographie réelle du pays. Les anciens eux-mêmes s'y laissent décevoir parfois.

Ce sont les couches froides et chaudes de l'atmosphère qui se déplacent continuellement et réfractent la lumière comme les prismes d'un kaléidoscope. Les distances se bouleversent en des courses affolées. Telle île toute voisine, recule à l'horizon. Tel rivage ordinairement invisible s'approche tout à coup à la portée de la main. Les forêts se lèvent et s'abaissent, se doublent même : des futaies dont les racines se trouvent en l'air touchent de leurs têtes celles que l'on connaît. Voici les caps qui se dressent, l'un en face de l'autre, se regardent, se menacent, s'arc-boutent comme des mâchoires prêtes à s'entre-dévorer. Les glaçons ensoleillés s'agrandissent comme des icebergs et flamboient comme des rubis. Telle loge indienne, cachée derrière des monticules et des bois, à des journées de marche, apparaît soudain dans les airs tout près de vous, avec son tranquille panache de fumée et ses hôtes d'alentour. Un renard er-

rant au bord opposé du lac prend la taille d'un mastodonte. Les contes persans eussent trouvé dans notre Nord tourmenté par les premiers effluves du soleil polaire l'inspiration de scènes étranges en des palais de glace.

Le Frère, qu'on attend à la mission, avec sa charge précieuse, se hâte à travers ces obstacles irréels, demandant à son bon ange de le guider toujours. Heureux — car c'en est aussi l'époque — s'il n'est pas atteint jusqu'au fond des yeux par cet effroyable mal de neige que nous avons décrit ailleurs.

Si les missionnaires sauveurs des âmes s'étaient livrés au commerce, nous serions loin d'avoir fini de raconter leurs chasses. Car les neiges de l'Athabaska-Mackenzie entretiennent les plus riches pelleteries du monde.

« Ces fourrures sont celles du castor, des ours noir, brun, gris et blanc, des renards de toutes couleurs, jaune, bleu, croisé, argenté, noir, du lynx, de la martre, du bison, de la loutre, des loups blancs, gris et noir, du glouton ou carcajou, du pékan, de l'hermine, du bœuf musqué ou ovibos, du morse, des phoques soyeux et marbré, de l'ondatra ou rat musqué, enfin du cygne-trompette, de l'eider et du grèbe. »

Inégalement disséminées sur l'étendue du territoire subarctique, ces variétés dotent chaque district de quelques espèces précieuses.

Dans les commencements, jusqu'en 1867, date où expira le monopole de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour le commerce des fourrures, c'eût été aux yeux de l'Honorable et très susceptible Compagnie un cas irrémissible de lèse-droit qu'un missionnaire achetât ou vendît une peau d'animal. Même lui faisait-on parfois un crime d'employer à son propre usage ou d'offrir à quelque bienfaiteur une dépouille qu'un sauvage lui donnait.

Depuis la cessation du monopole, les concurrences se sont jetées de plus en plus avides et nombreuses sur le butin du Nord.

Quant au missionnaire, dont la vie se donne sans partage au soin de son bercail et aux travaux indispensables à sa subsistance, il ne put ni ne daigna jamais tourner vers les fourrures une activité que réclamaient les charges de sa vocation apostolique.

Cependant, si, dans les pièges qu'il tend parfois sur le chemin de ses travaux ou de ses courses, il trouve quelque soyeux captif, c'est encore pour le bien des âmes qu'il en emploie le prix.

Le Frère Olivier Carrour, célèbre pêcheur, voyageur, jardinier, de Notre-Dame de la Providence où il résida de 1875 à 1914, apporta plus d'une fois, au retour de ses visites à la forêt, soit le repas du lendemain, soit le doux vêtement de quelque renard. Petit, mais trapu, solide, — Breton, de fait —, il épaulait ferme son fusil à baguette, plus grand que lui-même, mettant son bonnet sur l'œil gauche, incapable qu'il était de le fermer seul et n'ayant eu personne pour lui démontrer que le *vrai* chasseur doit viser les deux yeux ouverts, et le coup partait abattant presque infailliblement au vol son oie ou son canard aussi bien que l'ours et le cerf des bois. Mais son art consommé fut de placer ses pièges. Il n'y eut que le carcajou à n'y jamais donner.

Ce ne fut pourtant pas le Frère Olivier, mais le Frère Leroux du lac Athabaska, qui eut l'honneur de faire parvenir aux pieds de Léon XIII, le 18 octobre 1898, la plus riche des fourrures connues : celle d'un renard noir... Mgr Grouard, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie la porta lui-même à l'auguste Pontife, dans une mémorable audience que le Prélat raconta ainsi à ses missionnaires :

... J'entrai ensuite dans le détail de la vie des indigènes, nomades, vivant uniquement de chasse et de pêche. J'abordai la question du commerce, des échanges, des forts établis par la Compagnie de la Baie d'Hudson et où les sauvages apportent des fourrures. Enumération des animaux dont la fourrure a plus ou moins de valeur, *pour arriver au renard noir que je voulais offrir.* Je racontai comment le Frère Leroux avait tué ce renard, les négociations d'abord entamées avec un docteur protestant, qui voulait l'acheter pour un beau fusil et bien d'autres choses, enfin la généreuse abnégation du docteur, qui s'écriait, en renonçant à ses prétentions sur le renard noir :

— Eh bien ! puisque c'est pour le Pape, vous direz au Pape que je renonce à mes droits en sa faveur.

Léon XIII fut visiblement touché :

— Vous lui direz que le Pape le bénit, lui et sa famille, et que

la bénédiction du Pape lui portera bonheur !... Vous m'apportez cette peau de renard?

— Oui, Très Saint-Père, et je serai heureux si vous daignez accepter cette offrande. C'est peu de chose; mais c'est ce que le pauvre pays du Nord a de plus rare et de plus précieux.

— Oh ! je l'accepterai avec plaisir !

— Très Saint-Père, les religieux qui m'accompagnent l'ont avec eux, et quand vous voudrez bien les admettre pour recevoir votre bénédiction, ils l'apporteront... Mais je voudrais auparavant achever de vous renseigner sur nos missions.

Je parlai de nos bateaux à vapeur du pays du Youkon, du Klondike, des pères que j'y avais envoyés. Puis je commençai à lui demander des bénédictions pour tous : pères, frères, sœurs, parents, amis, en particulier pour le frère qui avait tué le renard, enfin pour toutes nos missions en général. Le vénérable Pontife s'informa ensuite de mes projets :

— Vous allez rentrer en France et vous reposer un peu?

— Très Saint-Père, je me propose de visiter les séminaires et d'exhorter les séminaristes à se dévouer à nos missions.

— Vous voulez les emmener avec vous dans votre pays?

— Pas immédiatement. Je les invite d'abord à entrer dans la Congrégation et à se faire Oblats.

— C'est cela, me dit le Pape, n'ayez que des Oblats... Eh bien ! Et cette peau de renard? Je veux la voir.

Et il commanda d'introduire les trois pères qui m'accompagnaient. Ceux-ci ne se firent pas attendre, et je remis au Saint Père la belle fourrure qui lui fit grand plaisir :

— Je la garderai pour moi, dit-il, en la caressant.

Et adressant la parole au jeune Père qui se trouvait le plus près :

— Vous voulez vous en aller avec ce bon Evêque? Il vit dans un pays bien froid. Mais voyez comme il est joyeux et content !...

— Auprès de vous, Très Saint-Père et avec l'accueil bienveillant que vous me faites, comment ne serais-je pas joyeux?

Et je commençai à parler de la peau de renard, que le Pape tenait entre les mains, de la difficulté très grande de tuer cet animal, de la manière dont on tend les pièges, et je fis la mimique du renard qui sent l'appât, mais qui se défie, qui approche, tourne, gratte la neige, etc. Le bon Pape suivit des yeux tous mes gestes, riant de tous ces détails, reproduisant sur ses traits, dans ses regards, les sentiments de défiance que doit avoir maître renard avant de se laisser prendre. C'était vraiment charmant, délicieux, de voir le Saint-Père se délasser ainsi avec nous, et laisser un instant de côté, pour nous, les soucis et les graves affaires qui l'assiègent continuellement...

— Vous direz à vos missionnaires que le vieux Pape les bénit, répéta-t-il encore pour finir...

En quittant, touché, ému et ravi, le Souverain Pontife, je n'avais qu'une prière au cœur et sur les lèvres : Que Notre-Seigneur me reçoive aussi bien que son Vicaire ! Je ne demande rien davantage !...

CHAPITRE VIII

Pêcheur

Nourriciers des « grandes missions ». — « Donnez-nous notre poisson quotidien. » — Mgr de Mazenod, Mgr Grandin et le brochet de Marseille. — La pêche de l'été. — Le Frère Hémon. — Ses souvenirs — La pêche du printemps. — Le poisson sec. — Lettre du Frère Olivier. — La pêche d'automne. — « Le cri des grues blanches. » — Conditions d'une bonne pêche. — Romans d'aventures... — La protection de sinta Joseph. — Un 28 octobre au lac Athabaska. — Entre les écueils. — L'avenue merveilleuse. — Le Saint-Gabriel sur l'îlôt du Grand Lac des Esclaves.—Le poisson à la pente.—15.000 kilos sur le Frère William.— Limites du « faisandage ». — La pêche sous la glace. — Sauvetage du Père Duport par le Frère William. — Un 16 novembre... — Pêche à l'hameçon. — Le Frère Meyer et la crevasse. — Lundi de Pâques 1910. — La pêche au filet sous la glace. — Pour l'amour de Dieu...

Ce chapitre devrait s'écrire en lettres d'or, parce qu'il lui revient de raconter l'effort incomparable du Frère coadjuteur dans la fondation et le soutien des œuvres les plus magnifiques de l'Eglise au pays des neiges et d'illustrer cette pensée de Mgr Faraud, premier vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie :

Le jour où nos bons et vaillants Frères viendraient à nous manquer, nous n'aurions plus qu'à fermer les portes de nos orphelinats, hôpitaux, hospices et à renvoyer aux horreurs de l'abandon au fond des bois tous les malheureux que nous avions sauvés.

Pensée que Mgr Grouard, successeur de Mgr, Faraud reprenait en ces termes :

Nos chers Frères sont les pères nourriciers de nos missions. C'est une vie très pénible que la leur, mais rien ne les arrête au milieu des neiges et des vents, parce qu'ils savent que les Sœurs de charité, leurs orphelins, leurs vieillards et leurs malades comptent sur eux comme sur leur seconde providence.

Les résidences, que nous dénommons *petites missions*, du fait qu'elles n'ont point la charge des établissements de refuge et qu'elles envoient leurs propres miséreux aux *grandes missions*, pourraient durer peut-être, même privées du dévouement de nos coadjuteurs, à la condition que le missionnaire, au détriment de son saint ministère, y dépense ses journées à se défendre du froid et de la faim.

Mais les «grandes missions» pourvues d'orphelinats, d'écoles, d'hospices, d'hôpitaux, de dispensaires, comme celles du lac Athabaska, du Grand Lac des Esclaves, de N.-D. de la Providence, répètent encore au Frère dévoué, avec la même vérité que Mgr Faraud, il y a cinquante ans : *Oculi omnium in te sperant : C'est en vous que repose toute notre espérance.*

*
* *

Le Frère Marc avait enseigné le *Notre Père* à un rude néophyte de la rivière des Liards. Au bout de quelques jours, l'Indien ayant réfléchi, vint revoir son maître :

— Frère de l'Homme de la Prière, j'ai quelque chose à te demander.

— Parle. Le Frère de l'Homme de la Prière t'écoute.

— Tu m'as expliqué qu'il fallait dire à *Celui qui a fait la terre* : « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* ».

— Eh bien?

— Eh bien ! je voudrais savoir si on ne pourrait pas changer un peu cela, sans que le *Puissant Bon* ne se fâche. Du pain, avec des grands yeux vides, ou bien pressé tout plat comme de la galette, c'est bon pour les *Visages Pâles*. Nous autres aussi nous l'aimons bien. Mais il y a quelque chose de bien meilleur pour les Dénès et où il y a bien plus de force, c'est l'orignal. Alors, est-ce que tu me permettrais de dire : « Donnez-nous aujourd'hui notre orignal quotidien? »

Trahit sua quemque voluptas : *Chacun se porte à ce qu'il aime.* Les missionnaires du Mackenzie ont durant près de quarante ans prié : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », sachant qu'ils ne pouvaient attacher à cette divine demande que son sens strictement spirituel, surnaturel.

Ils mangent désormais le vrai pain, palpable et blanc, de

nos tables d'Europe. Grâce au perfectionnement des transports, grâce surtout aux aumônes croissantes des âmes charitables, les vicaires apostoliques peuvent leur procurer ce pain de chaque jour. Mais la réserve en est encore limitée. Et la faim épuiserait vite la huche du missionnaire.

Encore moins faut-il compter sur l'orignal, l'ours, le caribou, le lièvre même. Nous avons dit pourquoi.

Une seule prière peut être formulée toujours, sans tenter Dieu :

— « Donnez-nous aujourd'hui notre *poisson* quotidien ! »

Le poisson abonde dans les eaux du versant arctique. Il est varié. Il est riche. Il est délicieux. En voici un témoignage, auquel chaque missionnaire ajouterait le sien.

Mgr Grandin, l'*Evêque pouilleux* de Louis Veuillot, personnification de l'humilité, de la mortification, du zèle, et dont la cause de béatification est proposée depuis plusieurs années, venait de recevoir, à Marseille, des mains de Mgr de Mazenod, Fondateur des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, la consécration épiscopale. Il avait trente ans. Mgr de Mazenod ne pouvait se rassasier d'entendre le « fils de son cœur », auquel il avait tout donné, depuis la tonsure jusqu'à l'épiscopat, et qui lui revenait des régions du Pôle, à une époque — 1859 — où tout y était encore sauvage, avec des récits semblables à ceux des temps apostoliques. Il s'amusait, tout en s'édifiant, à voir son missionnaire manger le pain, qu'il n'avait plus goûté depuis des années, et dont on lui doublait adroitement les rations :

– Que c'est bon, Monseigneur, disait le jeune évêque ! Si vous saviez !

La veille du départ de Mgr Grandin pour ses missions, l'Evêque de Marseille convia au dîner d'adieu des notables de la ville avec plusieurs prélats et un nombreux clergé.

On a appelé Mgr de Mazenod le grand pénitent du XIXe siècle. Il eût été difficile, d'être plus mortifié que lui, et ses fils attendent le jour où l'Eglise, proclamant la grandeur de toutes ses vertus, le placera sur les autels. Mais il n'oubliait pas que Notre-Seigneur avait honoré les noces

de Cana, et qu'il est juste de faire quelquefois au corps la part des joies de l'âme. La charité fraternelle, qu'il inculqua, comme marque spéciale, à sa Congrégation, et qu'il devait lui laisser pour testament, sur son lit de mort, régnait, vaste et exquise, dans son grand cœur.

Rien ne manqua donc à ce dernier repas. Un cordon bleu spécial avait été mandé.

Toutes les langues étaient déliées, et les agapes marchaient au mieux, lorsqu'apparut, « en pompeux équipage » un brochet fumant, doré, odorant, splendide...

Mgr de Mazenod, qui l'avait soigneusement commandé, eut son sourire le plus satisfait. Ce plat allait faire tant de plaisir au pauvre évêque, qui en était toujours à gruger son malheureux pain...

— Eh bien ! Que ferais-tu, Satala, lui dit-il, en montrant le brochet (Satala, c'était le titre *in partibus infidelium* de Mgr Grandin; et Mgr de Mazenod qui était de l'ancienne noblesse de France en avait conservé pour ses intimes le tutoiement d'honneur), que ferais-tu, Satala, si on te présentait un jour dans tes missions un poisson comme celui-ci?

La bouche déjà ouverte pour applaudir à ce qu'allait répondre l'évêque des sauvages, tous les convives attendaient. Mais la réponse n'osait venir.

— Allons, allons, encouragea Mgr de Mazenod, ne crains pas ! Que ferais-tu?

— Eh bien ! je le donnerais à mes chiens...

— A tes chiens?.. A vos chiens?.. firent, pêle-mêle, toutes les voix comme si l'on avait mal compris. Un brochet de Marseille? insistèrent quelques-uns...

— Oui, à mes chiens, continua candidement le prélat; et je ne suis même pas certain qu'ils en voudraient toujours.

La stupéfaction de l'assemblée ne diminua pour faire place à l'admiration et à l'attendrissement, qu'à mesure que l'évêque missionnaire expliqua ce qu'il en est :

— Chez nous, le brochet, meilleur encore que le vôtre — excusez-moi, Messieurs, c'est à la louange de la Providence, si bonne pour nos pays déshérités, que je le dis — le brochet est regardé comme le dernier des poissons. Nous avons mieux, beaucoup mieux : des carpes, des truites saumo-

nées énormes, des truites grises qui peuvent dépasser les trente kilos, des saumons blancs que nous appelons des *inconnus* parce qu'il ne s'en est jamais vu en amont des rapides du Fort-Smith, des harengs qui descendent du Grand Lac de l'Ours ou remontent de la mer Glaciale, des poissons bleus du côté de la rivière la Paix, et partout en nombre incalculable, celui qui dépasse tous les autres et dont on ne se fatigue jamais : le poisson blanc. Toutes ces espèces fourmillent, à certaines saisons, au bord des lacs et dans quelques remous de nos rivières, non pas dans le courant même de l'eau, toutefois, si ce n'est au temps des passes. Et voyez encore la bonté de Dieu. Il fait froid chez nous. A la combustion du froid il faut fournir ce que les savants appellent des calories. Eh bien ! cela se trouve dans notre poisson. Il est si nourrissant qu'il remplace tout autre aliment et que rien ne le remplace entièrement. Il est si dodu et si gras qu'il suffit pour le faire cuire de le mettre tel quel sur le feu : bientôt il nage dans son jus, et la blancheur de sa chair, qui se passe d'assaisonnement, inspire l'appétit à l'estomac le plus délabré. Plus l'eau est froide, meilleur est notre poisson... Mais il est souvent difficile de le prendre à cause des tempêtes, des vagues soulevées, de l'hiver très long, de l'inclémence, en un mot, de notre climat.

A la date où Mgr Grandin parlait ainsi, il n'y avait encore dans l'Athabaska-Mackenzie que les résidences des missionnaires — *petites missions.*

Depuis, avec la fondation des établissements de charité que nous avons énumérés plus haut, la pêche, celle du *printemps*, celle de l'*été* et surtout celle de l'*automne*, est devenue « l'industrie missionnaire » par excellence.

*
* *

La *pêche de l'été* ne se pratique guère qu'aux missions situées sur les grands lacs.

Elle amène rarement l'abondance parce que le poisson, fuyant les couches attiédies, se réfugie dans l'eau profonde.

L'un des « pêcheurs d'été » les plus assidus que nous ayons vus à l'œuvre est le Frère François Hémon, du lac Athabaska. Chaque après-midi, les soins intérieurs de la

mission achevés, sa basse-cour mise en ordre, et ses exercices religieux accomplis, il détache sa barque et va, jusqu'à dix kilomètres du rivage, tendre ou visiter ses rets. Il rapporte quelquefois le repas du lendemain.

Connaître le Frère Hémon, c'est revoir sourire toujours une bonne figure Vannetaise, toute ronde, presque sans rides, malgré ses soixante ans passés, encadrée d'une fine barbe ondulante qui dût être jadis très noire, et illuminée de cet intelligent, doux et sympathique regard, qui est le rayon des âmes fortes, tendres et sincères.

Son frère aîné, Mathurin, religieux convers à la Trappe de Tymadeuc, le pressait de le rejoindre sous l'habit monastique. François se disposait à quitter Grandchamp pour répondre à ce qu'il croyait être l'appel de Dieu, lorsqu'une lettre du Père Lecorre, criant « au secours » pour les missions du Mackenzie, lui tomba sous les yeux. Séduit, comme tant d'autres, par le titre d'Oblat de Marie Immaculée d'abord et par l'attrait du sacrifice ensuite, il partit aussitôt, et, après quarante ans écoulés au pays des neiges, il ne peut encore raconter, sans y mêler des larmes de joie, l'histoire, si simple, de sa vocation.

Il resta toujours au lac Athabaska.

Tandis qu'il s'y rendait, Mgr Faraud, le recevant au lac la Biche, lui avait dit :

— Je vous envoie dans la mission la plus pénible du Nord.

Nous avons attendu pour présenter le Frère Hémon ce chapitre de la pêche, parcequ'il y consacra la plus grande partie de ses forces et qu'il en épousa les plus tragiques aventures. Mais sa place se marquerait aussi parmi les bâtisseurs : il n'est pas une construction à la Nativité, à N.-D. des Sept-Douleurs, à Saint-Jean-Baptiste de Mac Murray, à Sainte-Marie de Fitzgerald, qui n'ait porté son empreinte. Tantôt il assistait le Frère Ancel, tantôt il dirigeait l'entreprise. Chef d'équipages il fit aussi ses longs voyages. Jardinier il retourna quarante fois la terre du marais que dessécha Mgr Faraud en 1849. De lui et de tous les Frères nommés jusqu'ici, comme du Frère Corfmat, cet autre Breton, comme du Frère Larue, ce Canadien Français à la stature de géant et au courage de fer, nous

pouvons proclamer que chacun serait en droit de dire, devant tous les faits, devant toutes les descriptions, devant tous les portraits dont notre récit s'est, de lui-même, émaillé :

— J'y étais. Je m'y reconnais.

Oui, il y furent, et ils y sont restés, ces braves, ces humbles, ces inconnus, ces... ignorés parfois.

N'était-ce pas cet hommage que voulait leur rendre Mgr Grouard, lorsqu'il écrivait à son supérieur général, justement au sujet du Frère Hémon :

Maître pêcheur, maître faucheur et maître scieur, sans compter mille travaux divers auxquels il se prête de gaieté de cœur, comme tout le monde du reste, dans cette contrée où nous essayons de rendre notre existence aussi tolérable que possible?

Nous parlant de cette *existence* rendue *tolérable*, le Frère Hémon nous raconta, par manière d'exemple, qu'un été, vers 1885, la disette fut telle à la Mission de la Nativité qu'il n'y avait plus, depuis longtemps, pour tout mets et dessert, qu'un petit tas de poussière d'une viande sèche, achetée autrefois des sauvages, en prévision des mauvais jours, et servie sur une écuelle en bois, où chacun tirait la menue part de son repas. Ni pain, ni beurre, ni pommes de terre, rien. Un jour, le Père Pascal, venu pour présider le dîner, comme à l'ordinaire, commença le bénédicité puis, constatant qu'il ne restait plus que quelques débris de cette nourriture à bénir, il finit la prière par un sanglot, et s'en alla sans manger.

— Pauvres enfants, disait-il aux Frères, comment pouvez-vous travailler avec une si pauvre subsistance !

Ce trait nous porte à comprendre l'assiduité du Frère Hémon à sa pêche quotidienne de l'été, si précaire qu'elle soit.

Le Père de Chambeuil, que Dieu vient de rappeler à lui, aimait l'accompagner. C'était pour eux l'occasion de se remémorer leurs équipées communes des pêches d'automne, et en particulier le bain de 1894.

Comme ils allaient tous deux sur la glace nouvelle, mais solide déjà ils empiétèrent, sans y prendre garde, sur la couche amincie par le frottement de la rivière

Athabaska qui traverse le lac. Les chiens, lancés comme une flèche, franchirent la glace qui s'effondrait; mais le traîneau et les missionnaires plongèrent ensemble dans le chenal. Le Père de Chambeuil, trop petit, avait de l'eau jusqu'aux cheveux, et son poids trop léger cédait au courant qui l'emportait. Le Frère Hémon ayant encore la bouche au-dessus de l'onde, hissa le Père à bout de bras sur la glace ferme. Après quoi, il dételа les chiens dont le dernier mordait furieusement ses attaches, et, une demi-heure durant, il travailla à porter avec ses pieds jusqu'à ses mains, et avec ses mains jusqu'à la glace tous les instruments de pêche, dispersés au fond de la rivière. Ayant enfin soulevé le traîneau, il sauta à son tour, et, les dents « claquant à se briser », à peine capable de remuer ses membres gourdes, il changea de linge, en plein lac. Une toile cirée avait heureusement préservé ses effets.

*
* *

La *pêche du printemps* donne plus abondamment que celle de l'été.

A peine les premières rivières sont-elles dégelées que les légions de poissons voyageurs — tous ne le sont pas — quittent leur retraite des grands lacs pour s'acheminer, soit en descendant les cours d'eau, soit en les remontant, vers les lacs de dimensions moyennes, où se trouve la nourriture qu'ils recherchent.

Pendant le mois que dure cette migration, on tâche de découvrir les chenaux de la carpe.

La carpe est le poisson providentiel du printemps, qui passe en rangs serrés et se prête le mieux à devenir le *poisson sec.*

Il faut voir la liesse des camps indiens, à l'embouchure des divers affluents resserrés de l'Athabaska et du Mackenzie, au mois de mai.

— Quinze jours, c'est assez, si tu veux engraisser un sauvage et ton chien, dit l'adage montagnais.

La preuve s'en refait alors. Arrivés maigres, « faisant pitié », au lieu de la pêche, on voit, au bout de la quinzaine, toute la tribu, hommes, femmes, enfants et chiens, ruisseler d'embonpoint.







Le Fr. Vincent Cadoret occupé à la préparation des filets pour la pêche de l'automne.

Le Fr. Olivier assis près de son petit serviteur indien devant sa cabane de la pêche Sainte-Anne

Athabaska qui traverse le lac. Les chiens, lancés comme une flèche, franchirent la glace qui s'effondrait; mais le traîneau et les missionnaires plongèrent ensemble dans le chenal. Le Père de Chambeuil, trop petit, avait de l'eau jusqu'aux cheveux, et son poids trop léger cédait au courant qui l'emportait. Le Frère Hémon ayant encore la bouche au-dessus de l'onde, hissa le Père à bout de bras sur la glace ferme. Après quoi, il dételа les chiens dont le dernier mordait furieusement ses attaches, et, une demi-heure durant, il travailla à porter avec ses pieds jusqu'à ses mains, et avec ses mains jusqu'à la glace tous les instruments de pêche, dispersés au fond de la rivière. Ayant enfin soulevé le traîneau, il sauta à son tour, et, les dents « claquant à se briser », à peine capable de remuer ses membres gourdes, il changea de linge, en plein lac. Une toile cirée avait heureusement préservé ses effets.

*
* *

La *pêche du printemps* donne plus abondamment que celle de l'été.

A peine les premières rivières sont-elles dégelées que les légions de poissons voyageurs — tous ne le sont pas — quittent leur retraite des grands lacs pour s'acheminer, soit en descendant les cours d'eau, soit en les remontant, vers les lacs de dimensions moyennes, où se trouve la nourriture qu'ils recherchent.

Pendant le mois que dure cette migration, on tâche de découvrir les chenaux de la carpe.

La carpe est le poisson providentiel du printemps, qui passe en rangs serrés et se prête le mieux à devenir le *poisson sec.*

Il faut voir la liesse des camps indiens, à l'embouchure des divers affluents resserrés de l'Athabaska et du Mackenzie, au mois de mai.

— Quinze jours, c'est assez, si tu veux engraisser un sauvage et ton chien, dit l'adage montagnais.

La preuve s'en refait alors. Arrivés maigres, « faisant pitié », au lieu de la pêche, on voit, au bout de la quinzaine, toute la tribu, hommes, femmes, enfants et chiens, ruisseler d'embonpoint.





Le Fr. Vincent Cadoret occupé à la préparation des filets pour la pêche de l'automne.



Le Fr. Olivier assis près de son petit serviteur indien devant sa cabane de la pêche Sainte-Anne

A la pêche sous la glace.

Le poisson à la " pente ".



Frère Wonters en costume de chef Peau-Rouge



Frère Girard et sa maison de neige

Un groupe de Frères d'Alberta-Saskatchenvan

A la pêche sous la glace.

Le poisson à la "pente".

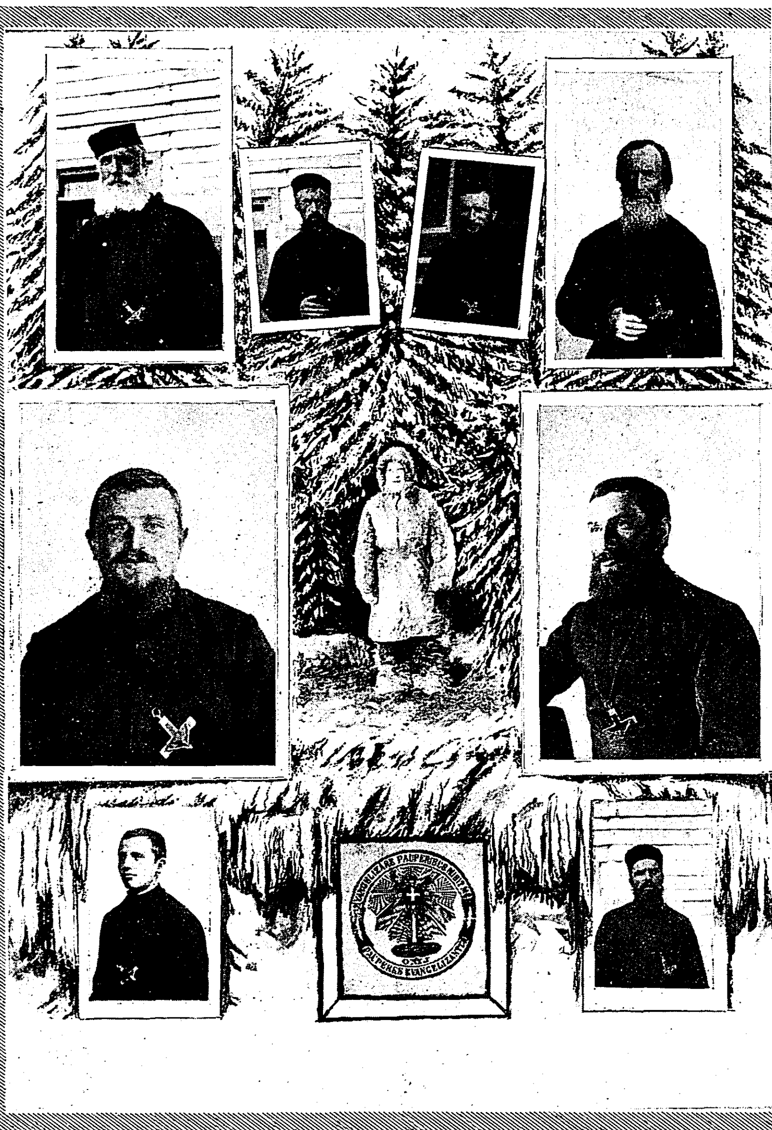


Frère Wouters en costume de chef Peau-Rouge



Frère Girard et sa maison de neige

Un groupe de Frères d'Alberta-Saskatchewan



En haut : FFr. Lorfeuvre, Louis Beaudet, Riou, Kearney ;
au milieu : FFr. Léopold Bérens, Guillet, Dallé ; *en bas* : FFr. Welsch, Marc Leborgne ;

Les hommes visitent les rets. Les femmes apprêtent les poissons. Les enfants disputent aux chiens les débris. Cependant les carpes désossées s'étendent sur les perches parallèles, et sous le soleil qui les évapore, tandis qu'une *boucane* les fume. Soleil et boucane en ont vite fait, à l'instar de la *viande sèche*, un parchemin roide, cassant, incorruptible : *le poisson sec.*

Plus d'un missionnaire et beaucoup de sauvages doivent à cette réserve de poisson sec d'avoir échappé à la mort, au cours de longs voyages.

Le Frère Hémon découvrit la passe des carpes du lac Athabaska, au bord de l'île aux Patates. D'autres missions sont encore à la rechercher dans leurs parages. Elles ont dû jusqu'ici aller si loin pour rejoindre les migrations connues, qu'elles n'en purent jamais rapporter, à cause des barrages de glace et des distances même, qu'une pauvre fortune.

*
* *

La lettre suivante du Frère Olivier écrite à S. G. Mgr Breynat, retenu en France par le chapitre général de 1908, nous donnera l'aperçu de ces pêches du printemps à l'orphelinat de N.-D. de la Providence. Elle commence par un petit compte rendu que le lecteur pourra reporter aux chapitres du *chasseur* et du *bâlisseur.* Nous n'avons voulu enlever aucune saveur au rapport ingénu du bon Frère :

Monseigneur et bien-aimé Père,

Je vais vous écrire quelques lignes pour vous souhaiter le bonjour et que Dieu vous conserve la santé, et en même temps pour vous dire que je me porte très bien pour le moment.

Vous savez que j'ai été à la chasse avant votre départ. J'y suis resté jusqu'au mois d'avril. J'ai pris plus de six mille lièvres, seize renards et sept *pichous* (chats sauvages, lynx).

Après, nous avons équarri cent vingt billots. Après, j'ai scié avec le Frère Marc jusqu'au mois de mai.

Le 3 mai, je suis parti pêcher aux îles aux Saules. Il y avait beaucoup d'eau, à cause d'une digue de glace qui se trouvait plus bas. Tous les jours on se réveillait dans l'eau. Il y en avait sept pieds à la Pointe-aux-Brochets, au bout de la Grande-Ile.

A la fin, je me suis rendu à la rivière Castor (affluent du Mac-



En haut : FFr. Lorfeuvre, Louis Beaudet, Riou, Kearney ;
au milieu : FFr. Léopold Bérens, Guillet, Dallé ; *en bas* : FFr. Welsch, Marc Leborgne ;

Les hommes visitent les rets. Les femmes apprêtent les poissons. Les enfants disputent aux chiens les débris. Cependant les carpes désossées s'étendent sur les perches parallèles, et sous le soleil qui les évapore, tandis qu'une *boucane* les fume. Soleil et boucane en ont vite fait, à l'instar de la *viande sèche*, un parchemin roide, cassant, incorruptible : *le poisson sec.*

Plus d'un missionnaire et beaucoup de sauvages doivent à cette réserve de poisson sec d'avoir échappé à la mort, au cours de longs voyages.

Le Frère Hémon découvrit la passe des carpes du lac Athabaska, au bord de l'île aux Patates. D'autres missions sont encore à la rechercher dans leurs parages. Elles ont dû jusqu'ici aller si loin pour rejoindre les migrations connues, qu'elles n'en purent jamais rapporter, à cause des barrages de glace et des distances même, qu'une pauvre fortune.

*
* *

La lettre suivante du Frère Olivier écrite à S. G. Mgr Breynat, retenu en France par le chapitre général de 1908, nous donnera l'aperçu de ces pêches du printemps à l'orphelinat de N.-D. de la Providence. Elle commence par un petit compte rendu que le lecteur pourra reporter aux chapitres du *chasseur* et du *bâlisseur*. Nous n'avons voulu enlever aucune saveur au rapport ingénu du bon Frère :

Monseigneur et bien-aimé Père,

Je vais vous écrire quelques lignes pour vous souhaiter le bonjour et que Dieu vous conserve la santé, et en même temps pour vous dire que je me porte très bien pour le moment.

Vous savez que j'ai été à la chasse avant votre départ. J'y suis resté jusqu'au mois d'avril. J'ai pris plus de six mille lièvres, seize renards et sept *pichous* (chats sauvages, lynx).

Après, nous avons équarri cent vingt billots. Après, j'ai scié avec le Frère Marc jusqu'au mois de mai.

Le 3 mai, je suis parti pêcher aux îles aux Saules. Il y avait beaucoup d'eau, à cause d'une digue de glace qui se trouvait plus bas. Tous les jours on se réveillait dans l'eau. Il y en avait sept pieds à la Pointe-aux-Brochets, au bout de la Grande-Ile.

A la fin, je me suis rendu à la rivière Castor (affluent du Mac-

kenzie, à quarante kilomètres de la Providence). Là aussi, l'eau rentrait dans la cabane. Mais j'ai pris de beaux poissons.

Au bout d'une semaine, la digue de glace a crevé, et trois ou quatre jours après la rivière était si basse que je ne l'avais jamais vue comme cela; il n'y avait plus d'eau que dans le milieu du lac Castor.

Je suis retourné à la Grande-Ile, en faisant le tour de l'île à la Truite. J'ai eu beaucoup de peine à passer à cause de la glace.

A la Grande-Ile (soixante kilomètres de la mission) il y avait beaucoup de poissons; mais il ventait.

Monseigneur, voilà trente ans que je fais la pêche. Je n'ai jamais eu autant de difficultés que ce mois-ci, de toutes manières. Il tombait de la neige au mois de mai, comme en mars; et là où nous étions il n'y avait que de tous petits saules pour faire le feu.

Ce n'est pas pour me plaindre que je vous dis cela, Monseigneur, c'est à cause de ceux qui étaient avec moi. J'avais peur qu'ils n'attrapent froid et ne tombent malades. Mais tout le monde a été très bien.

Nous avons donc eu plus de misères, ce printemps, qu'à l'automne. Alors, nous avions porté nos croix jusqu'au pied du Calvaire. Cette fois-ci, nous les avons traînées jusqu'en haut. Que la volonté de Dieu soit faite !

Je suis toujours content au Mackenzie, parce que c'est pour l'amour de Dieu et de Marie Immaculée. Quand j'ai de la peine, ça me console de penser que ce n'est pas pour moi que je travaille, mais pour nourrir les enfants les plus pauvres du pays...

L'effort vital suprême, qui se répète chaque année au Mackenzie, l'effort dont dépend la subsistance presque entière des grandes missions durant les huit mois de l'hiver, c'est la *pêche d'automne.*

— Lorsque tu entendras les grues blanches crier dans les hauteurs de l'air, disent les Couteaux-Jaunes, regarde dans l'eau : le poisson n'est pas loin.

C'est parfois vers le 20 août que commencent à passer dans le ciel les herses solennelles des oies et des grues sauvages, avant-garde des aquilons, qui les ont chassées des bords de l'océan Glacial, où, sous le soleil de minuit, elle achevaient d'élever leurs couvées et de refaire leurs plumes.

Et déjà, comme s'il entendait ce signal de l'hiver, le poisson s'apprête à déserter les milliers de petits lacs qui l'ont nourri, engraissé tout l'été, et à regagner les eaux profondes de la mer Glaciale, du Grand Lac de l'Ours, du Grand Lac des Esclaves, du lac Athabaska.

Les petites espèces, et les petits poissons de chaque espèce ouvrent le défilé. Le gros de l'armée ne s'engouffrera qu'en fin septembre ou en octobre dans les grands flots, pour frayer sur les bancs de sable d'abord et pour gagner ensuite les abîmes.

Prompte découverte des passes poissonneuses, temps serein continu, fraîcheur de l'air et des eaux, crue moyenne qui permette la pose des filets loin des herbes aquatiques, absence de glaçons sur les bassins de pêche, vent propice au retour des bateaux chargés, submersion suffisante des hauts fonds et des écueils, venue rapide de la gelée pour conserver le poisson : il faut que *toutes* ces conditions se réalisent en l'espace de trois à quatre semaines, pour que le missionnaire ait l'assurance qu'au cours du long hiver, une Sœur de charité ne viendra pas, la figure défaite, la voix timide, lui dire un jour :

— Mon Père, il n'y a presque plus rien. On a déjà un peu faim... Nous, ce n'est rien, mon Père, vous savez... Mais les petits?...

De vingt-cinq à trente mille poissons, de quatre à huit livres chacun, doivent être pris durant le mois d'octobre, et amenés à la « grande mission », pour qu'elle subsiste.

La Mission de la Nativité trouve son vivier au lac Athabaska, dans le rayon de quarante kilomètres.

La Mission de N. D. de la Providence le rencontre à quarante kilomètres, si c'est à la pêche Sainte-Anne du lac Castor, et à soixante-quatre si c'est au Grand Lac des Esclaves.

La Mission du Sacré-Cœur, Simpson, doit aller à deux cent quarante kilomètres, dans les mêmes parages que Notre-Dame de la Providence.

La Mission Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves pêchera de trente à cinquante kilomètres de chez elle.

Partis de bonne heure, pour remonter de pareilles distances, maints bateaux n'atteignirent que très tard leurs bassins de pêche. D'autres fois ils se trouvèrent à leur poste, mais le poisson tarda. Ou bien les chenaux connus et sur lesquels on comptait avaient disparu, et le temps s'écoulait à la recherche des passes nouvelles. Aux années

de sécheresse, les grandes herbes obstruaient les mailles des filets. Aux saisons inondées, les légions migratrices, n'ayant plus à se serrer dans les étroits passages, se répandaient sur les vastes étendues, défiant ainsi les rets et les pêcheurs. C'était souvent merveille les premiers jours. Le Frère Leroux démailla 325 poissons, à la visite d'un seul filet. Le lendemain un vent furieux souleva des vagues qui emportèrent tous les engins de pêche, qu'on ne put ressaisir. Combien de fois les tempêtes immobilisèrent-elles toutes les barques pendant des jours et des jours que le poisson passait ! Puis venait la gelée précoce qui en une nuit, en une heure parfois, incrustait sur place les cargaisons entières. L'hiver se passait alors en coûteuses expéditions de traîneaux à chiens. Une attelée rapportait une centaine de pièces, et chaque voyage durait de deux à quatre jours.

*
* *

Nous nous sommes souvent demandé s'il existe des romans d'aventures qui ne le céderaient pas à l'histoire pittoresquement et péniblement variée qui, depuis soixante-quinze ans, se déroule sur l'immensité tour à tour mobile et glacée des grands lacs et des grands fleuves tributaires de l'océan Glacial, où nos missionnaires cherchent la vie. Nous ne pouvons redire ces romans aux péripéties innombrables, invraisemblables parfois, quoique si vraies, dont nous fûmes, un peu, témoin et qui nous furent surtout racontées par leurs humbles acteurs. Nos pages sont trop comptées. Ainsi le voyageur, descendant les rivières, parmi les montagnes, voudrait s'arrêter pour contempler une à une les cimes de beauté; mais il ne peut leur donner que son admiration rapide, parce que la journée est trop courte et que sa barque va trop vite...

Puissent du moins les quelques récits que nous allons fixer encore servir à remercier la Providence qui veille sur les missionnaires et à bénir le Protecteur, presque visible, que le Mackenzie n'invoqua jamais en vain : saint Joseph !

S. G. Mgr Breynat nous confiait naguère qu'ayant cherché longtemps la formule de sa prière, il avait décidé de

remettre à saint Joseph une part de toutes les aumônes qui lui viendraient, afin d'aider le Père nourricier de Jésus à répandre sur la terre le règne du Sacré-Cœur, et que, depuis ce pacte, les secours affluaient de toutes parts.

A l'exemple de leur évêque vénéré, les bons Frères se sont confiés à l'humble Pourvoyeur céleste. Patron de leurs pêcheries, c'est à lui qu'ils adressent les neuvaines préparatoires aux grands coups de filet; c'est sa statuette qu'ils établissent sur le promontoire le plus voisin du lac; c'est encore à ses pieds que rentrés, le soir, dans leur tente ou leur maisonnette, ils déposent leur dernière prière. Et saint Joseph répond toujours. Combien merveilleusement, au prix de quels miracles même n'a-t-il pas sauvé les orphelins que le missionnaire ne pouvait plus nourrir, au moment même où la faim, humainement inéluctable, étendait sur eux la main cruelle !

La médecine reconnaît que le miracle continuel de Lourdes, c'est que jamais aucun des milliers de pèlerins, que l'on plonge dans les eaux des piscines, où grouillent toutes les contagions, n'en ait été atteint.

Le miracle permanent de Saint Joseph, dans les eaux du Grand-Nord, c'est que jamais un Oblat, ni Père, ni Frère, n'ait péri aux pêches de l'automne.

Le 28 octobre 1894, une grande barque du lac Athabaska, chargée de cinq mille poissons, mit à la voile, au déclin du jour, sous l'aile d'un bon vent. La nuit devait suffire, pensaient les quatre Frères et les deux Indiens qui la montaient, pour les conduire au couvent de la Nativité. Les deux chaloupes, qui avaient servi à la visite des filets, se trouvaient attachées contre la barge, l'une portant les agrès de pêche, l'autre les chiens et le traîneau. On a besoin, en effet, d'emmener un de ces attelages, lorsque la saison s'avance, en vue de parer à l'irruption soudaine de l'hiver.

Jusqu'au milieu de la traversée, nos matelots n'eurent qu'à chanter avec la brise qui enflait doucement leur voile.

Tout à coup le vent changea, abattit furieusement la voile et poussa la flotille vers des falaises avancées dans

le lac. Les Frères, les Indiens, et le Père Laity, qui les avait accompagnés comme chapelain, se jettent sur les grandes rames. Déjà le lac soulevé s'unit au vent pour contrecarrer toutes les manœuvres, et ballotter l'équipage en tous sens. Tourner résolument vers le large où les porterait le vent, ils ne peuvent, car les lames qui déferlent sur l'embarcation trop lestée menacent déjà de l'engloutir. Se lancer au rivage, c'est se condamner plus affreusement encore, car ils n'y connaissent que des rochers brisants. Où sont-ils d'ailleurs? Personne ne saurait le dire. La nuit est toute noire. La voix tonnante du Père Laity, bon capitaine, ne se distingue même pas, couverte qu'elle est par les hurlements du vent, des eaux et des chiens. La chaloupe aux agrès de pêche, presque remplie par les embruns, bat les flancs de la barge, comme pour la défoncer. L'autre chaloupe brise son amarre et sombre, abandonnant les chiens à l'eau. Enfin, les rameurs s'arrachent à l'attirance du large, mais c'est pour trouver devant eux des récifs. Ils les devinent à leur masse profilée dans le ciel sombre. Ils vont s'y heurter. Les vents et les flots les poussent irrésistiblement. Un instant, les Frères Leroux et Hémon qui se sont cramponnés ensemble au gouvernail croient apercevoir un vide. D'un élan surhumain ils appuient de ce côté, et la barge s'échoue sur le sable, projetant la moitié de sa charge, sous le choc de l'arrêt. Ils sont sauvés.

A l'aube, ils constatèrent qu'ils étaient passés entre deux récifs, dont la séparation mesurait la largeur de la barge, et qu'une énorme lame de fond les avait soulevés par-dessus un écueil, hérissé à fleur d'eau. Explorant la plage, ils comprirent que partout ailleurs c'était la mort qui les aurait reçus.

Ils passèrent, trempés, le reste de la nuit du naufrage. Le lendemain amena une tempête de neige. Pendant deux jours ils s'employèrent à porter sur la grève les poissons que les vagues n'avaient pas dispersés, et à radouber la barge à demi brisée. Ils ramèrent une journée encore vers la mission, mais la gelée les arrêta à huit kilomètres du port. Campés sur leur épave, ils attendirent que le « plancher du lac » pût les porter eux-mêmes.

Sur le même lac Athabaska, l'automne 1899, les Frères avaient découvert, à la grande Baie, à soixante kilomètres de la mission, une pêche si plantureuse qu'en deux semaines ils y avaient capturé vingt-quatre mille pièces. Ils venaient d'entreprendre leur dernier voyage de retour avec huit mille poissons. Un petit vapeur les remorquait, Au détour d'un cap, ils se buttèrent à une barrière de glace, si épaisse qu'elle ne pouvait être cassée. Ils en conclurent que le lac était gelé jusqu'à la mission même, c'est-à-dire sur un espace de quarante kilomètres. La nuit descendait, et il n'était plus possible d'aller à terre. Une prière à Notre-Dame de Lourdes et à saint Joseph demanda, pour le lendemain, la délivrance. Le secours d'en haut était bien leur seul espoir. N'allaient-ils pas être enclavés de toutes parts; et, en attendant de pouvoir s'engager à pied sur le lac, ne mourraient-ils pas de froid?

Quel fut le ravissement de nos bons Frères, à l'apparition du jour ! La glace s'était formée en effet, derrière eux, mais tout droit devant la proue du petit vapeur, et juste aussi large qu'il en était besoin, une avenue s'ouvrait. Ils s'y engagèrent, en chantant le *Magnificat*... Mais, au bout de quelques kilomètres, la crevasse appuya vers le large, et de plus en plus. Que faire? Aller plus loin n'était-ce pas présomption? Reculer? Impossible. Rester là, n'était-ce pas manquer de foi?

— Allons ! dit le Frère capitaine, ce n'est pas à demi que Notre-Dame de Lourdes et saint Joseph exaucent les missionnaires.

Et l'on poursuivit encore de nombreux kilomètres vers le lac redoutable. Tout à coup, presque à angle droit, le chemin merveilleux se détourna, pour les conduire en ligne directe au Gros Cap, lieu précis où l'on avait apprêté le cabestan destiné à haler le vapeur pour son hivernement.

Pendant ce temps, toutes les flottes de pêche de la compagnie de la Baie d'Hudson et des autres commerçants se trouvaient bloquées à la grande Baie, où ils avaient suivi les missionnaires. Un de leurs bateaux, parti plus tôt, avait été emporté par le vent vers les Iles Brûlées et s'était englouti avec ses douze mille pièces. Les Indiens

et d'autres pêcheurs avaient abordé la grève; mais aucun poisson, cette année-là, excepté ceux de la mission, ne parvint à sa destination.

Un îlot désolé, où ne se trouvait qu'un tronc d'arbre apporté par les vagues, fut le port de sauvetage où la Providence commanda à la tempête de faire aborder le *Saint-Gabriel*, qui remorquait les poissons de l'orphelinat Saint-Joseph de Résolution, sur le Grand Lac des Esclaves, le 14 octobre 1913.

Comme on voguait dans l'eau tranquille, à soixante kilomètres de la mission, on espérait toucher terre pour le dimanche. Mais le vent du Nord vint mettre le holà. Le *Saint-Gabriel* désemparé, balayé comme une feuille, n'eut que le temps de jeter son ancre, en passant près de l'îlot le seul qui se pût rencontrer, dans cette direction, sur les soixante-quinze lieues du Grand Lac des Esclaves. Une heure plus tard des glaçons assiégeaient les réfugiés. Le lendemain, les icebergs s'entassaient si drus et si haut contre les bateaux, qu'il fallut passer la journée à les briser avec des haches. La nuit suivante surprit encore les Frères et le Père Duport à cette corvée. Le vent qui ne décolérait pas, la grêle et la neige qui les fouettèrent plusieurs jours, ne purent toutefois faire oublier à nos voyageurs le miracle qui les avait sauvés. Ils regagnèrent à pied sec la mission.

* * *

Le poisson, gardé pour l'hiver, se monte, par *brochetées* de dix, la tête en bas, sur un échafaudage destiné à tenir la capture hors de la portée des chiens et des loups.

La solidité de cet édifice du *poisson à la perle* est toujours méthodiquement calculée.

Un jour pourtant, un échafaudage portant six mille pièces, — poids de quinze mille kilos — s'écroula sur le Frère William, qui n'eut que le temps de lancer à saint Joseph un cri d'appel et de reconnaître aussitôt qu'il se trouvait sans la moindre blessure sous l'avalanche. On eut dit qu'une main invisible avait réuni et dressé autour de lui les pièces même de la construction pour le défendre.

Les témoins, le croyant écrasé, couraient dégager son corps, lorsqu'ils l'entendirent rire aux éclats, du fond de son rempart, pour les rassurer.

Cette position du *poisson à la pente*, dont nous parlons a été jugée comme la plus favorable à sa conservation.

Les salines du Mackenzie sont trop loin pour que l'on puisse songer à transporter au lieu, toujours si variable de la pêche, le sel que réclameraient tant de poissons. Le personnel, même doublé, ne suffirait pas d'ailleurs à ce travail. C'est la gelée qu'escomptent les missionnaires.

Mais la gelée tarde quelquefois. Ou bien, elle fait place, après avoir saisi le poisson, à l'*été des sauvages*, les coureurs-des-bois ayant ainsi traduit notre populaire expression : « Eté de la saint Martin ».

Que ce retour de la chaleur se prolonge, c'est le *faisandage*, et plus, de toute la réserve.

Il est rare qu'une odeur caractéristique ne flotte pas, tout l'hiver, autour de la maison où se dégèle, chaque matin, le poisson, qui naguère encore devait presque exclusivement servir aux trois repas du jour. On s'y accoutume, disent les missionnaires. Et même la plupart préfèrent-ils le poisson un peu... fait au poisson très frais. Ils le trouvent plus ferme, plus digestible; et leur bonne mine obstinée, signe de la belle santé qu'entretient dans leurs membres l'aliment albumineux et phosphoré de notre Nord, laisserait peut-être pensif quelque chimiste hanté de ses toxines.

Notre provision est tellement... faisandée, cette année, écrit un vétéran, que vos chiens de France refuseraient peut-être d'y toucher, mais vos chiens ont des caprices que le missionnaire du Mackenzie aurait mauvaise grâce à se permettre...

Cependant, il est des limites — *sunt certae fines...* — que ni l'odorat, ni le goût, ni l'estomac ne peuvent franchir[1].

1. Au moment où nous mettons sous presse, une lettre arrive de Résolution, Grand Lac des Esclaves. C'est le R. P. Duport, directeur de la Mission Saint-Joseph et vicaire général du Mackenzie, qui l'écrit, à la date du 19 novembre 1923 :

« Nous avons fait une pêche excellente, dans des conditions exceptionnelles de beau temps. Malheureusement, ce beau temps a continué. Le lac bat toujours notre rivage de ses pesantes vagues chargées de glaçons, qui re-

Alors?

Alors, c'est le plus pénible labeur, c'est le martyre qui déroule, devant les yeux attristés de tous, sa longue perspective: le labeur, le martyre de la pêche de tout l'hiver, sous la glace.

*
* *

La pêche sous la glace commence aussitôt que les grands lacs offrent une surface solidifiée considérable. Comme cette glace se forme graduellement, quoique rapidement, à partir des rivages, les chiens peuvent s'atteler, dès le mois de novembre afin d'y transporter les instruments de pêche.

C'est l'époque des plus traîtres dangers. Si le vent, qui venait du large et tassait la glace contre terre, changeant de direction, la repousse vers l'immensité du lac encore liquide, les travailleurs se trouvent en face de la mort.

Quelques jours après l'incident de l'échafaudage que nous venons de rapporter, le Frère William sauva le Père Duport, qu'un glaçon détaché emportait de la sorte. Tous deux creusaient la glace, à quelque distance l'un de l'autre, lorsque le Père Duport, relevant la tête, constata qu'il dérivait doucement. Il appela longtemps avant que le Frère William, absorbé dans sa tâche, remarquât sa détresse.

Celui-ci courut alors aux lèvres de la glace. Mais plusieurs mètres les séparaient déjà.

— Attachez votre hache au cordeau d'un filet, lui dit le Père, et jetez-la jusqu'à moi.

fusent de se souder. Aucune neige encore. Conclusion : nos 21.000 poissons blancs, placés depuis deux mois bientôt sur nos échaufaudages ont à peine commencé à geler. Aussi ne sont-ils plus mangeables. Nous ne pouvons espérer les utiliser que pour les chiens.

« Le lac, d'autre part, n'étant pas encore pris, il est impossible d'aller chercher quelque poisson frais sous la glace. Pour comble, notre récolte de pommes de terre a été presque nulle. Nous n'avons pas même recueilli le double de la semence...

« Et pendant ce temps, les travaux de tous genres pressent de plus en plus. Nous attendons beaucoup de Frères coadjuteurs. Pêche, chasse, défrichement, culture, constructions, etc. manquent encore de bras, malgré les dernières recrues. Dieu sait cependant avec quelle abnégation tous, vieux et jeunes, se dévouent, se sacrifient... »

L'ordre fut exécuté. Mais la hache n'atteignit pas le glaçon, qui s'éloignait toujours.

— Soyons calmes, mon Frère, recommandons-nous à saint Joseph, prenez votre temps, et essayez encore.

Le Frère William réunit ses forces et jeta de nouveau l'outil, tremblant à la pensée que, s'il manquait le but, le missionnaire était perdu.

Le fer toucha à peine le glaçon; le Père Duport, à genoux sur le bord, et penché sur l'eau, le saisit comme il plongeait déjà. C'était le salut.

Un 16 novembre — je demande au lecteur de me permettre ce souvenir trop personnel — je fus admis, pour la première fois, au spectacle d'une pêche sous la glace. Voir de mes yeux cette équipée dont j'avais tant de fois entendu parler, et pouvoir la comprendre enfin, n'était-ce pas comme une fête? Suis-je même bien sûr de n'avoir pas souhaité qu'une disette — oh ! légère — vînt rendre nécessaire cette légendaire *pêche sous la glace*, une fois au moins, quand j'y serais? Nécessaire, elle ne le fut que trop dès la première année que je passai, non pas au Canada, ma patrie adoptive, que j'aime, mais aux glaces polaires, que je chéris.

Les Frères Jean-Marie Beaudet et Meyer, assistés de deux Indiens, serviteurs de la Mission Saint-Joseph, devaient poser les filets.

Nous quittâmes le Fort Résolution, sous le regard égayé du Père Duport qui, un peu malicieusement — il en est capable, — souhaita bon voyage au novice du Grand Nord.

— Le vent semble bien faire un tantinet la moue, remarqua-t-il; mais vous pouvez en rire. Voilà quinze jours que les sauvages tendent leurs filets sans encombre. La glace tient bon. Ne craignez rien. Au revoir !

Nous nous arrêtâmes à cinq kilomètres, non loin de l'île d'Orignal, où l'on apercevait, parmi les cèdres éclaircis, les ruines de la première mission bâtie en 1852 par Mgr Faraud. C'est là, d'ailleurs, que nous devions aller réchauffer notre petit dîner, cuit d'avance.

Les travaux commencèrent aussitôt.

Je vis placer six rets. Comme on entreprenait d'aligner les six autres, en équerre avec ceux-là, et que déjà j'étais fixé sur la manœuvre, et qu'il faisait froid, et qu'on ne m'accordait, pour cette fois, que le rôle inactif de spectateur, je priai le Frère Jean-Marie de me laisser aller plus loin, vers les bords, pour voir de près les monstrueux glaçons qui dansaient là-bas, dans le bain noir du lac, avec les vagues brillantes, et qui battaient avec un bruit profond notre plancher sonore. Il restait, pour satisfaire ma curiosité, un kilomètre ou deux à parcourir sur le miroir de glace.

Je partis à petits pas afin de ne pas glisser, égrenant mon chapelet au fond de mes mitaines en peau de rat musqué.

Mes distractions, entre les *Ave Maria*, étaient de reconstituer la scène de cette nuit du 14 au 15 décembre 1863, où Mgr Grandin, à cet endroit exactement du Grand Lac des Esclaves, s'était égaré dans la *poudrerie*... Toute la nuit donc, il avait erré ici, aveuglé et transi par la tourmente de neige, sans se douter qu'il se trouvait si près de terre, s'arrêtant, se blottissant de temps en temps contre des *bordillons* de glace, et tâchant de réchauffer sur sa poitrine son petit enfant de chœur métis, Baptiste Pépin. Je me rappelai en particulier le détail que je vais noter, parce que je ne l'ai vu publié nulle part, et que Baptiste — qui vit encore — m'avait appris quelques mois auparavant, à Saint-Albert, où je l'interrogeai. Ses yeux bleus, restés si jeunes dans sa figure de vieillard, s'éclairaient de tant de vénération et d'amour, au seul nom prononcé de Mgr Grandin !

— Mgr Grandin est un saint, s'écriait-il, oui un saint et un saint *dépareillé* (c'est-à-dire *sans pareil*)... Ah ! oui, mon Père, je me souviens bien de cette nuit-là, sur le grand Lac... Il m'a dit, Monseigneur :

— Mon Baptiste, je crois qu'il vaut mieux qu'on se prépare à la mort. Si tu veux, je vais te confesser.

Je me suis confessé. Après ça, Monseigneur m'a dit :

— Tu pleures, mon enfant?

J'ai répondu :

— Oui, Monseigneur, il me semble que je suis encore trop petit pour mourir.

Alors, Monseigneur s'est mis à chanter pour me réjouir. Il chantait si bien ! Mais tout d'un coup il est parti à pleurer, lui aussi. Et ses larmes se gelaient tout de suite sur sa figure. Alors il n'a plus chanté, et il m'a enterré encore une fois, avec lui, dans la neige...

Fut-ce la protection de Mgr Grandin, fut-ce un simple caprice? Sans avoir jamais pu me rendre compte de ce qui m'y avait déterminé, je m'arrêtai soudain et décidai de ne pas aller plus loin. Les glaçons et les vagues étaient là pourtant, m'attirant de plus en plus par leur chevauchée sauvage et leur musique aiguë. En cinq minutes j'y eusse été.

Je retournai donc vers les pêcheurs, m'amusant beaucoup à voir la glace se fendiller en jolies marbrures, aux formes infiniment variées. Je la savais épaisse, et, comme l'avait prescrit le Père Duport, je n'éprouvais aucune crainte.

Y avait-il un quart d'heure que je rebroussais chemin, quand je vis le Frère Jean-Marie me faire des gestes précipités, désespérés, en me poussant des cris, parmi lesquels je distinguai :

— Vite ! Revenez ! Nous sommes perdus !...

De tout autre que le Frère Jean-Marie, toujours calme, posé, et vieux routier de mer et de lac, j'aurais peut-être cru à l'exagération... J'arrivai en courant.

Le Frère me coucha brusquement dans le traîneau, jeta sur moi tout ce qu'il put saisir d'agrès de pêche autour de lui et fouetta ses chiens. Le Frère Meyer et les Indiens avaient pris les devants.

Mais les chiens, tapis contre la glace qui ondulait et qui grondait dans ses profondeurs, refusaient de bouger. D'un coup de main, le Frère les souleva, les plaça dans la direction de la mission, et, avant qu'ils eussent le temps de se recoucher, les cingla de sa lanière.

Ils partirent, comme l'éclair.

Le toboggan bondissait comme sur les montagnes russes des kermesses d'Europe, et je m'en régalai encore, gardant toujours, sur le danger, le scepticisme des ignorants.

Au bout de trois kilomètres, la glace se rassit. A un kilomètre du rivage, elle était immobile. Le Frère arrêta ses coursiers.

Nous retournant, nous vîmes à quelques pas de nous le lac redevenu libre, jonché de glaçons mouvants ! L'immense carapace, morcelée par les houles sous-jacentes qu'avait produites, en s'appuyant sur elle, le vent venu de terre, s'en allait à la dérive, par menus fragments, vers les deux cents kilomètres d'étendue, sans îles ni refuge, que mesure vers le nord-est le Grand Lac des Esclaves.

J'embrassai le Frère Jean-Marie.

Le bon Frère m'expliqua alors qu'il avait donné l'alarme, en réponse à cette réflexion que lui avait criée, de son poste, le Frère Meyer, presque débutant aussi :

— Je ne puis tendre la corde d'alignement : j'ai co me le vertige !

Ni des rets de la mission, ni de ceux des Indiens on ne revit jamais d'épave.

*
* *

On pêche sous la glace, soit à l'hameçon, soit au filet.

L'hameçon se suspend à une ligne de fond — *ligne dormante* — et descend aux profondeurs où se tiennent les poissons de quinze à soixante livres, qui n'émigrent plus ni l'été ni l'hiver. C'est la truite grise et la loche qui mordent le plus souvent à son appât. La *loche* — nom abusivement donné à un poisson aux flasques antennes, à la forme pâteuse, à la chair visqueuse, insipide — est le guignon du pêcheur. La truite grise, dont le goût est des plus agréable, fatigue à la longue.

Comme les « profondeurs » se trouvent ordinairement très loin des rivages, les missionnaires se construisent, s'il est possible, une cabane de pêche sur l'île la plus voisine, et s'y retirent le temps que leur laissent les visites à leurs hameçons.

En 1903, les Frères du lac Athabaska virent brûler leur « cabane » de la Grosse-Ile, pendant qu'ils parcouraient leurs quartiers de pêche.

La *crevasse* et la *poudrerie* sont les principaux dangers de ces expéditions lointaines.

Un matin de mars 1917, lors d'une pêche qui, en dix

jours et à raison de soixante-dix hameçons, rapporta... quatre truites, le Frère Meyer, partant pour visiter ses lignes, tomba dans une crevasse du Grand Lac des Esclaves qui s'était pratiquée durant la nuit, et que la brume, qui s'accumule toujours à vos pieds sous la pression d'un froid de plus de quarante degrés centigrades, lui avait cachée. Ayant réussi à remonter sur la glace, il courut à la cabane toute proche; mais déjà ses vêtements se trouvaient gelés et rigides au point qu'il ne put même soulever la jambe pour franchir le rondin servant de seuil. Il entra « à quatre pattes ».

Sur le même lac, le lundi de Pâques 1910 — cette autre année de disette où l'on ne vécut qu'au jour le jour — le Père Duport et le Frère Kérautret visitaient leurs lignes de fond, non loin de l'île aux Œufs, qui ne possédait alors aucun abri. Ils avaient, par un temps magnifique, parcouru les vingt-cinq kilomètres qui allaient de la mission à la pêche, et ils comptaient refaire ce chemin, avec leur butin, avant le soir.

Les crochets de bois, visibles de loin, qui retenaient les lignes, formaient, dans leur ensemble, la figure d'un grand V. L'on convint que chacun explorerait son côté, et qu'à l'heure de midi on reviendrait à l'intersection des lignes du V, où furent laissés les chiens et le dîner.

Le ciel de Pâques n'avait jamais semblé plus beau. Tout chantait la magnificence du soleil arctique ressuscité, sauf les truites qui avaient mordu en nombre, et qui tiraient, par saccades violentes, sur les bras des pêcheurs. En un instant, le bleu du firmament s'enténébra, le vent du Nord accourut, et la poudrerie ragea. Pris de toutes parts dans cette « nuit blanche », les missionnaires s'appelèrent, sans pouvoir dominer le rugissement de la tempête. Mais n'avaient-ils pas leur rendez-vous? Marchant sur les mains et les genoux, afin de reconnaître les aspérités de la glace et surtout les crochets de leurs lignes, ils s'acheminèrent vers la pointe du V. Le Père Duport arriva aux chiens. Mais le Frère Kérautret, pris au plus fort du cyclone, manqua l'un des jalons. Pendant trois heures — mortelles au cœur du Père Duport, qui appe-

lait et attendait en vain — il erra, chercha, se meurtrissant les membres sur la glace... Enfin, sans qu'il pût s'expliquer comment, il heurta l'attelage !... Se tenant par la main, et tirant le chien de tête par le collier, les deux compagnons atteignirent, à tâtons, l'île aux Œufs, où, sur le rocher nu, sans abri, sans feu, ils achevèrent cette journée et cette nuit.

Le lendemain, le soleil remonta, brillant et calme, dans le ciel bleu.

* * *

Mais la pêche à l'hameçon ne saurait enrayer une famine. Rien ne supplée à la pêche au filet. Même celle-ci, faite au cours de l'hiver, n'apportera qu'un lent et pauvre tribut, comparée à celle de l'automne, époque éphémère de la passe. Toute la saison rigoureuse s'emploiera donc à guetter, sous la glace, quelques poissons de hasard.

Les missionnaires apprirent des indigènes l'art de placer et de visiter les rets sous la glace.

Longtemps avant que nos filets eussent été inventés, les femmes indiennes nattaient les leurs avec des écorces d'aune ou de saule, qu'elles roulaient sur leur genoux, comme les savetiers tordent le fil de chanvre enduit de poix, pour agglutiner les filaments de l'écorce et leur donner avec la souplesse nécessaire la longueur désirée. L'inconvénient de rets d'écorce était de pourrir plus rapidement dans l'eau que les rets de fil.

A l'endroit choisi pour être le point de départ, la hache ou la *tranche*, sorte de ciseau froid assujetti à un long manche, entaillent la glace : la hache au début de l'hiver, la *tranche* lorsque la glace, devenue trop épaisse, n'est plus commodément accessible aux coups de hache.

Cette première ouverture doit prendre une forme oblongue, capable de laisser passer une perche qui mesure une dizaine de mètres. Cette perche de bois flottable, une fois introduite, se plaque d'elle-même contre la voûte glacée. Une gaffe, simple bâton fourchu, que manie une poigne vigoureuse et adroite, la saisit alors et la dirige vers une autre ouverture, moins large que la première,

et pratiquée à dix mètres de celle-ci. Dès que la perche ainsi menée affleure le deuxième orifice, une autre main la saisit à son tour à l'aide d'un crochet et la retient jusqu'au moment où la gaffe vient la reprendre pour l'acheminer vers une troisième baie. Ainsi de dix mètres en dix mètres, de trou en trou, la perche arrive-t-elle au terme de sa course. Or, cette course mesure la longueur du filet qu'il s'agit de poser.

La perche, retirée par la dernière ouverture, oblongue comme la première, laisse alors paraître un cordeau qu'elle remorquait, et dont l'extrémité traîne encore là-bas, sur la glace, près du point de départ. A cette extrémité, on attache un bout du filet. Du dernier trou, on tire sur le cordeau, qui passe déjà sous la glace. Sous la traction douce et continue, le filet, qui avait été replié par brassées de telle manière que ses roches de lest, tombant les premières, ne puissent s'emmêler aux flottes de liège ou de sapin, se dévide dans le lac et s'y étale de lui-même.

On le retient tendu, en fixant chacune de ses extrémités à un bâton plongeant, dont la longueur sera telle que les flottes du filet ne pourront toucher la paroi de glace, où elles se colleraient en s'y gelant. Une grosse pierre suspendue maintiendra dans sa position verticale le dit bâton, dont la poignée, d'autre part, consiste en un crochet, qui se place « à cheval » sur une barre horizontale surplombant l'orifice.

La perche conductrice reprend ensuite son cordeau pour refaire, guidée par la gaffe, et en autant d'étapes qu'il y a de filets à placer, sa marche d'Ariane.

Vingt-quatre de ces filets, aboutés deux par deux au même bâton perpendiculaire, et tendus ensemble ne seront point de trop pour nourrir, si la capture répond aux espérances, un orphelinat, ses religieuses, ses missionnaires et leurs chiens de trait.

Que dire de la visite quotidienne de ces bassins, sous une glace dépassant peut-être deux mètres d'épaisseur, à une distance de vingt à quarante kilomètres du couvent, par tous les froids, par toutes les tempêtes : visite parfois infructueuse, souvent bien pauvre, rarement abondante?

La glace s'est reformée bientôt autour des bâtons suspenseurs; et c'est là que la hache ou la *tranche* s'attaquent avant tout. Les ouvertures dégagées, deux cordeaux saisissent de nouveau les extrémités de chaque filet : l'un pour le tirer de l'eau, l'autre pour empêcher qu'il coule à pic et pour le replacer ensuite, comme la veille.

Nous n'avons pas encore trouvé dans les récits de nos modestes missionnaires de descriptions à même de faire voir dans leur réalité les souffrances de cet apostolat de la pêche sous la glace. Ces vaillants aiment mieux se pencher, en silence, sur les abîmes glacés, les mains nues, attentifs à ne point briser les pauvres mailles raidies, pour en dégager les rares poissons, pain quotidien de tant de bouches qui attendent... Il fait souvent si froid qu'ils ne peuvent même sortir de l'eau ni les mains ni les rets, et qu'ils se penchent alors plus profondément encore pour faire littéralement la pêche, à tâtons, sous la glace.

Nous nous souvenons d'un Frère, venu il y a près de quarante ans de son pays de France, qu'il n'a plus revue, et qui, nourricier de tous nos hivers, au Grand Lac des Esclaves, nous disait doucement, simplement, comme si ce n'était rien, avec un sourire qu'il tâchait de former dans sa barbe transformée en glaçon, et en faisant craquer le gantelet de glace qui se forme instantanément sur ses doigts, au sortir de l'eau :

— Mon Père, ne croyez-vous pas qu'il faut aimer le bon Dieu, un petit peu, pour rester dans un pays comme celui-ci?

CHAPITRE IX

Viens, bon Serviteur...

Euge, serve bone ! — *La couronne de l'apostolat. — Pour la victime sanglante : Frère Alexis. — Pour la victime du long devoir quotidien : Frère Kearney. — Pour la victime de l'expiation : Frère Leriche. — Le départ du Frère coadjuteur. — Souvenir et suffrages. — De* La Prière sous les Lauriers. — *Mgr Grandin sur la tombe du Frère Dubé.*

Euge, serve bone... viens, mon serviteur bon et fidèle... Entre dans la joie de ton Maître (Matt. XXV, 23).

Oh ! la douce parole. Oh ! bonheur d'avoir, au prix d'une vie entièrement immolée à la gloire de Dieu et à la rédemption des âmes, mérité de l'entendre !

La voilà finie, la journée du Frère coadjuteur.

Il a combattu le bon combat. Il a, non seulement gardé la foi — *fidem servavi* —, mais il l'a répandue jusqu'aux extrémités du monde. Il lui reste à recevoir la couronne de justice, la couronne des apôtres.

Devant le Paradis que lui ouvre la mort, il achève de comprendre, dans sa mystique beauté, la pensée de sainte Thérèse : « Souffrir passe; avoir souffert ne passe pas. »

Ce livre n'a trouvé à raconter que de ces joyeuses souffrances : souffrances brusquement arrêtées dans les flots des naufrages, ou sous le fer de sauvages assassins, souffrances s'éteignant au soir d'une longue vie, comme la lampe du sanctuaire.

Nous avons dit la fin tragique des Frères Thouminet, Rio, Welsch, Nicolas.

Un autre, le Frère Hand, ouvrier des premières heures aux missions polaires (1869), chavira, blessé par le coup de feu d'un Indien, en visitant ses rets aux abords du Grand Lac des Esclaves.

En 1897, le jeune Frère Gaudmer tomba au fleuve Mackenzie, tandis qu'il enjambait les piles de bois de chauffage entassées sur l'étroit tillac du *Saint-Alphonse*, pour appeler l'équipage, dont il avait le soin, au repas du matin.

En 1912, les Frères Portelance et Cadieux sombraient dans la profonde baie James, prolongement de la baie d'Hudson, avec une barque chargée de poissons qu'ils conduisaient aux orphelins de la Mission d'Albany.

La mort n'a surpris aucun de ces ouvriers d'abnégation parfaite, et l'histoire de leur apostolat se tisserait des exemples les plus beaux.

A cette liste des *victimes sanglantes* nous ajouterons la biographie rapide du Frère Alexis, tué par l'Iroquois. Le Frère Kearney, ce doux patriarche du Cercle polaire, nous fournira ensuite le spectacle de la *victime du devoir quotidien*, lentement consumée. Une *victime de l'expiation volontaire*, pénitente et persévérante, le Frère Leriche, nous rappellera enfin la miséricorde qui releva saint Paul au chemin de Damas.

Ainsi s'achèvera, espérons-nous, l'humble tableau de la vie et de la mort de l'*Apôtre inconnu*, entrepris avec ces pages.

*
* *

Le Frère Alexis Reynard, né à Castillon, diocèse de Nîmes, le 28 septembre 1828, apporta aux missions de l'Athabaska-Mackenzie, dont il fut le premier frère attitré de 1853 à 1875, les qualités les plus complètes et les plus solides que puissent réclamer la vie du coadjuteur missionnaire.

On montre, sur la grève du lac Athabaska, une roche qu'il roulait tout seul, et que personne n'a pu remuer depuis. Il fallait commander, pour son usage, des pelles et des pioches de triple résistance; et encore l'instrument se cas-

sait-il souvent, malgré les efforts constants de modération que s'imposait l'ouvrier.

Cet hercule à la haute taille avait la douceur et la candeur d'un enfant, et jamais il ne put croire à la malice d'un ennemi.

De maître vigneron qu'il avait été au pays du raisin, il devint bon menuisier et habile voyageur au pays de la glace. Toutes les constructions du lac Athabaska et de la Providence, élevées durant les vingt-deux ans de sa vie apostolique, portent la marque de ses rudes coups de hache. Une chaise-fauteuil, confectionnée par lui et planée au couteau de poche — les entailles en sont toutes visibles — se conserve à l'égal d'une relique dans la cellule d'honneur, chambre réservée au vicaire apostolique, à la Providence.

Il avait d'abord manifesté le désir du sacerdoce; et Mgr Grandin, qui, « aux rares heures de loisir », trouvées dans ses voyages, lui avait, sans dictionnaire, ni grammaire, à l'aide seulement du *Novum Testamentum*, enseigné le latin, avait écrit à Mgr Taché, le 5 juillet 1861 :

J'apprends que le Père Grollier est réduit à l'extrémité. Si cette nouvelle était vraie, je serais porté à prendre sur moi d'ordonner le Frère Alexis. Grâce à sa mémoire merveilleuse, il a appris sans aucun livre le montagnais et l'anglais, et ses progrès en latin donnent toute confiance...

La nouvelle ne se confirma pas. Le Frère Alexis, d'ailleurs, effrayé de la dignité du sacerdoce à mesure qu'il s'en approchait, supplia qu'on le laissât y renoncer, afin de pouvoir servir les missions dans une « humilité plus facile ».

Il se disait frappé par l'exemple de saint François d'Assise qui ne consentit jamais à se laisser imposer les mains, s'estimant déjà trop indigne de l'ordre du diaconat où on l'avait élevé.

La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée compte plusieurs de ces abnégations sublimes.

Nous avons cité le Frère Kérautret du Grand Lac des Esclaves.

Le Frère Jahier, le *factotum* des missions de l'Alberta-Saskatchewan, imita le Frère Alexis.

Le scolasticat de Liège, qui, formé par notre vénéré

fondateur, passa, en se développant, en se multipliant, de Marseille à Autun, d'Autun en Irlande, d'Irlande en Hollande et de Hollande en Belgique, d'où il sert toujours de prototype aux autres scolasticats des deux Mondes, ses cadets, fêtait, le 22 mai 1923, un autre aspirant du sacerdoce, qui, dès son noviciat, en 1872-73, avait embrassé définitivement la vie de frère coadjuteur : le Frère Bourgarit. Durant cinquante ans, le Frère Bourgarit ne quitta point le scolasticat principal des Oblats. Il n'eut que cette obédience. Il y incarna, aux yeux et dans le souvenir de cinquante lignées de missionnaires, l'observance aisée et indéfectible de la Règle, la discrétion, la patience souriante, la douceur judicieuse, l'indulgence qui sait comprendre, excuser, endurer en silence, oublier même l'espièglerie inévitable d'une jeunesse studieuse, remuante, et dont les « Frères en charge » ne peuvent pas ne pas être quelque jour l'innocent objet... Aussi les *Petites Annales de Marie Immaculée*[1] du mois de juillet 1923 ont-elles écrit de ce *jubilé* d'or :

Où qu'ils soient présentement, sous les glaces du pôle ou les feux des tropiques, les missionnaires Oblats si nombreux que le bon Frère Bourgarit vit passer à son échoppe de tailleur, ou salua une dernière fois, de sa loge de portier, quand ils franchirent le seuil béni du scolasticat, pour s'élancer à la conquête des âmes : où qu'ils travaillent, barbes grises ou barbes blondes, vétérans ou apprentis de la rude vie de missionnaire, ils aimeront à savoir que celui dont ils demeurent les obligés, vient de voir la couronne d'or du cinquantenaire de profession religieuse encercler son robuste front...

Liège se devait de célébrer dignement les noces du cher religieux. Liège fit bien les choses...

Au matin du 22 mai, la messe de communauté fut célébrée par le R. P. Bernad, compagnon du Frère Bourgarit pendant une grande partie de ces cinquante ans, comme élève, professeur, supérieur ou provincial. L'heureux jubilaire occupait au chœur une place d'honneur, sur un prie-Dieu ayant appartenu à notre vénéré Fondateur. A l'évangile, le célébrant s'adressant au jubilaire lui exprima, en

1. Les *Petites Annales de Marie-Immaculée*, revue mensuelle rapportant les lettres originales des missionnaires Oblats des cinq parties du monde, et des nouvelles variées sur l'apostolat mondial de notre Congrégation, avec de nombreuses illustrations, reproduisant les photographies envoyées par les missionnaires... S'adresser au *Directeur des Petites Annales*, 75, rue de l'Assomption, Paris, XVI[e].

Ou bien, pour le midi de la France : *La Revue Apostolique de Marie Immaculée*. S'adresser, 39, Quai Gailleton, Lyon.

Pour la Belgique, *Le Messager de Marie Immaculée*. S'adresser 71, rue Saint-Guidon, Anderlecht-Bruxelles.

même temps que les souhaits de toute sa famille religieuse, la reconnaissance méritée par tant de services rendus. Puis, au moment de la communion, le bon Frère renouvela ses vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance perpétuelles devant Celui qui réjouit sa jeunesse..

Vers le milieu des agapes de midi, sous les banderoles festivales du réfectoire, le R. P. Supérieur se lève pour adresser à l'élu ses félicitations : il lui apprend la participation unanime de la Congrégation à sa fête; il lui remet ensuite une lettre du Révérendissime Père Général, S. G. Mgr Dontenwill, et lui donne enfin lecture d'un télégramme de Sa Sainteté Pie XI qui « bénit de tout cœur le cher Frère Bourgarit... »

Puis vient le tour des scolastiques — des jeunes — qui, en leur nom et au nom de ceux qui les précédèrent, tressent au jubilaire leur couronne de reconnaissance. Les Frères coadjuteurs enfin, par la bouche du Frère Schaefer, lui aussi à Liége depuis trente-deux ans, veulent témoigner leur attachement à leur doyen d'âge et lui expriment leur désir de le posséder de longues années encore parmi eux.

Souriant et ému de ces marques de sympathie, le Frère Bourgarit se lève, aux applaudissements enthousiastes de tous : Il y a, dit-il avec une finesse pleine d'à-propos, il y a cinquante ans que je suis au scolasticat et que j'ai commencé mes études, et... elles ne sont pas encore terminées : il faut croire que le sujet n'avait pas beaucoup d'aptitudes. Aussi ne vous attendez pas à un long discours. Le mot du cœur en tiendra lieu... Après avoir remercié chacun de la bonté qu'il lui a témoignée et de la délicatesse apportée pour donner à la fête plus de solennité, il dirige sa reconnaissance de cinquante ans vers le bon Dieu et la sainte Vierge qui ont bien voulu faire de lui un Oblat de Marie Immaculée, ce qu'il regarde comme le grand honneur de toute sa vie...

Au salut solennel, lorsque s'éleva sur les fronts prosternés la blanche Hostie, une dernière prière monta de tous les cœurs vers le Cœur de Celui qui un jour béatifia le *serviteur prudent et fidèle*.

C'est donc dans « l'humilité plus facile », que le Frère Alexis, auquel nous revenons, avait fixé sa vie.

Dans cette humilité même, terrain de toutes les vertus, le religieux enracina profondément le tronc qui doit les soutenir et leur distribuer la sève de la croissance : la mortification. Il portait le cilice; et ses supérieurs eurent maintes fois à recourir à des commandements formels pour tempérer les ardeurs de la pénitence.

Le Frère Alexis devient de plus en plus parfait, écrivait le Père Clut à Mgr Taché, en 1862. Il est d'une obéissance sans égale. Il voudrait aussi se mortifier plus qu'il ne convient dans sa vocation.

Mgr Grandin, ayant découvert sa discipline, chargée d'une grande quantité de plombs de chasse et rougie de sang, lui en a interdit l'usage. Il se soumit; mais ce fut pour se reprendre sur des cailloux et des bois noueux qu'il dissimula dans sa paillasse. M'en étant rendu compte, je lui retirai la permission générale qu'il avait obtenue de moi, et lui enjoignis de me dire, en chaque circonstance, le genre de pénitence qu'il voulait que je lui accorde...

Le Père Clut, devenu évêque en 1867, et auxiliaire de Mgr Faraud, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, attendait au lac Athabaska, pendant l'été 1875, le renfort de deux jeunes missionnaires qui devaient lui venir par le lac la Biche. Craignant que, faute de guides, ils ne pussent arriver cette année-là, il envoya le Frère Alexis les prendre au lac la Biche. Il confiait en même temps à la garde du Frère, Geneviève, jeune orpheline de la tribu des Cris, élevée par les sœurs Grises de l'Extrême-Nord, et que réclamait sa parenté du lac la Biche.

Du lac Athabaska au lac la Biche, il y avait à remonter la rivière Athabaska, fougueuse le plus souvent, et durant une centaine de kilomètres hachée de rapides.

Le Frère Alexis construisit lui-même la barque destinée à être halée de la grève et *portagée* tour à tour.

Deux métis, insouciants mais braves gens, en route aussi pour le lac la Biche, s'offrirent en qualité d'hommes de peine.

Comme guide de l'aller et du retour, on désigna un Iroquois, nommé Louis, serviteur de la Mission de la Nativité et compagnon ordinaire des missionnaires dans leurs grands voyages.

Les missionnaires ne pensent qu'à bien. Louis l'Iroquois avait leur confiance. Mais la perspicacité des Montagnais avait sondé davantage son caractère, et mieux compris la dureté de son œil :

« Cet homme là a dû tuer du monde, avaient-ils dit, en le voyant pour la première fois. »

Les compagnies commerçantes de fourrures du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson, au temps où les voyages de Montréal à Winnipeg se faisaient en canot d'écorce, employaient comme rameurs des Iroquois du Sault-Saint-Louis (Caughnawaga), au bord du Saint-Laurent. Très at-

tachés à la religion catholique, ces Iroquois trouvèrent chez les missionnaires du Nord-Ouest la satisfaction de leur piété, et beaucoup se fixèrent dans une nouvelle patrie, se mêlant volontiers d'ailleurs aux Cris, dont ils apprenaient la langue à peu d'efforts. De fait toute une colonie de ces Iroquois voyageurs s'établit enfin au Fort Jasper, au pied des montagnes Rocheuses.

Louis était un métis de cette tribu Iroquoise-Algonquine. Une religiosité apparente celait en lui la fourberie féroce des anciennes nations indiennes dont il était l'hybride rejeton. On citait des actes de sa brutalité. Un jour que ses chiens ne marchaient pas droit le long d'un sentier de neige battu, il avait, d'un coup de hache, fendu l'un d'eux de la tête aux pattes.

Travailleur infatigable aussi longtemps qu'on le complimentait, paresseux et traînard dès qu'on le perdait de vue, il s'était attiré quelques remontrances du Frère Alexis.

Avait-il résolu de se venger ?

La barque quitta le lac Athabaska, au commencement de juillet 1875. En quelques jours d'une navigation normale, elle avait atteint le Fort Mac Murray, où viennent mourir en grondant les terribles rapides de la rivière. Déjà l'on s'apprêtait à gravir ces rapides, lorsque l'Athabaska se gonfla tout à coup et que le courant devint irrésistible.

L'équipage refusa d'avancer, déclarant sagement qu'il fallait attendre la baisse des eaux, laquelle, du reste, ne pouvait tarder beaucoup. Mais le Frère Alexis, pressé par l'ordre de Mgr Clut, redoutant surtout de ne pouvoir revenir du lac la Biche avant le gel des rivières, résolut de partir à pied. Ne pouvant abandonner la jeune fille avec ces hommes, il la prit avec lui. Quelques provisions et son fusil de chasse répondraient, pensait-il, de leur subsistance.

Ce fut l'heure de l'Iroquois. Il s'offrit comme guide. Le Frère, qui connaissait mal les deux cents kilomètres à parcourir à travers la forêt, coupée de torrents, accepta ce service. Il se souvenait pourtant d'avoir eu à réprimander le sauvage, quelques jours auparavant, au sujet de l'orpheline. Mais l'Iroquois avait pleuré, il avait juré qu'il regret-

tait sa conduite. Le bon cœur du Frère Alexis ne savait pas douter. Peut-être comptait-il aussi sur la force de ses muscles pour parer à toute aventure. En tout cas, il se réserva de porter lui-même la hache et le fusil chargé.

Comme ils partaient, l'Iroquois jeta en ricanant aux métis qui restaient :

On va enfin se régaler au bouillon blanc !

On sut plus tard que, dans la langue iroquoise, cette expression voulait dire : « Festoyer à la chair humaine ».

Quelques jours après, les eaux baissèrent et les métis se remirent en route avec la barque. En amont du *Grand Rapide*, le dernier qu'ils avaient à franchir, ils continuèrent jusqu'au confluent de la rivière des Maisons, petit affluent de l'Athabaska où ils débarquèrent pour faire cuire leur dîner

Ils y aperçurent aussitôt les restes d'un brasier mêlés à des ossements humains.

Epouvantés, craignant d'être tués eux-mêmes par quelque invisible ennemi, ils remettent leur embarcation au large et, ramant et halant jour et nuit, fuient jusqu'au lac la Biche, résidence de Mgr Faraud.

« La désolation de l'évêque, qui redouta aussitôt un malheur, dit le Père Leduc, supérieur alors de la mission, faisait peine à voir. »

Sans remettre au lendemain il envoya le Frère Lambert en canot, avec quatre rameurs, pour s'informer si les métis avaient dit vrai, et si les restes humains étaient ceux du Frère Alexis.

Hélas ! c'était lui, recouvert d'une couche de sable, sur la grève.

Le Frère Lambert et ses serviteurs procèdent à l'exhumation, continue le Père Leduc. Horreur ! Ils ne trouvent que des ossements jetés là pêle-mêle. Plusieurs même manquent complètement. Aucun ne porte la trace d'une dent d'animal; mais ils ont été coupés en plusieurs endroits. Une hache est à côté, portant des traces de sang. La tête est transpercée de part en part. Nul doute : le Frère Alexis a été tué. A quelques pas de ce lieu, des ossements calcinés indiquent qu'il a dû servir à apaiser la faim de son guide. Le Frère Lambert recueille avec respect ces ossements dispersés... Une omoplate manquait. Nous apprîmes qu'elle avait été retrouvée plus tard dans la forêt, à une journée de marche du lieu du crime. Tout cela démontre que le meurtrier avait désossé le corps, afin d'em-

porter autant de chair qu'il le pourrait, après l'avoir fait sécher, comme on le fait de la chair du buffle dans la prairie.

L'Iroquois dut poursuivre sa route dans la direction du Fort Jasper, à travers les régions de l'Alberta ouest, car un Indien du Fort Vermillon reconnut ses brisées et celles d'une fillette allant de pair, aux environs de la rivière la Paix. Il les suivit pendant deux jours jusqu'à un endroit où une pluie les avait effacées. Quelques semaines plus tard, un camp de Cris aperçut comme un fantôme, drapé de blanc, qui rôdait la nuit autour des victuailles, pour les voler. L'un d'eux se mit en embuscade, et, d'une balle, étendit l'intrus. Un lambeau de tente lui servait de vêtement. A ses pieds plusieurs orteils manquaient. A ce signe, on reconnut l'Iroquois.

Du sort de l'orpheline, on n'apprit jamais rien.

Tous les missionnaires de l'époque regardent le Frère Alexis comme la victime de son zèle à défendre la vertu de l'enfant qu'on lui avait confiée. La forme et l'endroit de la blessure indiquent que l'Iroquois dut profiter du moment où le Frère Alexis s'absorba dans sa prière du soir pour saisir le fusil et lui tirer, à bout portant, le coup fatal.

Ce meutre fut commis, non loin du 17 juillet, jour de saint Alexis.

Mgr Grandin disait :

— J'estime que le Frère Alexis est mort, comme saint Jean-Baptiste, martyr de la chasteté. Je conserve ses habits et sa hache comme des reliques.

Ces habits et cette hache, encore teinte de sang et qui servit à dépecer le corps du missionnaire, se trouvent aujourd'hui dans la *Salle des Martyrs* du scolasticat de Marie Immaculée à Edmonton, Alberta, (Canada), avec les reliques des Pères Rouvière et Le Roux victimes des Esquimaux, au bord de l'océan Glacial, en 1913 et celles des Pères Fafard et Marchand, massacrés par les Cris, au lac la Grenouille, le jeudi Saint 1885.

***

Autant le Frère Alexis était grand, robuste, alerte, vif, naturellement habile à tous les travaux des mains, et domi-

né par sa mémoire, autant le Frère Joseph Kearney était petit, faible, lent, calme et brillant de fine intelligence.

Tous deux se rencontraient dans la pratique de l'humilité et de la mortification. Et même, si les jugements de Dieu ressemblaient aux jugements des hommes, faudrait-il avouer que le tout petit Frère, qui s'épuisa dans le long sacrifice quotidien de soixante-deux ans d'apostolat, martyre sans auréole, où il se donna chaque jour entièrement, l'emporta en mérites sur le Frère géant, qui, au bout de vingt-deux ans, donna, en quelques secondes. « tout le sang de ses veines et tout l'amour de son cœur ».

Je suis heureux dans ma position. J'ai demandé deux choses, en entrant dans notre chère Congrégation : être frère et aller aux missions étrangères. Ces deux choses m'ont été accordées. Là se bornent mes désirs.

Il écrivit ces mots en 1874, de la Mission Notre-Dame de Bonne-Espérance (à Good-Hope, Cercle polaire), à son supérieur général, qui lui proposait un climat moins rude et des privations moins austères.

Né le 15 juillet 1834 à Coal Island, Irlande, il s'était destiné, lui aussi, dès son adolescence, au sacerdoce. Il voulait être en même temps, et par-dessus tout, religieux; mais de congrégation religieuse il ne connaisait aucune. La Providence lui fit rencontrer, à Belfast, où sa famille était venue s'établir, quelques jeunes gens de son âge et dont les aspirations ressemblaient aux siennes. Parmi eux se trouvaient deux futurs célèbres oblats : le Père Ring, converti du protestantisme, et le Père King. Ces jeunes hommes se donnèrent des constitutions et une sorte d'habit monastique qu'ils revêtaient lors de leurs réunions, comme pour la récitation du saint office, l'exercice de la *coulpe*, et la flagellation mutuelle. Mais il ne fut point question de dénommer d'une manière spéciale la petite société, qui n'avait d'ambition que de s'élever au plus haut degré de ferveur possible.

En 1854, la renommée du saint Père Cook parvint à la communauté de Belfast. C'était un Oblat de Marie Immaculée.

— Ce nom qui plaît tant au cœur, et à l'oreille, disait

plus tard le Frère Kearney, répétant les paroles de Mgr de Mazenod nous séduisit, et, nous détachant aussitôt des autres, MM. King, Ring, et moi, demandâmes notre admission au noviciat.

Ayant fait ses études classiques, le jeune Kearney commença, au titre de novice scolastique. Mais son humilité lui inspira de désirer bientôt la condition de frère coadjuteur.

Il s'embarqua à Liverpool, en 1857, sur un voilier, devant n'aborder qu'après deux mois de navigation à York Factory (Port-Nelson) dans la Baie d'Hudson. De là, il traversa, en canot, le Canada, jusqu'à Saint-Boniface, où l'attendait Mgr Taché. Une année à Saint-Norbert (Manitoba), un hiver à la Nativité (lac Athabaska), deux ans à Saint-Joseph (Grand Lac des Esclaves), et le voici, en 1861, arrivant, avec le Père Séguin, à Good-Hope, où pendant cinquante-sept ans il restera le coadjuteur de tous les missionnaires des Peaux-de-Lièvres. C'est en les voyant paraître tous deux, que le Père Grollier, malade et seul depuis deux ans, s'écria :

— Dieu nous aime !

Comme s'il eût été adroit et fort, le Frère Kearney se mit aussitôt à l'œuvre, et ce ne fut qu'au bout de la cinquante-sixième année qu'il cessa de travailler « pour la mission ».

Au spirituel, ce fut un catéchiste parfait. Le Père, appelé à d'autres campements sauvages, pouvait laisser, même le dimanche, le soin des offices à son coadjuteur, assuré de retrouver ses Indiens chaque fois meilleurs chrétiens. Ces bons enfants des bois venaient à l'église pour le plaisir de le voir prier ... Peu de temps après sa mort, une femme Peau-de-Lièvre, voulant conduire à la mission son mari très malade et qu'on ne pouvait même pas remuer, dit à ses enfants :

— Le petit Frère qui priait si bien, maintenant il peut nous venir en aide. Demandons-lui de pouvoir porter jusqu'au prêtre notre père infirme.

On pria. Un tel mieux se manifesta bientôt que l'Indien put faire ses trois journées de marche.

Le travail et la prière furent toute la vie du Frère Kearney. Il dormit bien peu, même aux temps de la longue nuit

d'hiver qui plane sur la région polaire. Tous les loisirs que ses occupations lui laissaient, il les passait à des lectures édifiantes et à des exercices de piété supplémentaires. Ce qu'il en égrena de rosaires ! Ce qu'il en parcourut de chemins de Croix !

— Souvent, nous disait l'un de ses compagnons de plusieurs années, je suis entré très tard, le soir, à la chapelle, et ne faisant aucun bruit avec mes mocassins de peau de caribou. Je surprenais presque chaque fois le Frère Kearney, les bras en croix, attitude qu'il abandonnait aussitôt qu'il s'apercevait de ma présence... Jamais on ne l'a vu s'appuyer, à la chapelle. Et cependant les dernières années l'avaient tant courbé, que sa tête ne pouvait plus se relever d'elle-même.

Dieu a connu le travail de son âme. Les hommes peuvent voir quel fut le travail de ses mains, surtout si on leur explique ce qu'il en était, au commencement, de la stérilité du sol polaire et des famines de Good-Hope, si fréquentes, si irrémédiables.

Le Frère Kearney demanda à son supérieur la permission de faire un jardin. Beaucoup eussent taxé, alors, ce geste de simple folie. Il brisa d'abord ce qui ne paraissait être qu'une roche continue. Il arracha ces monceaux de pierre. Puis, il tourna et retourna tant de fois et si profondément le terreau qui restait, qu'un été la pomme de terre s'y trouva acclimatée. La pomme de terre au Cercle polaire, et même un peu d'orge pour servir de soupe et de café, un peu de seigle, des légumes de plus en plus variés, et tout cela venant à merveille aux années où les gelées précoces n'anéantissent pas toute récolte : tels furent les prodiges du patient jardinier de Notre-Dame de Bonne-Espérance.

— Ah ! s'écriait-il parfois, si le Père Grollier que j'ai vu mourir ici, en 1864, avait pu jouir de ce que le bon Dieu fait maintenant pousser à notre porte !

Il faisait allusion à une parole que le Père Grollier murmurait, l'un de ses derniers jours, à l'oreille du Père Séguin :

— Si j'avais seulement une pomme de terre à manger, il me semble que je reprendrais des forces et que je pourrais un peu continuer à évangéliser nos pauvres sauvages.

Il aurait fallu, à cette époque-là, un voyage de six mois pour apporter au jeune missionnaire mourant ce qu'il souhaitait.

Le Frère Kearney particulièrement inhabile à travailler le bois, recourut, pour s'y aider, à la prière à son Ange gardien, sa grande dévotion après celle à la Très Sainte-Vierge, et il put donner aux meubles de la mission, sinon le fini d'un Ancel, d'un O'Connell, d'un Lorfeuvre, d'un Hémon ou d'un Royer, du moins la solidité, un peu même le confortable.

Cuisinier, ce n'est pas qu'il ne cuisait jamais trop fort, mais son esprit d'économie ne laissait perdre ni une râtelure de fond brûlé, ni un débris de repas.

La boulangerie eût été plutôt son fait, et l'on n'était pas bien sûr de ne pas éveiller sur ses lèvres un sourire d'innocente vanité en le complimentant là-dessus. Durant le demi-siècle où il n'arrivait qu'un seul sac de farine par année, il trouva le moyen, en mêlant à la *fleur* quelques *patates* et des œufs de poisson, de présenter, comme dessert de chaque dîner et souper, une petite *galette* dorée, délectable à la vue, et parfois au palais.

L'art et l'industrie qui ne lui connurent jamais de rivaux, même chez les Indiens, furent d'élever, de dresser et de conduire les chiens.

Aux concours *isthmiques* qui se tiennent entre les meutes des Peaux-de-Lièvres, venus, pour Noël, du fond des bois, les chiens de la mission conquirent, chaque fois, le premier prix. Aucun bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson, aucun coureur-des-bois, aucun trappeur, aucun métis, aucun sauvage ne put jamais suivre « le petit Frère ». Même avec son traîneau chargé, sans parler ni frapper, il dépassait encore les traîneaux vides que les autres poussaient à force de cris et de bâton. Il nous raconta lui-même qu'un jour où ses coursiers, ayant aperçu des caribous, s'étaient lancés comme le vent — personne par aucun moyen ne peut retenir ces demi-loups alors —, ils les avait arrêtés instantanément par un simple « Ho ! » qu'il avait prononcé, du banc de neige sur lequel les chiens l'avaient précipité, en détalant.

Un jour de l'hiver 1870-71, il s'égara, avec son attelage,

dans des solitudes inconnues. Ce fut, raconta-t-il, Mgr de Mazenod qui le sauva. La cause du Frère Kearney sera-t-elle entreprise, de concert avec celle de Mgr de Mazenod, du Père Le Doussal, avec la cause *commencée* de Mgr Grandin, avec la cause *introduite* du Père Albini, le thaumaturge de la Corse? Ce serait la joie de tous les missionnaires et de tous les Indiens qui regardent le Frère Kearney comme un saint, et recourent déjà, dans leurs prières privées, à son intercession. Il resterait au trait que nous rapportons ici d'être consacré par l'Eglise à la gloire commune des serviteurs de Dieu : Mgr de Mazenod et le Frère Kearney.

Mgr de Mazenod, Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, eut, de son vivant, la consolation de voir ses fils répandus à travers le monde : en Afrique chez les Zoulous, en Asie chez les Ceylanais, en Amérique depuis le Mexique jusqu'à l'océan Glacial. Lui-même envoya le Frère Kearney aux confins de la terre.

Le Frère Kearney avait conduit le Père Petitot, de Good-Hope à Simpson, en remontant le Mackenzie congelé, l'espace de huit cents kilomètres. Mais, dans le but de rendre service au Père Petitot qui lui avait demandé de faire le relevé de certains lacs manquant encore à sa carte géographique, le Frère retourna par le Grand lac de l'Ours, d'où il devait s'engager, pour atteindre Good-Hope, dans une étendue de trois cents kilomètres, que ni lui ni ses chiens n'avaient jamais abordée.

Il avait quitté le lac de l'Ours depuis deux jours, lorsqu'une tempête se leva comblant tous les sentiers tracés par les sauvages et jetant le conducteur et son équipage dans une désorientation complète. Il ne restait aucun espoir de rencontrer un guide, de trouver un secours. Il ne pouvait même être question de la suprême ressource, reservée aux perdus des immensités arctiques : s'abandonner à l'instinct des coursiers, qui souvent reconnaissent ce qui échappe à l'œil du voyageur. Les vivres manquaient déjà, et la tempête rageait de plus en plus. La mort se dressait donc là, inévitable, du côté de la terre.

Le Frère se mit à genoux dans la neige, invoqua Mgr de

Mazenod, et, les yeux fermés, s'en remit à la merci des chiens. Ceux-ci, abandonnant la direction où on les avait placés, à la dernière manœuvre, virèrent presque complètement de bord, et s'élancèrent, droit, dans une course de trois jours, pour s'arrêter à la porte de la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance.

Le grand âge amena peu à peu ses infirmités, et le vaillant petit Frère, qui en dépit de sa constitution toute frêle, n'avait jamais admis qu'il pût être malade, fit, en 1915, une chute qui lui laissa des luxations et de graves blessures.

Il continua quand même son ouvrage d'assistant-missionnaire, se traînant il est vrai plus que marchant à sa cuisine, à table, à la chapelle, mais n'endurant point que rien pût souffrir de ses souffrances. A cette époque, où il se trouvait « si heureux de pâtir enfin pour ses péchés », disait-il, qu'il eût repoussé toute espèce de soulagement, il écrivit ces lignes à son vicaire apostolique :

> Ah ! que je suis désolé de me trouver, au soir de ma vie, avec une si faible réserve de vie intérieure ! Demandez pour moi à la Sainte Vierge de m'unir à Jésus, de faire que je ne recherche que Lui, que je ne veuille que Lui, que je n'agisse que pour Lui. Hélas ! que n'ai-je compris, comme je l'aurais dû, que le religieux et le missionnaire ne peuvent faire du bien aux âmes, à commencer par la leur, que dans la mesure où leur union avec Jésus s'est réalisée, et que le Bon Dieu ne veut nous utiliser que comme des réservoirs comblés de ses grâces et de ses dons mis à profit par notre bonne volonté, et débordant alors, de leur trop plein, sur les pauvres indigents qui nous sont confiés ! Nos travaux ne sont rien, nos succès rien, je le vois maintenant, si nous ne sommes avant tout des hommes de Dieu... Priez aussi, Monseigneur, que je devienne parfaitement obéissant, n'étant plus qu'un instrument dans la main de mon supérieur, qui est le représentant de Dieu... Quel obstacle à la gloire de Dieu serait un frère, qui n'aurait pas l'esprit intérieur, l'amour du sacrifice, l'obéissance surnaturelle ! Que pourrait-il faire, en ces dispositions, pour la conversion des âmes ?...

Les grands mystiques, placés par l'Eglise sur les autels, ont-ils autrement parlé, et plus surnaturellement agi que le petit Frère du Cercle polaire?

On eût dit que plus les souffrances augmentaient, plus cette empreinte séduisante de la paix qui émane des âmes

pures, comme le parfum monte des fleurs, se répandait sur ses traits.

On aurait pu le comparer à d'autres admirables Frères vénérés dans la Congrégation des Oblats : comme le Frère Delange de Notre-Dame de l'Osier, dans l'Isère, dont le R. P. François Masson O. M. I. a si bien retracé la *Vie*; comme le Frère Félix Viossat, que toute la France connut et aima, à la Basilique du Vœu national de Montmartre, dont les Oblats avaient reçu la charge, des mains du Cardinal Guibert O. M. I. ; comme le Frère Théophile, pilier du scolatiscat de Liège, qu'il avait suivi, avec le Frère Bourgarit, depuis Autun; comme le Frère Bernard qui durant trente ans catéchisa les Zoulous et les Basutos de l'Afrique australe, et que le zèle des âmes poussa si loin qu'il se mit à apprendre le portugais dans le seul but de convertir, en lui parlant sa langue, un paria du Mozambique; comme le Frère Ferdinand Verret que le peuple de Québec, en 1821, accompagna presque triomphalement au cimetière des Oblats, et dont la *Bannière de Marie Immaculée*, revue très distinguée et très chère du Juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa, Canada, écrivait :

Depuis plus de trente ans, les paroissiens de Saint-Sauveur, ainsi que les nombreux visiteurs du sanctuaire, ont remarqué, à la sacristie, cette belle et noble figure qui en était comme la vie. La dignité de sa tenue ne se démentit jamais. Tous étaient reçus avec urbanité, politesse et un sens inné de distinction. Cette dignité s'alimentait à la source d'une tendre piété. Mais cette piété se traduisait d'abord par l'amour des belles parures, par l'art d'ajouter au culte tout ce qu'il comporte de beauté extérieure, par un sens de goût qui, tout en émerveillant notre peuple, n'en restait pas moins délicat. Puis, lorsque sous les voûtes ainsi parées, se déroulaient les cérémonies grandioses que nous aimons — celles du premier vendredi du mois, avec son heure des ouvriers particulièrement —, on pouvait voir le bon Frère Verret, à genoux derrière l'autel, recueilli dans sa prière qu'interrompaient à peine les dérangements de sa charge. Que d'oraisons, dans cette sacristie, qu'on lui confia en 1890 et qu'il n'a jamais quittée ! Et comme il s'ingéniait, tout en recevant à son bureau ses visiteurs, à trouver le temps et le moyen de s'occuper de cette multitude d'œuvres pieuses qui donnent plus de vigueur à l'esprit paroissial. Rien cependant n'interrompait l'union de son âme à Dieu, commencée à l'oraison du matin, dès qu'il avait sonné le réveil de la communauté, ouvert son église et sonné l'angélus... Mais si le Frère Verret aimait cette

grande famille, la paroisse Saint-Sauveur de Québec, il aimait plus encore sa Congrégation. C'était un vrai religieux, fidèle à sa Règle, et imprégnant ses relations avec le prochain de cette aménité qui donne tant de charme à la vie commune. Missionnaire Oblat de Marie Immaculée, il n'a cessé, selon la devise de sa Congrégation, d'*évangéliser les pauvres,* par ses exemples, par ses conseils, par la régularité d'une vie toute surnaturelle. Il n'eut pour idéal que la sanctification des âmes. Il avait annoncé que la Sainte Vierge viendrait le prendre, le jour de son Immaculée Conception. Elle est venue, en effet; et le bon Frère acheva de célébrer la fête patronale de sa Congrégation, nous l'espérons, au Ciel...

Le Père Robin déposa le Frère Kearney à côté du Père Grollier dont le « petit Frère » avait lui-même creusé la tombe, cinquante-quatre ans auparavant, au milieu du cimetière des sauvages de Good-Hope.

C'est le premier octobre 1918, nous écrit le Père Robin, que le Frère Kearney rendit à Dieu sa belle âme purifiée par la souffrance... Au mois de janvier, presque incapable de marcher, il n'avait pu éviter un jet de flammes échappé à sa cuisine, et avait failli être brûlé vif. Depuis cet accident, il fallait le porter à la chapelle afin qu'il pût assister à la sainte messe. Il s'en trouvait tout humilié, lui qui n'avait jamais enduré qu'on l'aidât dans son travail. On le reportait ensuite à sa chaise. Il ne pouvait même plus se coucher... Et d'ailleurs quel lit il s'était façonné! On y trouva adroitement dissimulés des pièces de bois et divers objets aigus destinés à le faire souffrir jusque dans son sommeil. Aussi longtemps qu'il lui fut possible, il porta lui-même à la bouche, avec ses mains à demi paralysées, affreusement recroquevillées, les aliments qu'on lui préparait... D'autres infirmités plus pénibles, indicibles, achevaient son calvaire. Ce n'était toutefois point de souffrir lui-même qui lui était redoutable, mais de penser qu'on en souffrait pour lui. Cependant, pas un instant son calme et sa résignation ne se relâchèrent... Là, sur cette chaise, il continua ses rosaires, ses chemins de Croix quotidiens, ses actes d'amour de Dieu. Tant que ses yeux voulurent se poser, il parcourut son livre de prières, pauvre livre, dont *tous* les feuillets étaient noircis, et détachés, malgré des réparations périodiques, à force d'avoir servi ! Son livre des saintes Règles et son *Petit mois du Sacré-Cœur* avaient eu à peu près le même sort.

Au mois de septembre, le malade continua de se courber à tel point que le menton, rejoignant la poitrine, y creusa une plaie. Alors le seul effort d'ouvrir un peu la bouche lui causait une atroce douleur.

Connaissant sa dévotion aux saints Anges, je redoutai un peu le moment fatal pour le 29, fête de saint Michel, ce qui me décida à lui proposer les derniers sacrements... Jamais de ma vie n'assis-

terai-je à de plus angéliques manifestations de foi et d'amour.

Ce 29 fut cependant une bonne journée. Comme je lui demandai ce qu'il comptait faire au Ciel :

—Prier, répondit-il, prier pour la Congrégation bien-aimée qui a daigné m'admettre dans son sein, pour tous les Oblats missionnaires, pour les pauvres sauvages, pour Monseigneur le Vicaire apostolique.

Le premier octobre, premier jour du mois du Saint Rosaire, à l'heure des premières vêpres de la fête des saints Anges gardiens, sa croix d'Oblat et son chapelet à la main, avec un sourire, il s'endormit pour toujours. Ses lèvres avaient remué pour la dernière fois comme la petite cloche de la Mission de Notre-Dame de Bonne Espérance sonnait l'angélus.

Avec quelle vénération, le lendemain et jusqu'à son enterrement, les Indiens vinrent s'agenouiller près de lui, et prier : prier pour lui, le prier surtout...

Pour ma part, finit le Père Robin, je regarde comme l'insigne bénédiction de mes premières années de missionnaire d'avoir vécu tout près d'un Frère si régulier, si pieux, si bon, si égal à lui-même, si résigné toujours. Une fois, la seule que je l'entendis gémir, je lui rappelai d'unir ses souffrances à celles de Notre-Seigneur.

— C'est ce que je fais continuellement, me répondit-il; mais la souffrance est si forte que je ne puis m'empêcher de me plaindre...

*
* *

C'est s'édifier suavement que de lire les *Vies* de saint Louis de Gonzague, de saint Jean Berchmans, d'un bienheureux Alphonse Rodriguez, d'un Gérard Majella, d'un Alexis, d'un Kearney, fleurs d'innocence, entièrement parfumées d'amour divin. Mais la vie et la mort pénitentes d'un Augustin ou d'un Jérôme ne sont-elles pas aussi le réconfort et l'exemple de tant de chrétiens, qui ne peuvent plus sauver leur âme qu'en lavant dans les larmes du repentir la robe un jour souillée de leur baptême? Des Augustins peuplent les Trappes, les Chartreuses, où tout s'abolit de ce qui ne fut pas à Dieu : et les fautes, et la fortune et les noms les plus célèbres.

Le Frère Leriche, mort à Saint-Albert, en 1899, dans les bras de Mgr Grandin, serait l'exemple du converti, retourné à Dieu comme saint Paul et comme saint Pierre par l'âpre chemin de l'immolation de soi, dans la vie apostolique.

Leriche, avait d'abord égayé le département de la Mayen-

ne, dont il était l'enfant, à titre de saltimbanque, et, pendant une quinzaine d'années, il n'avait accompli aucune pratique religieuse, bien que sa maison, avouait-il « fût si près de l'église qu'il aurait pu, sans sortir de chez lui, assister à la messe ».

Un sermon sur la Sainte Vierge, qu'il entendit sans le vouloir, en 1852, le convertit. Il devint un modèle de piété, de bonne conduite et de dévouement aux œuvres catholiques. Mais la vie paisible de sa patrie ne suffisait pas à sa soif de «se racheter», comme il s'exprimait, et il cherchait une carrière où il pourrait se sacrifier complètement à l'amour de Dieu et des âmes abandonnées.

En 1867, sa vocation lui fut révélée par Mgr Grandin, dans une allocution, donnée pour la profession de jeunes Oblats. Voici le passage qui le décida tout à fait :

Mes bons amis, si vous voulez venir avec moi, n'oubliez pas que votre vie ne sera qu'un long martyre. Si vous venez par amour pour moi, vous ne résisterez jamais. Mais si vous venez pour Dieu, lui seul vous récompensera, comme il l'a promis : *Ego ero merces tua magna nimis.*

Après la cérémonie, le saltimbanque alla trouver l'évêque missionnaire :

— Monseigneur, si vous daignez me prendre, je suis prêt.

Le prélat hésita quelques jours avant d'accepter dans sa caravane celui que certains lui représentaient comme un aventurier. En attendant, il avait demandé aux Petites Sœurs des Pauvres de vouloir bien recevoir la vieille mère infirme du postulant dans le cas où la Congrégation des Oblats ouvrirait à celui-ci ses portes. Il en avertit Leriche.

Le lendemain matin, qu'aperçoit-il sur le chemin d'Aron à Mayenne? Leriche brouettant, avec d'infinies précautions, la pauvre femme, et la conduisant ainsi à l'hospice des vieillards.

— Il aime sa mère, se dit Mgr Grandin, touché. On peut donc compter sur lui.

Cependant, un rien faillit tout compromettre.

Le départ devait s'effectuer au port de Brest. Arrivé au bord de l'océan Atlantique, Leriche, s'y avançant

avec son bâton, commença à sonder l'eau. Mais dès le premier pas il en eut au-dessus du bâton :

— Oh ! Oh ! dit le danseur de corde, c'est plus profond que la Mayenne ! Et c'est joliment plus large aussi. Je n'en suis plus. Je retourne chez nous !

Il eut le bon mouvement toutefois d'aller se confesser et de dire sa dernière résolution au confesseur.

Le prêtre, le voyant si effrayé et si décidé, allait le renvoyer en paix, lorsque l'idée lui vint de demander avec qui il devait s'embarquer.

— Avec Mgr Grandin, répondit Leriche.

— Avec Mgr Grandin? Alors, mon brave ami, partez, partez sans crainte, parce que Mgr Grandin est un saint.

Cet argument l'emporta sur la profondeur et l'étendue de la mer et Leriche partit, sans même révéler alors à l'évêque la tentation qu'il venait de vaincre.

Trente-deux ans après, Mgr Grandin prononçait sur sa tombe ces paroles :

— C'était un missionnaire très humble, le modèle des pénitents, un homme de foi...

Le Frère Leriche, habile déjà dans le métier de forgeron, n'eut qu'à s'initier à celui de charpentier pour servir les missions rapidement grandissantes de l'Alberta et de la Saskatchewan.

En Saskatchewan, d'abord, il vécut dans les tribus sauvages, dont il gagna la confiance, en racommodant leurs fusils, leurs haches, leurs ustensiles de campement, et qu'il instruisit de leurs devoirs, en les catéchisant. Rien ne semblait le rebuter chez le sauvage des prairies ni des bois. Son esprit de pénitence lui faisant même rechercher les plus pouilleux et les plus dégoûtants. Il y reposait parmi les enfants sales et criards, il y acceptait les grossiers repas servis dans des écuelles que les sauvagesses lavent de leur langue, ou que les sauvages essuyent du pan de leur chemise; il en habitait les wigwams ajourés, enfumés, exposés au vent, à la pluie, à la neige; il y endurait le sans-gêne infini des mœurs et des importunités indiennes. Souffrir de ceux auxquels il pouvait faire du bien était son rêve.

En Alberta, à Saint-Albert même, bourgade depuis

longtemps toute civilisée, peuplée de Blancs et de Métis, il ajouta à ses fonctions de bâtisseur, charron, rétameur, horloger, jardinier, la charge de sacristain, sonneur, suisse, etc. de l'église-cathédrale. Ses mains, tel un étau, saisissaient les bras des dissipés en guise de rappel à l'ordre. Beaucoup venaient lui verser leurs confidences, réclamer ses prières. Après la grand'messe, du perron de la cathédrale, il faisait ordinairement son prône et son sermon, à lui, et c'était plaisir de voir cette foule l'écouter jusqu'au bout, « au pied levé ». Des hommes graves et instruits avouèrent avoir ressenti là de profondes émotions et pris des résolutions généreuses.

Le service divin fini, et la récréation du dimanche venue, le saltimbanque se réveillait souvent; et les échos du couvent-évêché de Saint-Albert rient encore des séances désopilantes qu'il improvisait, avec une blouse et son violon, annonçant sa visite comme les marchands forains, récitant la complainte de Geneviève de Brabant, puis, chantant et dansant, non sans se voir accompagné souvent par le virtuose-chantre, son ami : le Frère Letourneur.

Mais la récréation terminée — *tempus ridendi et saltandi* —, commençait pour lui, avec le premier son de la cloche, le temps de se taire et de travailler, — *tempus tacendi et laborandi.*

Ce fut pendant l'une de ces récréations qu'on l'administra. Il se divertissait avec les autres, comme à l'ordinaire, quand un Père, initié à la médecine, passa. Celui-ci, prenant à part Mgr Grandin, l'avertit qu'il croyait le Frère Leriche à ses dernières heures. On en informa l'intéressé.

— Mais, tout de suite, dit-il, préparons-nous !

On passa à la chapelle et, en présence de la communauté étonnée, Mgr Grandin donna les derniers sacrements à celui qui venait d'être déclaré si gravement malade. L'heure de récréation n'étant pas encore achevée lorsque les prières furent récitées, tous retournèrent sur la galerie, au soleil, y compris le malade, et l'on continua de s'amuser.

Le surlendemain, en peu d'instants, le Frère Leriche

agonisa, et partit. Il n'avait eu la force que de demander à Mgr Grandin la permission d'implorer de ses frères le pardon des peines qu'il avait pu leur causer et de s'écrier enfin :

— Oh ! quel bonheur de mourir en religion... Oblat de Marie Immaculée...

*
* *

Quelle qu'ait été leur vie, ainsi meurent, simplement, tous nos bons Frères.

Après avoir trouvé, à l'abri de la vaine gloire, dans leur carrière apostolique, le centuple promis, dès ce monde, par Notre-Seigneur, à ceux qui pour l'amour de Lui quittent leur père, leur mère, leur patrie, ils passent à la vie éternelle, également promise.

Saint Joseph, expirant dans les bras de Jésus et de Marie, savait qu'il ne serait point oublié.

Le Frère coadjuteur, expirant dans les bras de sa mère la Congrégation qui l'a reçu, et sanctifié, sait qu'elle se souviendra de lui.

Le souvenir de Jésus et de Marie ne pouvait se changer en prières pour Joseph, puisqu'il montait au Ciel. Le souvenir des Oblats pour leur Frère défunt ne se repose pas dans l'admiration de ses vertus, ne se limite pas à l'affection qui dure : il se charge de tous les suffrages qui peuvent éteindre le Purgatoire.

Mais quoi? N'est-il pas permis d'espérer que, grâce à ces suffrages assurés, le Ciel s'ouvre aussitôt à l'âme du bon Oblat?

Dans l'un de ses beaux livres aux étendues et aux profondeurs toujours baignées de lumière : *La Prière sous les Lauriers*[1], S. G. Mgr Chollet, archevêque de Cambrai, parlant de « ces échanges mystérieux et de cette solidarité dans le bien qui s'appelle la Communion des Saints », écrit :

« Ne sommes-nous pas autorisés à penser que nos prières *présentes*, nos prières *futures*, tous les mérites de notre vie, par une sorte

1. *La Prière sous les Lauriers*, est un ouvrage doctrinal, consolateur d'après-guerre, édité chez *Masson*, Cambrai.

d'influence rétroactive, pourraient, eux aussi, accumuler leur force surnaturelle sur l'agonie de nos chers disparus?... « L'Eglise », qui « est une mère », qui « est droite et loyale », et « l'institutrice du monde », « ne peut recourir à des moyens illusoires et trompeurs ». Et « il serait indigne d'elle d'adresser à Dieu, et de nous faire réciter des prières destinées d'avance à l'insuccès. Si, après leur mort, et même longtemps après, elle invoque le Ciel pour ses fils trépassés, c'est qu'il y a encore maintenant quelque secret passage par lequel ces prières iront atteindre les âmes et les faire passer à la vie éternelle... Dieu a prévu nos prières actuelles. Il a prévu tous nos mérites futurs, et, en considération de nos efforts, comment croire que, les ayant prévus, il n'en ait pas inspiré sa conduite miséricordieuse envers nos mourants?

« La notion de l'éternité et de la présence divine, et celle de la prière, exigent même cet effet rétroactif de la prière... Les prières que nous faisons maintenant sont depuis l'éternité devant Dieu, ont depuis des siècles fléchi le cœur divin, et lui ont arraché les grâces et les pardons pour les nôtres.. Dieu est sans cesse occupé à semer des grâces dont les germes sont dans des événements futurs... Marie est immaculée dans sa conception, toute belle, toute pure et toute sainte... à cause de Celui qui naîtra d'elle... Prions, multiplions nos mérites : ce sera multiplier pour Dieu les éternelles raisons de sauver nos morts ! »

En présence de ces fortes et consolantes paroles, nous n'avons plus qu'à dire au bon Frère coadjuteur, qui peine aux glaces polaires ou aux feux de l'équateur, pour le salut des âmes : Courage, mon Frère. Lorsque tu auras fermé les yeux aux lueurs de ce monde, plus de trois mille religieux, tes frères, se mettront à genoux, et prieront pour toi. Un télégramme préviendra, à Rome, ton supérieur général, qui aussitôt dépêchera à tous les Oblats de l'univers une lettre marquée d'une croix noire et encadrée de deuil :

Le bon Dieu vient d'appeler à Lui notre cher Frère N. de la province, ou du vicariat de N. Il est parti, à l'âge de... dans la... année de sa profession religieuse. Hâtez-vous de lui appliquer les suffrages prescrits par nos saintes Règles.

Le lendemain de cette nouvelle, trois mille Oblats, évêques, prêtres, frères, offriront à Dieu, pour ton repos éternel, leur messe, leur communion. A ce nombre, ajoute les aspirants Oblats, novices, étudiants : Plus de quatre mille messes et communions forment ton cortège devant

le trône de ton Juge. Combien tes parents et tes amis du monde t'en eussent-ils donné, si tu n'avais choisi la meilleure part? Vois encore : Durant une semaine, toutes les communautés de la terre, tous les Oblats et aspirants Oblats prieront pour toi, travailleront pour toi, mériteront pour toi, exclusivement pour toi. Chaque mois de novembre, tous, te mêlant à ceux qui te devancèrent, offriront une autre messe, une autre communion pour ton bonheur éternel. Quant à ton nom, il sera inscrit, bon serviteur, au livre d'or des survivants. Un Oblat, à la plume exercée, sera chargé par le Supérieur général de recueillir les témoignages de tes œuvres et de tes vertus et d'écrire une *notice*, qu'on imprimera, et qu'on lira aux apprentis de la vie religieuse et apostolique, dans la Congrégation des missionnaires des pauvres. Les années, les siècles pourront passer : à chaque anniversaire de ton trépas, dans toutes les maisons du monde où se trouveront les Oblats, le supérieur dira, après la prière du soir :

Demain, on fera la mémoire de notre cher Frère N., décédé à...

Et aussitôt tous les fronts s'inclineront, pendant que des cœurs et des lèvres montera un *De profundis* encore.

Ta tombe, elle-même, sera pieusement gardée. L'herbe de l'oubli n'y poussera jamais. Des mains fraternelles viendront la faire fleurir, et refleurir, ne serait-ce que d'une fleur sauvage; et, de nouveau, des genoux s'appuieront sur toi, pour une prière...

Heureux les humbles ! Heureux les solitaires de la vie cachée ! Heureux ceux qui, auront été, dans l'apostolat des petits, comme Joseph, nourricier de Jésus et de Marie, les serviteurs bons et fidèles !

*
* *

Mgr Grandin se plaisait dans les cimetières. Il ne passait point de jour dans leur voisinage, sans les parcourir.

Vieillard, il retourna une dernière fois à l'Ile à la Cros-

se, où, jeune missionnaire, il avait le plus peiné, le plus souffert et trouvé le plus de bonheur. Il écrivit :

— « Le lendemain de mon arrivée, je fis ma visite au cimetière. A l'ombre de la croix principale, repose notre bon Père Legeard. Il attend la bienheureuse résurrection, au milieu des sauvages qu'il a baptisés, instruits, et qui l'ont précédé ou suivi dans la mort. A une extrémité du champ funèbre, il y a une autre croix que je distinguai tout de suite entre toutes, et aussitôt je me dirigeai vers la tombe qu'elle surmonte. C'est celle du cher Frère Dubé, qui fut le premier de nos coadjuteurs du Nord-Ouest... Il repose ici, depuis 1872, entouré des petits garçons recueillis et morts à la mission, et dont la plupart ont été soignés par lui, durant vingt-six ans, avec la charité d'une mère... Je récite un *De profundis*... J'ai les yeux pleins de larmes et le cœur plein de regrets, et je me dis que c'est dans ce champ tranquille, parmi ces morts vénérés, que j'aimerais moi-même à trouver la place de mon repos ».

APPENDICE

NOTICE

SUR LA

Congrégation des Missionnaires Oblats

DE MARIE-IMMACULÉE

Fondée en 1816, par le Père de Mazenod, qui devint le saint évêque de Marseille, la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée a pour but principal l'évangélisation des pauvres. *Evangelizare pauperibus misit me.*

La vertu spécialement léguée par le Fondateur, et tendrement cultivée dans toutes les communautés, est la *charité fraternelle.* Aussi, même dans les postes les plus isolés, les missionnaires ne sont-ils jamais seuls et une douce vie de famille leur est-elle partout assurée.

La prérogative d'*Oblat* (*oblatus, offert, dévoué, consacré*) *de Marie Immaculée* satisfait tous les cœurs, tandis que l'extrême variété de l'apostolat et des climats où il s'exerce, met à profit toutes les aptitudes, toutes les forces, toutes les santés, les ambitions les plus avides de se dévouer au salut des âmes.

Il n'est pas un diocèse de France qui ne compte aujourd'hui plusieurs de ses fils dans les rangs de cette Congrégation.

Enfants, étudiants de collèges ou lycées, petits et grands séminaristes peuvent, à n'importe quelle époque de leurs études, solliciter leur admission sous la bannière de Marie Immaculée.

La Congrégation a établi des *Juniorats,* écoles apostoliques, où se donne, depuis la septième jusqu'à la première, le cours classique, et des *Scolasticats,* où l'on enseigne, durant six années la philosophie et la théologie.

Après le noviciat, chacun reprend ses études secondaires ou supérieures, au point où il les avait laissées. Les novices déjà prêtres sont aussitôt employés au saint ministère.

Le *Noviciat* dure une année complète. C'est la période de la formation intense à cette vie *religieuse*, qui doit être la base, la gardienne, le rempart de la vie apostolique.

A la fin du noviciat, l'Oblat prononce ses premiers *vœux annuels* de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de persévérance dans le saint Institut. Deux fois, il les renouvellera. Puis viendra la *profession perpétuelle*, la remise de la croix de missionnaire et l'incorporation définitive à la Congrégation. Alors sera à jamais consacrée la carrière du *religieux apôtre*.

A côté des Oblats *Pères*, se trouvent des *Frères*, également Oblats. Ce sont les *Coadjuteurs*. Aucun degré de culture littéraire ne leur est prescrit. Il leur suffit d'apporter une entière bonne volonté, et, par-dessus tout, le désir de se sanctifier de plus en plus, pour être reçus dans le sein de la Congrégation avec le même amour et les mêmes privilèges que les *Pères* eux-mêmes, Religieux et Missionnaire, au même titre que le Prêtre Oblat, le Frère Coadjuteur sera son auxiliaire incomparable dans l'œuvre du salut des âmes. Tous les travaux occuperont son savoir-faire, depuis la garde des maisons de France jusqu'aux chevauchées interminables à travers l'Afrique brûlante et aux courses en traîneaux à chiens, dans les régions polaires. Les plus instruits deviennent catéchistes on maîtres d'école.

Plus de 3.000 Oblats prêchent actuellement l'Evangile dans toutes les parties du monde.

En *France*, ils se dépensent surtout aux missions paroissiales des campagnes et des villes. Plusieurs sanctuaires de la Très Sainte Vierge leur furent confiés. Ils ont reçu aussi du Cardinal Guibert, archevêque de Paris et Oblat lui-même, la charge d'établir le pèlerinage de Montmartre et d'élever la Basilique du Vœu National au Sacré-Cœur.

En *Asie*, ils convertissent les bouddhistes et les brahmanistes de l'*Ile de Ceylan*, dans les diocèses de Jaffna et de Colombo, que les voix les plus autorisées n'ont pas craint d'appeler « *les missions modèles du monde entier* ». Mais plusieurs millions de païens attendent encore là que le nombre des missionnaires, qui se tuent à la besogne, puisse se multiplier..

En *Afrique australe*, d'innombrables peuplades noires — Zoulous, Cafres, Basutos, Bechuanas — demandent la foi aux Missionnaires Oblats. Et ceux-ci demandent du renfort, car ils succombent devant une moisson qui s'étend à l'infini, sous leurs yeux.

En *Amérique*, le sillon évangélique, arrosé depuis 1841 par les sueurs et le sang des Oblats, s'étend des sables du Mexique, et du Texas aux banquises de l'*Océan Glacial* arctique.

Ne parlant que de l'évangélisation du Nord-Ouest canadien, aujourd'hui civilisé, un éminent prélat du Canada a pu dire : « C'est l'un des plus merveilleux ouvrages de l'apostolat catholique dans le monde ». Depuis que ces paroles ont été prononcées, un livre, paru

sous le titre *Aux Glaces Polaires*, par le R. P. Duchaussois, o. m. i. (ouvrage couronné par l'Académie Française), a décrit un apostolat plus lointain encore et non moins pénible, accompli parmi les derniers Peaux-Rouges restés sauvages et les Esquimaux.

Les Esquimaux ont tué deux de leurs premiers missionnaires. Un troisième a trouvé, à les servir, une mort tragique. Les infatigables apôtres qui restent sur l'immensité des steppes polaires avec ces milliers de primitifs, crient maintenant à la Jeunesse de France : « Venez à notre secours ! »

Que le divin Maître et Marie Immaculée, daignent décupler, centupler bientôt les ouvriers qui tiennent sur toutes les brèches de l'apostolat, chez les infidèles !...

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE A SAINT-JOSEPH

CHAPITRE PREMIER

RELIGIEUX

CHAPITRE II

MISSIONNAIRE

CHAPITRE III

NAVIGATEUR

CHAPITRE IV

CHEF D'ÉQUIPAGES

CHAPITRE V

BATISSEUR

CHAPITRE VI

AGRICULTEUR

Bordeaux. — Imp. J. BIÈRE 18-20, rue du Peugue